

Chuck

Palahniuk

Fight Club

Traduit de l'américain par Freddy Michalski

Laisse-moi te parler de Tyler. Tyler dit: les choses que tu possèdes finissent toujours par te posséder. C'est seulement après avoir tout perdu que tu es libre de faire ce dont tu as envie. Le fight club t'offre cette liberté.

Première règle du fight club: Tu ne parles pas du fight club.

Deuxième règle du fight club: Tu ne parles pas du fight club.

Tyler dit que chercher à s'améliorer, c'est rien que de la branlette. Tyler dit que l'autodestruction est sans doute la réponse.

Métaphore acide et jubilatoire d'un monde au bord du chaos, perdu faute de révolution, *Fight Club* a été porté à l'écran en 1999 par David Fincher, le réalisateur de *Seven* et *Alien 3*. Le DVD du film est édité par Fox Pathé Europa.

Chuck Palahniuk, qui vit actuellement à Portland, est diplômé de l'Université de l'Oregon. Son premier roman, *Fight Club*, a fait l'effet d'une bombe à sa publication en 1996. *Survivant* et *Monstres invisibles*, tous deux disponibles aux Éditions Gallimard, ont depuis confirmé l'originalité de son talent.



9 782070 422401

ISBN 2-07-342240-2

A 42240



catégorie

F9

folio
SFfolio
SF

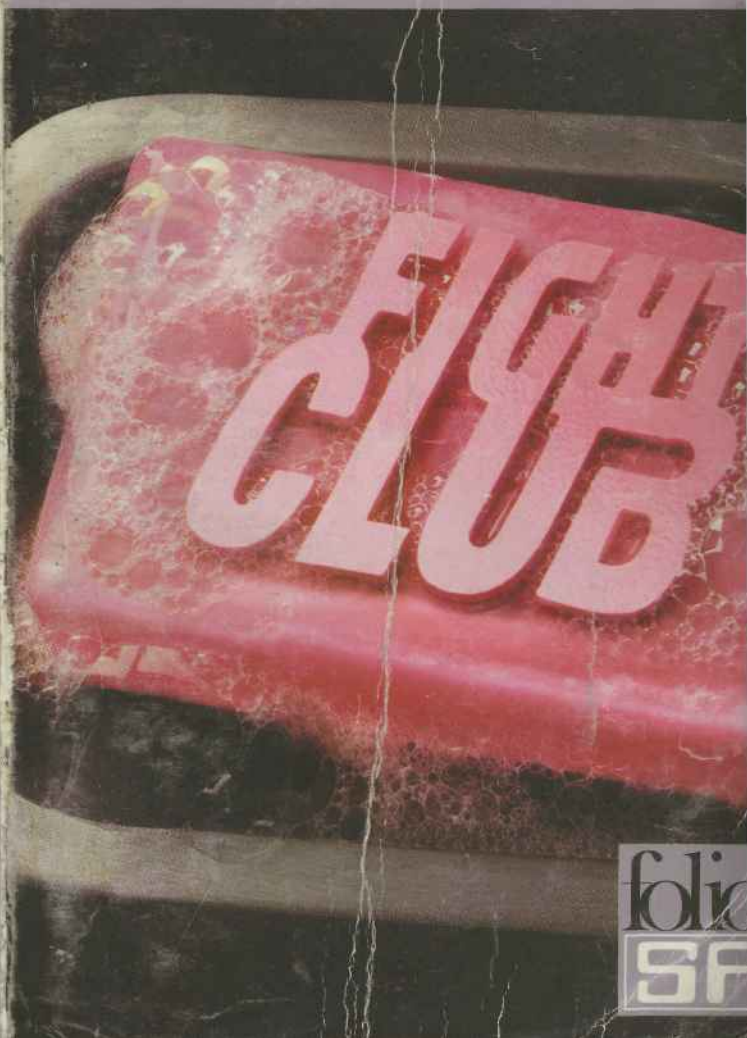
95

Chuck •

Palahniuk

Fight Club

Chuck Palahniuk Fight Club



Affiche de Fight Club, film de David Fincher (détail) © 1999, 2002 Twentieth Century Fox Film Corporation. All rights reserved.

folio
SF

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

- ✓ Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.
- ✓ Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !
- ✓ Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

- ✓ Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.
- ✓ Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.
- ✓ Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites <http://mozambook.free.fr/> (Gratuits) et <http://www.ebookslib.com/> (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

- ✓ Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !
- ✓ De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers !
Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement
- ✓ Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques où vous rangez vos livres.
- ✓ Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !
- ✓ Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

**En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë**

Chuck Palahniuk, qui vit actuellement à Portland, est diplômé de l'Université de l'Oregon. Son premier roman, *Fight Club*, a fait l'effet d'une bombe à sa publication en 1996 : il a révélé un monde au bord du chaos, perdu faute de révolution et, aussi, l'arrivée d'un nouveau talent fulgurant sur la scène littéraire.

Talent confirmé par *Survivant*, mise en scène édifiante d'un antihéros asservi et pathétique qui cherche le chemin d'une liberté impossible et insoutenable pour un esprit programmé dès l'enfance à être un esclave.

Titre original :

FIGHT CLUB

© Chuck Palahniuk, 1996.

Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.

*À Carol Meader,
qui supporte toutes mes mauvaises manières.*

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier les personnes dont les noms suivent pour leur amour et leur soutien en dépit, vous savez, de toutes les choses abominables qui arrivent :

Ina Gebert
Geoff Pleat
Mike Keefe
Michael Vern Smith
Suzie Vitello
Tom Spanbauer
Gerald Howard
Edward Hibbert
Gordon Growden
Dennis Stovall
Linni Stovall
Ken Foster
Monica Drake
Fred Palahniuk

CHAPITRE 1

Tyler me trouve un boulot comme serveur, après ça, y a Tyler qui me fourre une arme dans la bouche en disant :

— Le premier pas vers la vie éternelle, c'est que tu dois mourir.

Pendant un long moment pourtant, Tyler et moi avons été les meilleurs amis du monde. Les gens n'arrêtaient pas de me demander : est-ce que j'étais au courant pour Tyler Durden ?

Le canon de l'arme appuyé sur le fond de ma gorge, Tyler dit :

— En fait, nous ne mourons pas vraiment.

Du bout de la langue, je sens les trous du silencieux que nous avons forés dans le canon de l'arme. La plus grande partie du bruit créé par une détonation d'arme à feu provient des gaz en expansion, et puis il y a ce minuscule boum ! que fait la balle tellement elle va vite. Pour fabriquer un silencieux, on fore simplement des trous dans le canon de l'arme, des tas de trous. Qui permettent aux gaz

de s'échapper et ralentissent la balle à une vitesse inférieure à la vitesse du son.

Forez simplement les trous de travers et l'arme vous arrache la main en explosant.

— Ce n'est pas vraiment ça, la mort, dit Tyler. Nous deviendrons légende. Nous ne vieillirons jamais.

Je colle le canon au creux de ma joue d'un coup de langue et je dis : Tyler, c'est aux vampires que tu penses.

Le bâtiment sur lequel nous nous trouvons ne sera plus là d'ici dix minutes. Vous prenez de l'acide nitrique fumant concentré à quatre-vingt-dix-huit pour cent et vous l'ajoutez à trois fois sa quantité d'acide sulfurique. Opérez dans un bain de glace. Ensuite ajoutez la glycérine goutte à goutte à l'aide d'un instillateur de gouttes oculaires. Vous avez de la nitroglycérine.

Je sais cela parce que Tyler le sait.

Mélangez la nitro à de la sciure, et vous obtenez un gentil petit explosif modelable. Des tas de mecs mélangent leur nitro à du coton en ajoutant des sels de magnésie en guise de sulfate. Ça marche aussi. Y en a, ils se servent de paraffine mélangée à la nitro. La paraffine n'a jamais, jamais marché, en ce qui me concerne.

Et donc, Tyler et moi, nous nous trouvons au sommet de l'immeuble Parker-Morris, j'ai l'arme collée dans la bouche et nous entendons un bruit de verre qui se brise. Coup d'œil par-dessus le rebord. Le ciel est couvert, aujourd'hui, même à cette hauteur. Nous sommes ici sur l'immeuble le

plus élevé du monde, et à cette hauteur, le vent est toujours froid. C'est tellement tranquille à cette hauteur, on y a le sentiment d'être un de ces singes qu'on vous expédie dans l'espace. À faire le petit boulot pour lequel on les a entraînés.

Tirer sur un levier.

Presser sur un bouton.

On ne comprend rien à rien de ce qu'on fait, et ensuite, on meurt, tout simplement.

Au sommet du cent quatre-vingt-onzième étage, on regarde par-dessus le rebord du toit et la rue loin en contrebas est toute mouchetée d'un tapis à longs poils de gens debout, la tête levée, les yeux au ciel. Le verre qui se brise est une fenêtre située immédiatement au-dessous de nous. Une fenêtre vole en éclats du flanc de l'immeuble, suivie par un bloc-classeur grand comme un réfrigérateur noir, immédiatement en dessous de nous, un meuble de classement à six tiroirs tombe droit comme une pierre, jaillissant de la face-falaise de l'immeuble, et tombe en tournoyant lentement, et tombe toujours, de plus en plus petit, et tombe pour disparaître au milieu de la foule entassée.

Quelque part dans les cent quatre-vingt-onze étages en dessous de nous, les singes de l'espace du Comité Malfaisance-Projet Chaos sont livrés à eux-mêmes, en pleine furie, et ils détruisent jusqu'à la dernière bribe d'histoire.

Ce vieux dicton, comme quoi on tue toujours celui ou celle qu'on aime, eh ben, faut bien dire, il marche dans les deux sens.

Avec une arme enfoncée dans la bouche et le canon de l'arme entre les dents, on ne peut plus parler qu'en voyelles.

Nous en sommes à nos toutes dernières dix minutes.

Une autre fenêtre explose et jaillit de l'immeuble, le verre gicle, étincelant, modèle vol de pigeons, et puis un bureau en bois sombre poussé par le Comité Malfaisance commence à apparaître, centimètre par centimètre, au flanc de l'immeuble jusqu'à basculer puis glisser et enfin se mettre à tourner sens dessus dessous pour se transformer en chose volante magique perdue dans la foule.

L'immeuble Parker-Morris ne sera plus là dans neuf minutes. Prenez suffisamment de gélatine explosive dont vous enveloppez les piles de fondations de n'importe quoi, et vous serez capable de faire basculer n'importe quel édifice au monde. Bien sûr, il vous faut la tasser et bien l'enserrer de sacs de sable de manière que l'effet de l'explosion proprement dite soit dirigé contre la colonne et ne se perde pas dans le garage souterrain à l'entour de la colonne.

Ce petit truc de savoir-faire ne se trouve dans aucun livre d'histoire.

Les trois façons de fabriquer du napalm : un, vous pouvez mélanger à parts égales essence et concentré de jus de fruits surgelé. Deux, vous pouvez mélanger à parts égales essence et Coca light. Trois, vous pouvez dissoudre de la litière à chat

réduite en poussière dans l'essence jusqu'à obtenir une bouillie épaisse.

Demandez-moi comment fabriquer du gaz innervant. Oh, toutes ces bombes à voiture complètement dingues.

Neuf minutes.

L'immeuble Parker-Morris va basculer, de tous ses cent quatre-vingt-onze étages jusqu'au dernier, aussi lentement qu'un arbre qui s'abat dans une forêt. *Timber*¹. On peut faire dégringoler n'importe quoi. C'est complètement marteau de songer que l'endroit où l'on se tient ne sera plus qu'un point dans le ciel.

Tyler et moi au bord du toit, l'arme dans ma bouche, je me demande si cette arme est bien propre, tout compte fait.

Nous oublions tout bonnement jusqu'au plus petit détail de cette histoire de meurtre-suicide de Tyler en suivant des yeux un autre bloc-classeur qui sort du flanc de l'immeuble avant que ses tiroirs basculent et se mettent à s'ouvrir en plein ciel, des rames de papier blanc prises dans les courants ascendants et emportées par le vent.

Huit minutes.

Ensuite vient la fumée, la fumée qui commence à sortir des fenêtres brisées. L'équipe de démolition va mettre à feu la charge primaire dans peut-être huit minutes. La charge primaire fera sauter la charge principale, les piles des fondations vont

1. Cri poussé par les bûcherons lors de l'abattage des arbres. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

s'effondrer, réduites en miettes, et les séries photos de l'immeuble Parker-Morris iront dans tous les livres d'histoire.

La série en cinq clichés successifs. Ici, l'immeuble est encore debout. Deuxième cliché, l'immeuble sera à un angle de quatre-vingts degrés. Puis un angle de soixante-douze degrés. L'immeuble offre un angle de quarante-cinq degrés dans le quatrième cliché lorsque le squelette commence à céder et que la tour s'incurve légèrement. Au dernier instantané, la tour, avec ses cent quatre-vingt-onze étages au complet, va se fracasser sur le musée national qui est la véritable cible de Tyler.

— C'est ceci, notre monde, maintenant, notre monde à nous, dit Tyler, et tous ces gens de jadis sont morts.

Si je savais seulement ce qui allait en sortir, de tout cela, je serais plus qu'heureux d'être mort et au paradis à cet instant précis.

Sept minutes.

Au sommet de l'immeuble Parker-Morris avec l'arme de Tyler dans ma bouche. Tandis que bureaux, meubles-classeurs et ordinateurs dégringolent comme autant de météores sur la foule autour de l'immeuble et que la fumée sort en panaches des fenêtres brisées, tandis que l'équipe de démolition, postée trois blocs plus loin, a les yeux rivés sur son compte à rebours, je sais tout de ce qu'il en est: l'arme, l'anarchie, l'explosion, tout cela concerne en fait Maria Singer.

Six minutes.

Il existe entre nous une sorte d'histoire triangulaire. Je veux Tyler. Tyler veut Maria. Maria me veut.

Je ne veux pas de Maria, et Tyler ne veut pas me voir dans ses pattes, il ne veut plus. Ceci n'a rien à voir avec l'*amour* comme dans *affection*. Ceci ne concerne que la *possession* comme dans *propriété*.

Sans Maria, Tyler n'aurait rien.

Cinq minutes.

Peut-être allons-nous devenir légende, peut-être pas. Non, dis-je, mais attends.

Où en serait Jésus si personne n'avait écrit les Évangiles ?

Quatre minutes.

Je colle le canon au creux de ma joue d'un coup de langue et dis : tu veux être légende, Tyler, mon gars, je vais faire de toi une légende. Je suis ici depuis le tout début.

Je me souviens de tout.

Trois minutes.

CHAPITRE 2

Les gros bras de Bob s'étaient refermés pour me tenir en leur étreinte, et j'étais écrasé dans l'obscurité entre les nouveaux nés suants de Bob, suants et pendouillants, énormes de cette même manière que l'on associe Dieu à l'idée de grand. À faire ma tournée dans ce sous-sol d'église plein d'hommes, comme à chaque soir où nous nous y retrouvions — voici Art, voici Paul, voici Bob —, les grosses épaules de Bob me faisaient songer à l'horizon. L'épaisse chevelure blonde de Bob était le produit des œuvres d'une crème capillaire lorsque celle-ci se donne le nom de mousse structurante, tellement épaisse, tellement blonde, et la raie tellement rectiligne.

Ses bras enveloppés autour de moi, la main de Bob empalme ma tête contre les nouveaux nés qui ont poussé sur sa poitrine en barrique.

— Ça ira, là, dit Bob. À toi de pleurer maintenant.

Depuis mes genoux jusqu'à mon front, je perçois dans l'organisme de Bob les réactions chimiques qui brûlent nourriture et oxygène.

— Peut-être qu'ils l'ont tous attrapé à un stade peu avancé, dit Bob. Peut-être bien qu'il ne s'agit que de séminome. Avec un séminome, on a un taux de survie de presque cent pour cent.

Les épaules de Bob remontent, elles s'inhalent d'une longue inspiration, avant de retomber, et tomber, tomber, tomber encore en sanglots saccadés. Remontent. Et retombent, et tombent, et tombent.

Il y a maintenant deux ans que je viens ici chaque semaine, et chaque semaine, Bob m'enveloppe de ses bras, et je pleure.

— À toi de pleurer, dit Bob, et il inspire, avant les sanglots, les sanglots, les sanglots. Vas-y maintenant, pleure.

Le gros visage mouillé se pose sur le haut de mon crâne, et je suis tout perdu à l'intérieur de moi. C'est le moment où normalement je pleure. Les larmes sont là, tout à portée dans cette obscurité étouffante, enfermé que l'on est à l'intérieur d'un autre que soi, lorsqu'on comprend que tout ce qu'on pourra jamais accomplir finira aux ordures.

Tout ce dont on a jamais été fier sera jeté à l'encan.

Et je suis tout perdu à l'intérieur de moi.

Jamais je n'ai approché le sommeil d'aussi près, depuis pratiquement une semaine.

C'est ainsi que j'ai fait la rencontre de Maria Singer.

Bob pleure parce que six mois auparavant, il a subi l'ablation des testicules. Puis thérapie hormo-

nale de soutien. Bob a des nénés parce que son taux de testostérone est trop élevé. Relevez un peu trop le niveau de testostérone, et votre corps augmente sa production d'œstrogènes pour essayer de rétablir l'équilibre.

C'est le moment où normalement je pleure parce que là, maintenant, en cet instant, on sent sa vie réduite à plus rien, et pas même rien, au néant. L'oubli total.

Trop d'œstrogène, et on se retrouve avec des tétons de toutou.

Il est facile de pleurer lorsqu'on prend conscience que tous ceux que l'on aime vous rejetteront ou mourront. Sur une échelle temporelle suffisamment longue, le taux de survie de tout un chacun retombe à zéro.

Bob m'aime d'amour parce qu'il croit que moi aussi, j'ai subi l'ablation des testicules.

Autour de nous, dans le sous-sol de l'Épiscopale Trinité aux canapés écossais récupérés chez Emmaüs, se trouvent peut-être vingt hommes, et une seule et unique femme, et tous autant qu'ils sont se raccrochent par paires, l'un à l'autre, et la plupart pleurent. Certaines des paires sont ployées vers l'avant, têtes collées oreille contre oreille, à la manière des lutteurs, verrouillés deux à deux. L'homme en duo avec la seule représentante du sexe féminin dans la salle plante ses coudes sur les épaules de la femme, un coude de chaque côté de sa tête, sa tête à elle entre ses mains à lui, et son visage à lui en pleurs contre son cou à elle. Le vi-

sage de la femme se contorsionne d'un côté et se dégage, et sa main lève une cigarette.

Je jette un regard discret de sous l'aisselle de Gros Bob.

— Toute ma vie, pleure Bob. Pourquoi je fais les trucs, je ne sais pas.

La seule femme présente à Hommes Toujours Tous Ensemble, le groupe de soutien des cancers des testicules, cette femme donc fume sa cigarette sous le fardeau d'un inconnu, et ses yeux entrent en conjonction avec les miens.

Imposteur.

Imposteur.

Imposteur.

Chevelure noire courte, grands yeux comme on en voit dans les dessins animés japonais, minceur de lait écrémé, teint jaunâtre de babeurre dans sa robe à motifs papier peint de roses sombres, cette femme se trouvait également dans mon groupe de soutien pour tuberculeux vendredi soir. Elle était présente à ma table ronde mélanome de mercredi soir. Lundi soir, elle était là, avec mon groupe de rap-leucémie Croyants Convaincus. La raie médiane qui sépare ses cheveux est un éclair tordu de peau blanche.

Lorsqu'on cherche ces groupes de soutien, on s'aperçoit qu'ils portent tous des noms vaguement positifs. Mon groupe du jeudi soir pour les parasites du sang, il s'appelle Libre et Clair.

Le groupe que je fréquente pour les parasites du cerveau s'appelle Au-Dessus et Au-Delà.

Et le dimanche après-midi à la session d'Hommes Toujours Tous Ensemble, dans le sous-sol de

l'Épiscopale Trinité, la revoilà, cette femme, encore une fois.

Pire que cela, je suis incapable de pleurer sous son regard qui ne me quitte pas.

Ce devrait pourtant être là mon rôle préféré, tenu à pleins bras à pleurer avec Gros Bob sans espoir. Nous nous donnons tellement de mal tout le temps. C'est ici le seul endroit où je parviens vraiment à me décontracter et à me laisser aller.

Ici ce sont mes vacances.

Je me suis rendu à mon premier groupe de soutien il y a deux ans de cela, après une énième visite chez mon médecin pour mes problèmes d'insomnie, encore.

Trois semaines que je n'avais pas fermé l'œil. Trois semaines sans sommeil, et tout vous devient une expérience hors du corps. Mon médecin avait dit : « L'insomnie n'est que le symptôme de quelque chose de plus vaste. Trouvez ce qui ne va pas. Écoutez votre corps. »

Je voulais juste dormir. Je voulais de petits cachets bleus d'Amytal, dosés à deux cents milligrammes. Je voulais des cachets de Tuinal, bleu et rouge, en forme de balle, des Seconal rouge-baiser.

Mon médecin m'a dit de mâcher des racines de valériane et de faire plus d'exercice. À la longue, je finirais par tomber de sommeil.

À la manière dont mon visage s'était effondré, comme un vieux fruit tout meurtri, on aurait pu croire que j'étais mort.

Mon médecin a dit que si je voulais vraiment voir de la vraie douleur, je devais faire un saut à la Première Eucharistie un mardi soir. Voir les parasites du cerveau. Voir les maladies dégénératives des os. Les dysfonctionnements organiques du cerveau. Voir comment s'en sortent les malades atteints de cancer.

Et donc, j'y suis allé.

Le premier groupe où je suis allé, il y a eu des présentations : voici Alice, voici Brenda, voici Dover. Et tout le monde qui sourit avec cette arme invisible collée à la tempe.

Je ne donne jamais mon véritable nom, aux groupes de soutien.

Le petit squelette de femme répondant au nom de Chloe avec le fond de pantalon qui pendouille et qui flotte, triste et vide, Chloe, elle me dit que la pire des choses à propos des parasites de son cerveau, c'est que personne ne voulait plus avoir de relations sexuelles avec elle. Elle était là, tellement près de sa mort que sa police d'assurance sur la vie avait été annulée contre un capital de soixante-quinze mille dollars, et tout ce que Chloe voulait, c'était s'envoyer en l'air une dernière fois. Pas d'intimité, du sexe.

Qu'est-ce qu'un mec peut dire à ça ? Qu'est-ce qu'on peut dire, je veux dire ?

Tout ce processus de mort avait débuté lorsque Chloe avait commencé à se sentir un peu fatiguée, et maintenant, Chloe en avait trop sa claque pour aller suivre un traitement. Des films pornogra-

phiques, elle avait des films pornographiques chez elle, dans son appartement.

Pendant la Révolution française, me dit Chloe, les femmes emprisonnées, les duchesses, baronnes, marquises, ce que vous voulez, elles te vous baisaient le premier homme venu prêt à les monter. Chloe me soufflait dans le cou. Les monter. Prête à se laisser faire, à se laisser chevaucher, est-ce que je savais ça... Baiser passait le temps.

La petite mort, c'est le nom que lui donnaient les Français.

Chloe avait des films pornographiques, si j'étais intéressé. Du nitrate d'amyle. Des lubrifiants.

En temps normal, j'aurais fièrement arboré une érection. Notre Chloe, il faut dire, est un squelette trempé dans la cire jaune.

Chloe, dans l'état où elle se trouve, moi, je n'arbore rien du tout. Pas même rien du tout. Et malgré tout, l'épaule de Chloe vient se cogner à la mienne quand nous sommes assis en cercle sur la moquette acrylique à longs poils. Nous fermons les yeux. C'était au tour de Chloe de nous conduire en méditation dirigée, et elle nous a menés en paroles dans le jardin de la sérénité. Chloe nous a menés en paroles au sommet de la colline jusqu'au palais des sept portes. À l'intérieur du palais se trouvaient sept portes, la porte verte, la porte jaune, la porte orange, et Chloe nous a menés, elle nous a convaincus en paroles d'ouvrir chaque porte, la porte bleue, la porte rouge, la porte blanche, et de découvrir ce qui se trouvait là.

Les yeux fermés, nous avons imaginé notre douleur comme une boule de lumière blanche guérissante qui flottait à l'entour de nos pieds avant de remonter jusqu'à nos genoux, notre taille, notre poitrine. Avec nos chakras qui s'ouvraient. Le chakra du cœur. Le chakra de la tête. Chloe nous a menés en paroles au creux des cavernes où nous avons retrouvé notre animal-totem. Le mien était un pingouin.

Le sol de la caverne était couvert de glace, et le pingouin a dit : glisse. Sans le moindre effort, nous avons glissé au fil des tunnels et des galeries.

Ensuite, le moment est arrivé des câlins-accolades.

Ouvrez les yeux.

C'était un contact physique thérapeutique, disait Chloe. Il nous a fallu tous nous choisir un partenaire. Chloe s'est jetée à ma tête, l'a entourée de ses bras et a pleuré. Elle avait des sous-vêtements sexy chez elle, et elle a pleuré. Chloe avait des huiles et des menottes, et elle a pleuré tandis que je suivais des yeux l'aiguille des secondes de ma montre faire onze fois le tour du cadran.

Et donc je n'ai pas pleuré à mon premier groupe de soutien, il y a deux ans de cela*. Je n'ai pas non plus pleuré à mon deuxième ni à mon troisième groupe de soutien. Je n'ai pas pleuré face aux parasites du sang ni aux cancers des intestins ni à la démence organique du cerveau.

Voici ce qu'il en est de l'insomnie. Tout est tellement lointain, copie de copie de copie. Cette dis-

tance insomniaque de toutes choses, on ne peut rien toucher et rien ne vous touche.

Ensuite il y a eu Bob. La première fois que je suis allé aux cancers des testicules, Bob le gros mahousse, ce gros tas de pain tout mou m'est monté littéralement dessus à Hommes Toujours Tous Ensemble, et il s'est mis à pleurer. Ce gros mahousse taillait la pièce, grand comme un chêne, quand le moment était venu des accolades, les bras ballant à ses flancs, les épaules arrondies. Son gros menton mahousse sur la poitrine, ses yeux déjà rétrécis-noyés de larmes. Traînant des pieds, à pas invisibles genoux collés, Bob glissait sur le revêtement du sous-sol pour se libérer sur moi à grand renfort de soulèvements de poitrine.

Bob m'écrasait comme une crêpe.

Les gros bras de Bob s'enveloppaient autour de moi.

Gros Bob était shooté, disait-il. Toutes ces journées salades-crudités au Dianabol et ensuite, le stéroïde de cheval, de cheval de course, le Wistrol. Son propre gymnase, voilà ce qu'il possédait, Bob. Il avait été marié trois fois. Il avait fait de la pub pour des produits, je ne l'avais donc jamais vu à la télé ? Tout le programme comment faire pour développer poitrine et pectoraux était pratiquement de son invention.

Les inconnus qui affichent ce genre d'honnêteté, moi, ça me fait fondre, en gros tas de caoutchouc mou, si vous voyez ce que je veux dire.

Bob ne savait pas. Peut-être qu'une seule de ses boulettes était jamais descendue, et il savait qu'il

s'agissait d'un facteur de risque. Bob m'a parlé de sa thérapie hormonale postopératoire.

Des tas de body-builders qui s'injectent trop de testostérone attrapent ce qu'ils appellent des tétons de toutou.

Il a fallu que je demande à Bob ce qu'il entendait par boulettes.

Les boulettes, a dit Bob. Les gonades. Les noisettes. Les joyeuses. Les testicos. Les couilles. Au Mexique, là où on achète les stéroïdes, on les appelle des « œufs ».

Divorce, divorce, divorce, a dit Bob et il m'a montré une photo de son portefeuille : lui, énorme et nu au premier coup d'œil, prenant la pose en mini-slip lors d'un concours quelconque. C'est une manière de vivre stupide, a dit Bob, mais quand on est sur la scène, gonflé à bloc, rasé, la graisse corporelle éliminée presque totalement jusqu'à environ deux pour cent, avec les diurétiques qui vous laissent dur et froid au toucher comme un bloc de béton, aveuglé que l'on est par les projecteurs, complètement sourd à cause du bruit de retour du système de sonorisation, jusqu'à ce que le juge dise :

— Étirez le quadri droit, gonflez et tenez.

— Étirez le bras gauche, gonflez le biceps et tenez.

C'est mieux que la vraie vie.

En avance rapide, a dit Bob, direction cancer. Et ensuite il s'est retrouvé en banqueroute. Il avait deux gamins adultes qui refusaient de répondre à ses coups de fil.

Le traitement pour les tétons de toutou a consisté pour le médecin à inciser sous les pectoraux et à drainer tous les fluides.

C'était là tout ce dont je me souvenais parce que alors Bob s'approchait pour m'enfermer entre ses bras, et sa tête se rangeait en plis qui venaient me recouvrir. Et alors j'étais perdu au cœur de l'oubli, sombre, silencieux, complet, et lorsque finalement je me reculais pour me dégager de sa poitrine molle, le plastron de la chemise de Bob était un masque mouillé de mon image de pleureur.

C'était il y a deux ans de cela, lors de mon premier soir avec Hommes Toujours Tous Ensemble.

Depuis, pratiquement à chaque séance, Gros Bob m'a fait pleurer.

Je ne suis jamais retourné chez le médecin. Je n'ai jamais mâchonné de racine de valériane.

C'était ici, la liberté. Perdre tout espoir était la liberté. Si je ne disais rien, les participants à un groupe présumaient le pire. Ils pleuraient plus fort. Je pleurais plus fort. Relevez les yeux vers les étoiles et vous n'êtes plus là.

En rentrant chez moi après ma visite à un groupe de soutien, je me sentais plus vivant que je ne l'avais jamais été. Je n'hébergeais en moi ni cancer ni parasites du sang ; j'étais le petit centre bien chaud autour duquel venait se rassembler toute la vie du monde.

Et je dormais. Même les bébés ne dorment pas aussi bien.

Chaque soir, je mourais, et chaque soir, je nais-sais.

Après résurrection.

Jusqu'à ce soir, deux années de succès jusqu'à ce soir, parce que je n'arrive pas à pleurer avec cette femme qui m'observe. Parce que je n'arrive pas à atteindre le fond, je ne peux pas être sauvé. Ma langue croit que c'est du papier peint floqué, tellement je me mords l'intérieur des joues. Il y a quatre jours que je n'ai pas dormi.

Avec elle qui m'observe, je suis un menteur. Cette femme est un imposteur. C'est elle la menteuse. Au moment des présentations, ce soir, nous nous sommes présentés : moi, c'est Bob, moi, c'est Paul, moi, c'est Terry, moi, c'est David.

Je ne donne jamais mon véritable nom.

— C'est bien le cancer, ici, je me trompe ? a-t-elle dit.

Ensuite, elle a dit :

— Eh bien, salut à tous, je m'appelle Maria Singer.

Personne n'a jamais dit à Maria quelle sorte de cancer. Et ensuite nous avons tous été trop occupés à bercer notre enfant intérieur.

L'homme continue toujours à lui pleurer dans le cou et Maria tire une nouvelle bouffée de sa cigarette.

Je l'observe depuis mon poste entre les nénés agités de tremblements de Bob.

Pour Maria, je suis bidon. Un imposteur. Depuis le second soir où je l'ai vue, je ne parviens plus à dormir. Pourtant, des deux bidon, c'était moi le

premier, à moins, peut-être, qui sait, que tous ces gens nous la jouent bidon avec leurs lésions, leur toux, leurs tumeurs, et même Gros Bob, le gros mahousse. Le gros tas de pain tout mou.

Regardez juste un peu cette sculpture qu'il arbore et qui se veut chevelure.

Maria fume et roule des yeux maintenant.

En cet instant unique, le mensonge de Maria réfléchit mon mensonge, et tout ce que je vois est mensonges. Au milieu de toute leur vérité. Tous autant qu'ils sont qui s'accrochent et courent le risque de partager leur pire crainte, leur mort qui leur arrive ainsi en plein dessus, le canon de cette arme qui se presse contre le fond de leur gorge. Et Maria, elle, fume et roule des yeux, et moi, je me retrouve enterré sous un tapis de sanglots, et tout d'un coup même la mort et le trépas dégringolent de l'échelle et se retrouvent chassés au rang de non-événement, comme des fleurs plastique en vidéo.

— Bob, dis-je, tu m'écrabouilles.

J'essaie de murmurer, puis je renonce :

— Bob.

J'essaie de parler à voix basse, et puis je hurle :

— Bob, il faut que j'aïlle aux toilettes.

Un miroir est suspendu au-dessus du lavabo des toilettes. Si le modèle habituel se répète, je verrai Maria Singer à Au-Dessus et Au-Delà, le groupe de dysfonctionnement cérébral parasitaire. Maria sera présente. Naturellement que Maria sera présente, et ce que je ferai, c'est que j'irai m'asseoir

auprès d'elle. Et après les présentations et la méditation dirigée, les sept portes du palais, la boule de lumière blanche guérisseuse, après que nous aurons ouvert nos chakras, quand viendra le moment des grandes accolades, je te la choperai, la petite salope.

Ses bras collés serrés contre ses flancs, mes lèvres pressées contre son oreille, je dirai : Maria, tu es tellement bidon, fiche le camp.

C'est ici la seule chose vraie de mon existence, et tu me la bousilles.

Espèce de grande touriste.

La prochaine fois que nous reverrons, je dirai : Maria, je ne peux pas dormir avec toi dans cette pièce. J'ai besoin de ça. Fiche le camp.

CHAPITRE 3

Vous vous réveillez à Air Harbor International.

À chaque décollage, à chaque atterrissage, lorsque l'avion donnait trop de bande d'un côté, je priais pour qu'il s'écrase. C'est ce moment-là qui me guérit de mon insomnie par narcolepsie, face à l'éventualité toujours possible de nous voir tous mourir sans rien pouvoir y faire, réduits à l'état de tabac humain compressé dans le fuselage.

C'est ainsi que j'ai rencontré Tyler Durden.

Vous vous réveillez à O'Hare.

Vous vous réveillez à La Guardia.

Vous vous réveillez à Logan.

Tyler travaillait à mi-temps comme projectionniste de cinéma. À cause de sa nature profonde, Tyler était incapable de faire autre chose que des boulots de nuit. Si un projectionniste était absent pour maladie, le syndicat appelait Tyler.

Certains gens sont des oiseaux de nuit. Certains gens sont des oiseaux de jour. Moi, je ne pouvais travailler que de jour.

Vous vous réveillez à Dulles.

Une assurance vie vous triple l'indemnité si vous mourez en voyage d'affaires. Je priais pour que le vent cisaille une aile. Je priais pour voir des pélicans aspirés par des turbines, des boulons branlants et de la glace sur les ailes. Au décollage, tandis que l'avion accélérât sur la piste, tous volets relevés, nos sièges en position la plus verticale possible, nos tablettes repliées, tous bagages à main rangés dans les compartiments au-dessus de nos têtes, tandis que le bout de piste se précipitait à notre rencontre, nos cigarettes, cigares et autres tous éteints, je priais pour que l'avion s'écrase.

Vous vous réveillez à Love Field.

Dans sa cabine de projection, Tyler changeait les bobines lorsque le cinéma était vieillot. Quand on change les bobines, il y a deux projecteurs dans la cabine, et l'un des deux diffuse le film.

Je sais cela parce que Tyler sait cela.

Le second projecteur est prêt, équipé de la bobine à suivre. La plupart des films comportent six ou sept petites bobines de pellicule à diffuser dans un certain ordre. Les cinémas plus récents, ils vous recollent le tout ensemble pour en faire une seule bobine d'un mètre cinquante de diamètre. De cette manière, plus besoin de deux projecteurs ni de changements de bobines, couper l'un, allumer l'autre, bobine un, contact, bobine deux dans l'autre projecteur, contact, bobine trois dans le premier projecteur.

Contact.

Vous vous réveillez à Sea Tac.

J'examine avec attention les individus illustrés sur la fiche plastifiée de la compagnie aérienne

au dos de chaque siège. Une femme flotte dans l'océan, ses cheveux bruns étalés derrière elle, le coussin de son siège serré contre la poitrine. Les yeux sont grands ouverts, mais la femme ne sourit pas, pas plus qu'elle ne fronce les sourcils. Sur une autre photo, des gens aussi calmes que des vaches hindoues tendent le bras depuis leur siège vers des masques à oxygène jaillis du plafond.

Ce doit être une situation d'urgence.

Oh.

Perte de pressurisation dans la cabine.

Oh.

Vous vous réveillez, et vous vous retrouvez à Willow Run.

Vieux cinéma, nouveau cinéma, pour transporter un film jusqu'au nouveau cinéma, Tyler est obligé de scinder à nouveau le film en ses six ou sept bobines d'origine. Les petites bobines ont leur place toute prête dans deux valises hexagonales en acier. Chaque valise porte une poignée sur le dessus. Soulevez-en une, et vous vous luxez l'épaule. Tellement elles pèsent.

Tyler est serveur de banquet, il fait le service aux tables d'un hôtel, au centre-ville, et Tyler est projectionniste syndiqué, il a sa carte du syndicat des opérateurs projectionnistes. Je ne sais pas combien de temps Tyler travaillait au cours de toutes ces nuits où je ne pouvais dormir.

Les vieux cinémas qui diffusent un film au moyen de deux projecteurs, eh bien, il faut qu'un projectionniste reste là, sur place, pour changer de projecteur à la seconde précise de manière que la

salle ne voie jamais la coupure lorsqu'une bobine se termine et que l'autre démarre. Il faut avoir l'œil et repérer les points blancs dans le coin supérieur droit de l'écran. C'est ce qui vous avertit. Regardez le film, et vous verrez deux points à la fin d'une bobine.

« Des brûlures de cigarette », c'est comme ça qu'on les appelle dans le métier.

Le premier point blanc, c'est celui qui vous avertit qu'il reste deux minutes. Vous démarrez le second projecteur pour qu'il soit prêt à tourner à la bonne vitesse.

Le second point blanc vous avertit qu'il reste cinq secondes. L'excitation. Vous êtes là, debout entre vos deux projecteurs, la cabine sue de chaleur à cause des lampes au xénon que si vous les regardez bien en face vous vous retrouvez aveugle. Le premier point jette un éclair sur l'écran. Le son du film vient d'un gros haut-parleur derrière l'écran. La cabine du projectionniste est insonorisée parce qu'à l'intérieur se trouve la série de pignons crantés qui font défiler la pellicule à un mètre quatre-vingts par seconde, dix images tous les trente centimètres, soixante images par seconde qui défilent en claquant et cliquetant comme un feu nourri de mitrailleuse Gatling. Les deux projecteurs marchent, vous êtes debout entre eux et vous tenez le levier du cache-objectif de chacun. Sur les vieux projecteurs vraiment vieux, vous avez une alarme sur le moyeu de la bobine à diffuser.

Même une fois que le film sera passé à la télévision, les points-sinaux seront toujours là. Même sur des films qu'on projette dans les avions.

À mesure que la pellicule s'enroule sur la bobine réceptrice, celle-ci ralentit sa rotation et la bobine du film, forcément, tourne plus vite. En fin de film, elle tourne tellement vite que l'alarme va se mettre à sonner pour vous avertir que le changement de bobine ne va pas tarder.

L'obscurité est chaude de toutes les lampes qui équipent l'intérieur du projecteur, et l'alarme est en train de sonner. Vous êtes debout entre les deux projecteurs, un levier dans chaque main, et vous surveillez le coin de l'écran. Le second point clignote. Vous comptez jusqu'à cinq. Vous fermez un obturateur. Dans le même instant, vous ouvrez l'autre obturateur.

Changement de projecteur.

Le film continue.

Personne parmi le public ne s'imagine même.

L'alarme est placée sur la bobine supérieure pour permettre au projectionniste de faire un somme. Un projectionniste de cinéma fait des tas de choses qu'il n'est pas censé faire. Tous les projectionnistes ne disposent pas d'alarme. Il vous arrive parfois, dans votre lit obscur, chez vous, de vous réveiller avec la terreur au ventre de vous être endormi dans la cabine de projection et d'avoir raté un changement de bobine. Le public dans la salle va vous agonir d'injures. Vous lui avez démoli son rêve-cinéma, au public, et le propriétaire du cinéma va appeler le syndicat.

Vous vous réveillez à Krissy Field.

Le charme des voyages, c'est que, où que j'aille, c'est petite vie, vie minuscule. Je vais à l'hôtel,

savon minuscule, shampooings minuscules, carrés de beurre pour un, lotion dentifrice minuscule, brosse à dents à usage unique. Vous vous pliez au creux d'un siège d'avion standard. Et vous voilà géant. Le problème, c'est que vous avez les épaules trop larges. Vos jambes modèle Alice au Pays des Merveilles mesurent tout soudainement des kilomètres, si longues qu'elles touchent les pieds de la personne assise devant vous. Le dîner arrive, petit set de service poulet Cordon Bleu à monter soi-même, le genre de truc à se préparer tout seul pour se tenir occupé.

Le pilote a allumé le panneau attachez vos ceintures, et voudriez-vous vous abstenir de vous déplacer en cabine.

Vous vous réveillez à Meigs Field.

Parfois, Tyler se réveille dans l'obscurité, le corps bourdonnant, terrorisé à l'idée qu'il a raté un changement de bobine ou que le film s'est cassé ou que le film s'est décalé juste assez dans le projecteur pour que les pignons soient en train de poinçonner une ligne de trous dans la piste-son.

Une fois que la pellicule est passée par lesdits pignons, la lumière de la lampe brille au travers de la piste-son et, au lieu de paroles, vous vous recevez les rafales dignes des pales d'un hélicoptère *whop whop whop* à mesure que chaque éclair de lumière jaillit au travers des trous laissés par les pignons.

Les autres choses qu'un projectionniste ne devrait pas faire : Tyler tire des diapositives des meilleurs plans d'un film. Le tout premier film avec

gros plan face de son actrice nue dont on se souvient montrait Angie Dickinson.

Lorsque la copie de ce film fut expédiée depuis les cinémas de la côte Ouest jusqu'aux cinémas de la côte Est, la scène de nu avait disparu. Un projectionniste a pris une image. Un second projectionniste a pris une seconde image. Tout le monde voulait faire une diapo d'Angie Dickinson nue. Le porno a fait son entrée dans les cinémas, et ces projectionnistes, y a des mecs, ils se sont bâti des collections de proportions épiques avec le temps.

Vous vous réveillez à Boeing Field.

Vous vous réveillez à LAX.

Nous avons un avion presque vide ce soir, alors, n'hésitez pas, repliez les accoudoirs dans les sièges et allongez-vous. Et l'on s'allonge, genoux repliés, taille repliée, coudes repliés sur l'espace de trois ou quatre places. Je règle ma montre, deux heures d'avance ou trois heures de retard, heure Pacifique, Montagne, Centre ou Est : ça va, ça vient, une heure de perdue, une heure de gagnée.

C'est ça, votre vie, et elle arrive à son terme une minute à la fois.

Vous vous réveillez à Cleveland Hopkins.

Vous vous réveillez à Sea Tac, une nouvelle fois.

Vous êtes projectionniste et vous êtes fatigué, en colère, mais surtout vous vous ennuyez à mourir, alors vous commencez par prendre un plan unique de pornographie que vous retrouvez planqué dans la cabine, récupéré par quelque projectionniste inconnu, et vous intercalez cette image en gros

plan d'un pénis rouge et tumescent ou d'un vagin mouillé béant dans un autre film.

Il s'agit d'une de ces histoires d'animaux de compagnie, quand le chien et le chat sont abandonnés par une famille en voyage et qu'ils sont obligés de retrouver le chemin de la maison. Dans la bobine trois, juste après que le chien et le chat, avec leurs voix d'humains qui se parlent l'un à l'autre, ont sorti leur pitance d'une poubelle, il y a cette vision éclair d'une érection.

C'est ce que fait Tyler.

Une image unique d'un film reste sur l'écran un soixantième de seconde. Divisez la seconde en soixante parties égales. Et vous aurez la durée de l'érection. Qui culmine à une hauteur de trois étages au-dessus de l'auditorium à pop-corn, rouge, luisante, visqueuse et terrible, et personne ne la voit.

Vous vous réveillez à Logan, une nouvelle fois.

C'est vraiment une manière abominable de voyager. Je me rends à des réunions auxquelles mon patron ne veut pas assister. Je prends des notes. Je reprendrai contact avec vous en temps utile.

Partout où j'irai, je serai là pour appliquer la formule. Je garderai le secret intact.

C'est de la simple arithmétique.

C'est un problème enfantin — niveau école primaire.

Si une nouvelle voiture construite par ma compagnie quitte Chicago direction ouest à cent kilomètres-heure, et que son différentiel arrière se

bloque, et que la voiture se fracasse et brûle avec tous ses occupants piégés dans l'habitacle, ma compagnie doit-elle prendre l'initiative d'un rappel à l'usine des véhicules ?

Vous prenez le nombre de véhicules en circulation (A) et vous le multipliez par le taux probable de défauts de fabrication (B), ensuite, vous multipliez le résultat par le coût moyen d'un règlement à l'amiable sans recours en justice (C).

A multiplié par B multiplié par C égale X. Voilà ce que cela coûtera si nous ne prenons pas l'initiative d'un rappel en usine.

Si X est supérieur au coût d'un rappel, nous rappelons les voitures et personne n'est blessé.

Si X est inférieur au coût d'un rappel, alors, nous ne rappelons pas.

Partout où je vais m'attend la coquille calcinée toute ratatinée d'une voiture. Je sais où sont tous les cadavres. Tous les squelettes des placards. Considérez qu'il s'agit là d'une garantie d'emploi.

Hôtel, nourriture de restaurant. Partout où je vais, je me lie d'amitiés minuscules avec les gens assis à mes côtés de Logan à Krissy et Willow Run.

Je suis ce que l'on appelle un coordinateur de campagnes de rappel, dis-je à mon ami d'un jour, d'une fois, d'un voyage, assis à mes côtés, mais j'envisage sérieusement de faire carrière dans la plonge.

Vous vous réveillez à O'Hare, une nouvelle fois.

Après cela Tyler s'est mis à coller des pénis dans tout ce qui passait. Habituellement des gros plans ou un vagin Grand Canyon avec écho, haut comme

trois étages et tressautant sous la pression sanguine, devant les yeux du public occupé à suivre la danse de Cendrillon et du prince charmant. Personne ne se plaignait. Les gens mangeaient et buvaient, mais la soirée n'était plus la même. Les gens sont pris de malaise ou alors, ils se mettent à pleurer sans savoir pourquoi. Seul un colibri aurait pu prendre Tyler la main dans le sac.

Vous vous réveillez à JFK.

Je fonds, je me gonfle en baudruche au moment de l'atterrissage, lorsqu'une roue touche en grondant la piste, mais l'avion se penche d'un côté et reste en suspens, sans savoir s'il va se redresser ou capoter. Pour ce moment-là, rien n'a d'importance. Levez les yeux, plongez dans les étoiles et vous n'êtes plus là. Mais pas vos bagages. Rien n'a d'importance. Pas même votre mauvaise haleine. Les hublots sont sombres, il fait nuit au-dehors, et les turbines des réacteurs maintenant inversés rugissent. La cabine reste suspendue sous un mauvais angle dans un grondement de turbines, et plus jamais vous n'aurez à déposer de demande de remboursement de frais professionnels. Reçu exigé pour toute dépense supérieure à vingt-cinq dollars. Plus jamais vous n'aurez besoin d'aller vous faire couper les cheveux.

Un grondement, et la deuxième roue touche le tarmac. Staccato de cent boucles de ceinture de sécurité qui s'ouvrent avec un déclic, et l'ami à usage unique auprès duquel vous avez failli mourir dit : j'espère que vous ne raterez pas votre correspondance.

Ouais, moi aussi.

Et c'est exactement la durée de votre moment.

Et la vie continue.

Et sans raison, sans savoir ni vouloir, par accident, nous nous sommes rencontrés, Tyler et moi.

Le moment était venu de prendre des vacances.

Vous vous réveillez à LAX.

Une nouvelle fois.

La manière dont j'ai rencontré Tyler c'est que j'étais allé sur une plage de nudistes. C'était la fin-fin de l'été, et je m'étais endormi. Tyler était nu, en sueur, la peau grumeleuse de sable, les cheveux raides et mouillés qui lui tombaient dans la figure.

Tyler était là depuis un long moment déjà lorsque nous nous sommes rencontrés.

Tyler sortait du bois de flottage des vagues et il le traînait jusque sur la plage. Il avait déjà planté dans le sable mouillé un demi-cercle de rondins, debout, à quelques centimètres de distance les uns des autres, assez haut pour qu'ils lui arrivent au niveau des yeux. Il y avait quatre rondins, et lorsque je me suis éveillé, j'ai regardé Tyler sortir et remonter un cinquième rondin sur le sable. Tyler a creusé un trou sous une extrémité du rondin, puis soulevé l'extrémité opposée jusqu'à ce que le rondin glisse dans le trou et se dresse, légèrement à l'oblique.

Vous vous réveillez à la plage.

Nous étions les seules personnes présentes sur la plage.

A l'aide d'un bâton, Tyler a tracé une ligne droite dans le sable à quelques mètres de ses ron-

dins. Il est allé redresser le dernier rondin en tassant le sable à sa base.

J'étais la seule personne à assister à ce qui se déroulait.

Tyler m'a appelé.

— Savez-vous l'heure qu'il est ?

Je porte toujours une montre.

— Savez-vous l'heure qu'il est ?

J'ai demandé : où ça ?

— Ici même, dit Tyler. Là, maintenant.

Il était seize heures six.

Au bout d'un moment, Tyler s'est assis en tailleur à l'ombre des rondins dressés. Tyler est resté assis quelques minutes durant, avant de se lever et d'aller nager, enfiler ensuite un T-shirt et un pantalon de survêtement. Il s'est préparé à partir. Il fallait que je pose la question.

Il fallait que je sache ce que Tyler faisait pendant que je dormais.

Si je pouvais m'éveiller en un lieu différent, à un moment différent, pourrais-je m'éveiller différent, comme individu ?

J'ai demandé à Tyler s'il était artiste.

Tyler a haussé les épaules et m'a montré que les cinq rondins placés debout étaient plus larges à la base. Tyler m'a montré la ligne qu'il avait tracée dans le sable, et la manière dont il allait utiliser la ligne pour estimer l'ombre portée par chaque rondin.

Parfois, il arrive que vous vous réveilliez et que vous soyez obligé de demander où vous vous trouvez.

Ce que Tyler avait créé était l'ombre d'une main géante. Seuls les doigts étaient maintenant d'une longueur digne de Nosferatu et le pouce était trop court, mais il m'a dit qu'à exactement seize heures trente la main avait été parfaite. La main-ombre géante était restée parfaite une minute durant, et l'espace d'une minute parfaite, Tyler s'était assis au creux d'une paume de perfection qu'il avait créée en personne.

Vous vous réveillez, et vous n'êtes nulle part.

Une minute suffisait, a dit Tyler, un individu devait œuvrer dur pour y atteindre, mais une minute de perfection ça valait cet effort. Un instant était le maximum qu'on pourrait jamais attendre de la perfection.

Vous vous réveillez, et c'est suffisant.

Il s'appelait Tyler Durden, il était projectionniste de cinéma, il avait sa carte de syndiqué, il faisait le serveur lors de banquets à l'hôtel, au centre-ville, et il m'a donné son numéro de téléphone.

Et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés.

CHAPITRE 4

Tous les parasites du cerveau habituels sont ici, ce soir. Au-Dessus et Au-Delà a toujours beaucoup de clients. Voici Peter. Voici Aldo. Voici Marcy.

Salut.

Présentations. À tout le monde. Voici Maria Singer, et c'est la première fois qu'elle vient nous voir.

Salut, Maria.

Chez Au-Dessus et Au-Delà, nous commençons par le rap-rattrape. Le groupe ne s'appelle pas les Parasites des Cerveaux Parasités. Vous n'entendrez jamais quiconque prononcer le mot *parasite*. Tout le monde voit toujours son état s'améliorer. Oh, ce nouveau traitement médicamenteux. Tout le monde vient toujours de franchir le cap, la ligne droite est au bout. Et pourtant, partout, les yeux se plissent après cinq journées de migraine. Une femme essuie des pleurs involontaires. Tout le monde porte une plaque d'identité à son nom, et des gens que vous retrouvez pourtant tous les mardis soir depuis un an, ils s'avancent jusqu'à vous,

la main tendue prête à s'offrir pour être serrée, les yeux sur votre plaque d'identité.

Je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

Personne ne prononcera jamais le mot *parasite*. Ils disent tous *agent*.

Ils ne disent pas *guérison*. Ils disent tous *traitement*.

Au cours du rap-rattrape, quelqu'un ira dire comment l'agent s'est propagé en s'infiltrant dans sa moelle épinière et comment tout d'un coup, maintenant, il n'avait plus le contrôle de sa main gauche. L'agent, dira un autre, a desséché la doubleur de son cerveau de sorte que la matière grise se décolle maintenant de l'intérieur de son crâne, en lui causant des attaques.

Lors de mon dernier passage dans ce groupe, la femme répondant au nom de Chloe a annoncé les seules bonnes nouvelles qu'elle avait. Chloe s'était remise debout en s'appuyant sur les accoudoirs en bois de son fauteuil avant d'annoncer qu'elle n'avait plus la moindre peur de la mort.

Ce soir, après les présentations et la séance de rap-rattrape, une fille que je ne connais pas, dont la plaque d'identité dit qu'elle s'appelle Glenda, annonce qu'elle est la sœur de Chloe et qu'à deux heures du matin, mardi dernier, Chloe, finalement, était morte.

Oh, que tout ceci devrait être doux et tendre. Deux années durant, Chloe avait pleuré dans mes bras pendant les câlins-accolades, et maintenant, elle est morte, morte et enterrée, morte dans une

urne, un mausolée, un columbarium. Oh, la preuve même qu'un jour, vous pensez, vous réfléchissez, vous vous tramez, vous vous trimbalez, et le lendemain, vous êtes de l'engrais froid, buffet pour vers de terre. Et c'est bien là le miracle stupéfiant de la mort, et ce devrait être si doux, si tendre, n'était, oh, n'était, celle-là. Cette femme.

Maria.

Oh, et Maria qui tourne à nouveau ses regards sur moi, à me sortir de l'anonymat de tous les parasités du cerveau.

Menteuse.

Imposteur. Bidon.

C'est Maria qui est bidon. C'est toi qui es bidon. Tous autant qu'ils sont, lorsqu'ils grimacent et tressaillent, lorsqu'ils s'effondrent en aboyant et que l'entrejambe de leur jean vire au bleu foncé, eh bien, tout ça, ce n'est qu'un numéro qu'ils jouent.

Soudainement, la méditation dirigée refuse de m'emporter ailleurs, n'importe où, ce soir. Derrière chacune des sept portes du palais, la porte verte, la porte orange, Maria. La porte bleue, et c'est Maria qui est là. Menteuse. Au cours de la méditation dirigée au travers des cavernes de mon animal-totem, mon totem est Maria. Elle fume sa cigarette, Maria, elle roule des yeux. Menteuse. Des cheveux noirs, des lèvres pulpeuses, ourlées, à la française. Bidon. Des lèvres canapé cuir sombre italien. Impossible d'y échapper.

Chloe était de l'article authentique.

Chloe, c'était ce à quoi le squelette de Joni Mitchell ressemblerait si on le faisait sourire et qu'on

le promenait des uns aux autres lors d'une soirée en se montrant hyper-super-gentil envers chacun. Représentez-vous le squelette populaire de Chloe, réduit à la taille d'un insecte, en train de parcourir au pas de course les cavernes et les galeries de ses entrailles à deux heures du matin. Avec son poulx comme une sirène sur le toit, en train d'annoncer : prépare-toi à la mort dans dix, dans neuf, dans huit secondes. La mort va commencer dans sept, six...

Le soir venu, Chloe courait dans le labyrinthe de ses propres veines en train de s'effondrer, de ses tubulures éclatées laissant gicler leur lymphe chaude. Des nerfs qui refont surface dans les tissus, comme des câbles piégés tendus au sol. Les abcès se gonflent dans les tissus à leur entour, partout, comme des perles blanches brûlantes.

L'annonce qui se diffuse en surplomb : préparez-vous à évacuer vos boyaux dans dix, neuf, huit, sept.

Préparez-vous à évacuer l'âme dans dix, dans neuf, huit.

Chloe, qui patauge jusqu'aux chevilles dans le trop-plein de liquide rénal qui s'échappe de ses reins non opérationnels.

La mort va commencer dans cinq.

Cinq, quatre.

Quatre.

Autour d'elle, la vie parasitée lui peint le cœur comme à la bombe.

Quatre, trois.

Trois, deux.

Chloe remonte en grimant, une main après l'autre, la doublure figée, caillée, sclérosée, de sa propre gorge.

Et la mort qui doit commencer dans trois, dans deux.

Le clair de lune brille, pénétrant de sa lumière la bouche ouverte.

Préparez-vous à votre dernier souffle, maintenant.

Évacuez.

Maintenant.

Âme libérée du corps.

Maintenant.

La mort commence.

Maintenant.

Oh, que ceci devrait être doux et tendre, ce fouillis confus et chaleureux du souvenir de Chloe toujours entre mes bras et Chloe morte quelque part.

Mais non, je suis surveillé par le regard de Maria.

Au cours de la méditation dirigée, j'ouvre les bras pour recevoir mon enfant intérieur et cet enfant, c'est Maria qui fume sa cigarette. Pas de boule de lumière blanche guérisseuse. Mentreuse. Pas de chakras. Imaginez vos chakras qui s'ouvrent comme des fleurs avec, au centre de chacune, une explosion au ralenti de lumière douce.

Mentreuse.

Mes chakras restent fermés.

Lorsque la méditation se termine, tout le monde s'étire, se tord le cou, se remet debout pour se préparer. Contact physique thérapeutique. Pour le câlin-accolade, je franchis en trois pas l'espace qui

me sépare de Maria et je me poste face à elle, elle qui lève les yeux vers moi tandis que je surveille tous les autres en attente du signal.

Enlaçons, nous dit le signal, quelqu'un proche de nous.

Mes bras se verrouillent à l'entour de Maria.

Choisissez quelqu'un qui vous soit spécial, ce soir.

Les mains à cigarette de Maria sont épinglées à sa taille.

Dites à ce quelqu'un ce que vous ressentez.

Maria n'a pas de cancer des testicules. Maria n'a pas la tuberculose. Elle n'est pas en train de mourir. D'accord, aux termes de cette brillante philosophie nourrisseuse de matière grise, nous sommes tous en train de mourir, mais Maria n'est pas mourante de la manière dont Chloe était mourante.

Le signal est donné : faites partage de vous-même.

Alors, Maria, et ces pommes, tu les aimes bien ?
Faites partage de vous-même, complètement.

Alors, Maria, fiche le camp. Fiche le camp. Fiche le camp.

Vas-y et pleure s'il le faut.

Maria, les yeux levés, me fixe. Elle a les yeux marron. Ses lobes auriculaires s'arrondissent en moue autour des trous qui y sont percés, pas de boucles d'oreilles. Ses lèvres gercées s'ornent d'un givre de peaux mortes.

Vas-y et pleure.

- Tu n'es pas mourant non plus, dit Maria.

Autour de nous, des couples sanglotent, en contrefort l'un de l'autre.

— Tu rapportes sur moi, dit Maria, et moi je rapporte sur toi.

En ce cas, nous pouvons nous partager la semaine, dis-je. Maria peut disposer des maladies des os, parasites du cerveau et tuberculose. Je me garderai cancer des testicules, parasites du sang, et démence organique du cerveau.

— Et les cancers des intestins en plein développement ? dit Maria.

La fille a bien potassé son sujet.

Nous nous partagerons le cancer des intestins. Elle y aura droit les premier et troisième dimanches de chaque mois.

— Non, dit Maria.

Non, elle veut tout le paquet. Les cancers, les parasites. Les yeux de Maria se rétrécissent en fentes. Jamais elle n'avait rêvé pouvoir se sentir si bien. En fait elle se sentait vivante. Sa peau se faisait plus belle, plus lumineuse. Elle n'avait jamais vu un mort de toute son existence. Il n'existait aucun sens vrai à sa vie parce qu'elle n'avait rien avec quoi la mettre en contraste. Oh, mais maintenant elle avait agonie, mort, perte, chagrin, deuil. Des larmes et des frissons, de la terreur et du remords. Maintenant qu'elle sait ce vers quoi nous nous dirigeons tous, Maria perçoit et sent jusqu'au plus petit instant de sa vie.

Non, elle n'allait pas abandonner le moindre groupe.

— Que non pas, et revenir à la manière dont je

me sentais vivre avant, pas question, dit Maria. J'ai travaillé dans une maison funéraire pour me sentir bien dans ma peau, pour être sensible au simple fait que je respirais. Et alors, qu'est-ce que ça peut faire si je n'ai pas pu trouver un boulot dans mon domaine ?

Alors, retourne à ta maison funéraire, je lui dis.

— Les enterrements ne sont rien comparés à cela, dit Maria. Les enterrements ne sont que du cérémonial abstrait. Ici, on a une expérience vraie de la mort.

Les couples autour de nous deux sont occupés à sécher leurs larmes, ils reniflent, ils se tapotent mutuellement le dos, et se séparent.

Nous ne pouvons pas venir tous les deux, lui dis-je.

— Alors ne viens pas.

J'ai besoin de tout ceci.

— Alors, va aux enterrements.

Tous les autres groupes se sont scindés et les gens se prennent par la main pour la prière finale. Je lâche Maria.

— Il y a combien de temps que tu viens ici ?

La prière finale.

Deux ans.

Un homme du cercle de prière me prend la main. Un homme prend la main de Maria.

Il suffit que ces prières commencent, et habituellement, ma respiration vole en éclats. Oh, bénissez-nous. Oh, bénissez-nous en notre colère et notre crainte.

— Deux ans ?

Maria incline la tête pour murmurer.

Oh, bénissez-nous et tenez-nous.

Quiconque aurait pu me remarquer au cours de ces deux années est soit décédé, soit remis de ses maux, et n'est jamais revenu.

Aidez-nous et aidez-nous.

— OK, dit Maria. OK, OK, tu peux prendre le cancer des testicules.

Gros Bob le gros pain tout mou se répand en pleurs sur moi. Merci.

Amène-nous à notre destinée. Apporte-nous la paix.

— De rien.

C'est ainsi que j'ai fait la rencontre de Maria.

CHAPITRE 5

Le mec des forces de sécurité m'a tout expliqué.

Les bagagistes peuvent ignorer une valise qui fait tic-tac. Le mec des forces de sécurité, il appelait les bagagistes les Jeteurs. Les bombes modernes ne font pas tic-tac. Mais une valise qui vibre, et les bagagistes, les Jeteurs, sont obligés d'appeler la police.

Comment j'en suis arrivé à vivre avec Tyler ? C'est parce que la plupart des compagnies aériennes ont cette politique bien particulière concernant les bagages qui vibrent.

Lors de mon vol de retour de Dallas, j'avais toutes mes affaires dans un seul sac. Ce sac-là. Quand on voyage beaucoup, on apprend à faire sa valise de manière identique pour chaque déplacement. Six chemises blanches. Deux pantalons noirs. Le strict minimum vital.

Réveil de voyage.

Rasoir électrique à piles.

Brosse à dents.

Six caleçons.

Six paires de chaussettes noires.

Il ressort de tout ça que mon bagage vibrait au départ de Dallas, selon les dires du mec des forces de sécurité, et que donc la police a enlevé ma valise du vol. J'avais tout dans ce sac. Mes produits pour lentilles de contact. Une cravate rouge à rayures bleues. Une cravate bleue à rayures rouges. Ces rayures sont celles d'un régiment, ce ne sont pas des rayures de club. Et une cravate rouge unie.

Une liste desdites affaires était toujours accrochée à l'intérieur de ma porte de chambre à coucher à la maison.

La maison, c'était un appartement au quatorzième étage d'une tour, un genre de meuble-classeur où se rangeaient veuves et jeunes loups aux dents longues. La brochure publicitaire promettait un plancher, un plafond et des murs en béton de trente centimètres, qui me sépareraient de toute stéréo ou télévision plein pot. Trente centimètres de béton et l'air conditionné, impossible d'ouvrir les fenêtres de sorte que même avec parquet en érable et variateurs de lumière, les cent soixante mètres carrés confinés, étanches à tout renouvellement d'air, gardaient l'odeur du dernier repas cuisiné ou de la dernière visite aux toilettes.

Ouais, et il y avait aussi des billots de boucher comme plans de travail et des rampes d'éclairage basse tension.

Malgré tout, trente centimètres de béton, c'est important lorsque votre voisine immédiate a laissé se vider la pile de sa prothèse auditive et se retrouve obligée de regarder ses émissions de jeux

à pleine puissance. Ou lorsqu'une éruption volcanique de gaz et de débris enflammés vous fait sauter toutes vos fenêtres sol-plafond et que tous vos effets personnels sont soufflés par vos fenêtres sol-plafond avant de suivre leur cap enflammé jusqu'au sol en laissant votre appart, le vôtre et pas un autre, pareil à un trou de béton éventré et calciné dans la falaise du flanc de l'immeuble.

Ce sont des choses qui arrivent.

Tout, absolument tout, jusqu'à votre service de plats en verre soufflé à la bouche, de couleur verte, avec leurs minuscules bulles d'air et imperfections, leurs petits grains de sable, preuves qu'ils avaient été fabriqués artisanalement par les peuples indigènes autochtones de lieux indéfinis, des peuples honnêtes, simples, durs à la tâche, enfin, lesdits plats se retrouvent tous soufflés par l'explosion. Représentez-vous les rideaux sol-plafond soufflés à l'extérieur, se calcinant en lambeaux sous le vent chaud.

Quatorze étages au-dessus de la cité, y a tous ces trucs qui dégringolent en flammes et se cognent et se fracassent en bout de course sur les voitures garées là.

Moi, pendant que je me dirige vers l'ouest, endormi à Mach 0,83 soit 720 kilomètres-heure, vitesse relative vraie, le FBI s'affaire à brigade-anti-bomber ma valise sur une piste libérée de ses avions, tout là-bas à Dulles. Neuf fois sur dix, le mec des forces de sécurité me dit : la vibration provient d'un rasoir électrique. Il s'agissait

cette fois-ci de mon rasoir à piles. D'autres fois, c'est un godemiché vibreur.

C'est le mec des forces de sécurité qui m'a dit tout ça. Ça se passait alors que j'étais arrivé à destination, sans ma valise, et je m'apprêtais à prendre un taxi pour rentrer à la maison et trouver mes draps en flanelle réduits en lambeaux sur le sol.

Imaginez-vous, dit le mec des forces de sécurité, en train d'annoncer à une passagère à son arrivée que c'est son godemiché qui a bloqué ses bagages sur la côte Est. Parfois il peut même s'agir d'un homme. Il est dans la politique des compagnies aériennes de ne pas impliquer d'attribution de propriété dans le cas d'un godemiché. Utilisez l'article indéfini.

Un godemiché.

Mais jamais votre godemiché.

Ne dites jamais, au grand jamais : le godemiché s'est mis en marche accidentellement.

Un godemiché s'est activé de lui-même et a déclenché une situation d'urgence qui a exigé l'évacuation de votre bagage.

La pluie tombait lorsque je me suis réveillé pour prendre ma correspondance à Stapleton.

La pluie tombait lorsque je me suis réveillé pendant l'approche finale qui me ramenait à la maison.

Une annonce nous a été faite spécifiant de bien vouloir profiter de cette occasion pour inspecter nos sièges et alentour dans l'éventualité où nous aurions pu y laisser des effets personnels. Puis l'annonce a cité mon nom. Aurais-je l'amabilité de

bien vouloir retrouver un représentant de la compagnie aérienne qui m'attendrait à la porte...

J'ai reculé ma montre de trois heures, et il était toujours minuit passé.

Il y avait bien un représentant de la compagnie aérienne à la porte, et il y avait le mec des forces de sécurité pour dire : ha, votre rasoir électrique a bloqué vos bagages enregistrés à Dulles. Le mec des forces de sécurité a appelé les bagagistes les Jeteurs. Puis il les a appelés les Dérampeurs. Pour me prouver que les choses auraient pu être pires, le mec m'a dit qu'au moins il ne s'agissait pas d'un godemiché. Puis, peut-être parce que je suis un mec et que lui est un mec et qu'il est une heure du matin, peut-être pour me faire rire, le mec a dit qu'en jargon professionnel, une hôtesse se disait Serveuse de l'Espace. Ou Matelas Gonflable. Apparemment le mec avait revêtu un uniforme de pilote, chemise blanche avec petites épaulettes et cravate bleue. Mes bagages avaient été contrôlés, déclarés inoffensifs, dit-il, et arriveraient le lendemain.

Le mec de la sécurité m'a demandé mes nom, adresse et numéro de téléphone, et ensuite, il m'a demandé quelle était la différence entre une capote et un cockpit.

— On ne peut mettre qu'une seule tête de nœud dans une capote, dit-il.

J'ai pris un taxi et je suis rentré tard chez moi. C'était mes dix derniers dollars.

La police locale avait posé beaucoup de questions, qui plus est.

Mon rasoir électrique, qui n'était pas une bombe, était toujours à trois fuseaux horaires derrière moi.

Quelque chose qui était une bombe, une grosse bombe, avait fait voler en éclats mes tables basses Njurunda si bien conçues, en forme d'un yin couleur citron vert et d'un yang orange s'emboîtant pour former un cercle. Eh bien, maintenant, elles n'étaient plus que des éclats dispersés.

Ma série de fauteuils-canapés Haparanda, avec leurs housses amovibles orange, conception Erika Pekkari, elle était bonne pour la poubelle, maintenant.

Et je n'étais pas le seul de mon espèce à être esclave de mes instincts d'oiseau nicheur. Les gens que je connais qui s'installaient aux toilettes avec des revues porno, eh bien, aujourd'hui, ils s'installent aux toilettes en compagnie de leur catalogue de meubles Ikea.

Nous avons tous le même fauteuil Johanneshov à rayures vertes Strinne. Le mien a dégringolé de quatorze étages, en flammes, pour tomber dans une fontaine.

Nous avons tous les mêmes lampes en papier Rislampa/Har fabriquées en fil métallique et papier non blanchi inoffensif pour l'environnement. Les miennes sont des confettis.

Tout ce temps passé, assis dans les toilettes.

Le service de couverts Aile. Acier inoxydable. Lavable en lave-vaisselle.

L'horloge murale Vild en fer galvanisé, oh, il fallait absolument que je l'aie.

Les étagères de rangement Klipsk, oh, ouais.

Les boîtes à chapeau Hemlig. Oui.

La rue devant ma tour étincelait des débris de tout ça jonchant le sol.

La parure de lit avec couette Mommala. Conception Tomas Harila et disponible dans les coloris suivants :

Orchidée.

Fuchsia.

Cobalt.

Ébène.

Noir de jais.

Coquille-d'œuf ou bruyère.

Il m'a fallu une vie entière pour acheter tous ces trucs.

La structure laquée d'entretien facile de mes tables d'appoint Kalix.

Mes tables-gigognes Steg.

On achète des meubles. On se dit : ce sera le dernier canapé dont j'aurai jamais besoin de toute mon existence. On achète le canapé, et pendant quelques années on se satisfait du fait que, quoi qu'il arrive, au moins on a réglé le problème du canapé. Et ensuite le bon service de table. Ensuite le lit parfait. Les rideaux. Le tapis.

Ensuite, on se trouve pris au piège de son adorable nid d'amour, et les choses qu'on possédait, ce sont elles qui vous possèdent maintenant.

Jusqu'à ce que je rentre de l'aéroport et retrouve la maison.

Le portier sort de l'ombre pour dire :

Il y a eu un accident. La police, elle est venue ici et elle a posé beaucoup de questions.

La police pense peut-être que c'était le gaz. Peut-être que la veilleuse du réchaud s'était éteinte ou qu'un brûleur était resté ouvert, libérant son gaz, et le gaz s'était élevé jusqu'au plafond, et le gaz avait rempli l'appart du sol au plafond dans chaque pièce. L'appart faisait cent soixante mètres carrés de surface avec hauts plafonds et des jours et des jours durant, le gaz a dû fuir jusqu'à remplir complètement toutes les pièces. Une fois les pièces pleines du sol au plafond, le compresseur à la base du réfrigérateur s'est déclenché.

Détonation.

Les fenêtres sol-plafond dans leurs cadres d'aluminium ont volé au-dehors, et donc les canapés, les lampes, la vaisselle, et les parures de lit en flammes, et les annuaires de lycée et les diplômes et le téléphone. Tout a explosé, jaillissant comme une éruption du quatorzième étage en une sorte de geyser solaire.

Oh, pas mon réfrigérateur. J'avais collectionné des étagères pleines de moutardes différentes, certaines moulues à la meule de pierre, d'autres style pub anglais. Il y avait quatorze parfums différents de sauces salade sans matière grasse, et sept variétés de câpres.

Je sais, je sais, une maison pleine de condiments et pas de véritable nourriture.

Le portier s'est mouché et quelque chose s'est collé à son mouchoir avec le claquement sonore d'une balle dans le gant d'un receveur.

Vous pouvez monter jusqu'au quatorzième étage, a dit le portier, mais personne ne pouvait pénétrer dans l'appartement. Ordre de la police. La police avait demandé, avais-je une ancienne petite amie qui aurait voulu faire cela ou m'étais-je fait un ennemi de quelqu'un qui aurait accès à la dynamite ?

— Ça ne vaut pas la peine de monter, a dit le portier. Tout ce qui reste, c'est la coquille en béton.

La police n'avait pas éliminé l'incendie criminel. Personne n'avait senti d'odeur de gaz. Le portier hausse un sourcil. Ce mec passait son temps à flirter avec les bonnes et les infirmières de jour qui travaillaient dans les grands appartements du dernier étage et attendaient dans les fauteuils de la réception qu'on vînt les raccompagner après le travail. Trois ans que j'habitais là, et le portier était toujours assis à lire son *Ellery Queen Magazine* tous les soirs pendant que je changeais paquets et bagages de main afin de déverrouiller la porte pour pouvoir entrer.

Le portier hausse un sourcil et raconte qu'il y a des gens, ils partent pour un long voyage et laissent une bougie, une longue, longue bougie, à se consumer au milieu d'une grosse flaque d'essence. Les gens qui ont des difficultés financières font ce genre de truc. Les gens qui veulent se sortir de la panade.

J'ai demandé à utiliser le téléphone de la réception.

— Des tas de jeunes essaient d'impressionner le monde et achètent bien trop de choses, a dit le portier.

J'ai appelé Tyler.

Le téléphone a sonné dans la maison de location de Tyler sur Paper Street.

Oh, Tyler, s'il te plaît, délivre-moi.

Et le téléphone a sonné.

Le portier s'est penché au creux de mon épaule et il a dit :

— Des tas de jeunes ne savent pas ce qu'ils veulent vraiment.

Oh, Tyler, s'il te plaît, viens à ma rescousse.

Et le téléphone a sonné.

— Les jeunes, y croient qu'ils veulent le monde tout entier.

Délivre-moi du mobilier suédois.

Et le téléphone a sonné et Tyler a répondu.

— Quand on ne sait pas ce qu'on veut, a dit le portier, on finit par se retrouver avec des tas de trucs qu'on veut pas.

Puis-je n'être jamais complet.

Puis-je n'être jamais satisfait.

Puis-je n'être jamais parfait.

Délivre-moi, Tyler, d'être jamais parfait et complet.

Tyler et moi, nous nous sommes mis d'accord pour nous retrouver dans un bar.

Le portier a demandé un numéro où la police pourrait me joindre. Il pleuvait toujours. Mon Audi était encore garée au parking, mais un lampadaire halogène Dakapo en avait transpercé le pare-brise comme un épieu.

Tyler et moi, nous nous sommes retrouvés et nous avons bu beaucoup de bière, et Tyler a dit

oui, je pouvais emménager avec lui, mais il allait falloir que je lui rende un service.

Le lendemain, mes bagages devaient arriver avec le strict minimum, six chemises, six caleçons.

Et là, dans ce bar où personne ne regardait, où personne n'allait se soucier de rien, ivre que j'étais, j'ai demandé à Tyler ce qu'il voulait que je fasse.

Tyler a dit :

— Je veux que tu me frappes aussi fort que tu le peux.

CHAPITRE 6

En pleine démo chez Microsoft, l'écran n'a défilé que deux fois et j'ai le goût du sang dans la bouche : je suis obligé de me mettre à déglutir. Mon patron ne connaît pas le matériel, mais il refuse de me laisser diriger ma démo avec un œil au beurre noir et la moitié du visage enflée à cause des points de suture que j'ai à l'intérieur de la joue. Les points se sont défaits, et je les sens de la pointe de ma langue au creux de la joue. Imaginez un touillon de fil de pêche sur la plage. Moi, je les imagine bien comme des points de suture noirs sur un chien après qu'on l'a castré, et je continue à avaler mon sang. Mon patron fait la présentation à partir de mon topo et moi je m'occupe du rétro-projecteur et donc je suis en retrait sur un côté de la pièce, dans l'obscurité.

Mes lèvres s'engluent de sang, de plus en plus, à mesure que j'essaie d'en lécher l'hémoglobine, et lorsque les lumières se rallumeront, je me tournerai vers les consultants, Ellen et Walter, Norbert et Linda de chez Microsoft, et je dirai « merci

d'être venus », la bouche brillante de sang et le sang en train de s'insinuer dans les espaces entre mes dents.

On peut avaler de l'ordre d'un demi-litre de sang avant d'être malade.

Le fight club, c'est demain, et je ne vais pas rater le fight club.

Avant la présentation, Walter de chez Microsoft m'offre un sourire modèle mâchoire pelleteuse mécanique hâlée jusqu'à atteindre la couleur de pommes de terre chips passées au barbecue. Walter à la chevalière-blason me serre la main, l'enveloppe de sa main lisse et molle, et dit :

— Je détesterais voir ce qui est arrivé à l'autre mec.

La première règle du fight club, c'est qu'il est interdit de parler du fight club.

J'ai dit à Walter que j'étais tombé.

Je me suis fait ça tout seul.

Avant la présentation, assis que j'étais face à mon patron, à lui préciser le détail du montage diapo avec les correspondances de chaque cliché dans le script et le moment où j'avais l'intention d'insérer la séquence vidéo, mon patron me dit :

— Dans quel pétrin allez-vous vous fourrer tous les week-ends ?

C'est juste que je ne veux pas mourir sans quelques cicatrices, dis-je. Cela ne suffit plus d'avoir un beau corps d'origine. Ce n'est plus rien. Quand on voit toutes ces voitures d'origine absolument vierges de toute égratignure, droit sorties d'un hall

d'exposition en 1955, moi, je me dis toujours : quel gâchis.

La deuxième règle du fight club, c'est qu'il est interdit de parler du fight club.

Peut-être qu'au moment du déjeuner, le serveur va s'approcher de votre table, et le serveur aura les deux yeux au beurre noir d'un panda géant, restes du fight club de la semaine dernière, au cours duquel vous l'avez vu, la tête prise en étau entre le sol en béton et le genou d'un magasinier de deux cents livres, lequel n'arrêtait pas de marteler du poing l'arête du nez du serveur, encore et encore, comme un ballot qu'on bourre, à grands coups puissants dont le bruit monotone et répété se faisait entendre par-dessus des hurlements jusqu'à ce que le serveur retrouve assez de souffle et crache le sang pour dire stop.

Vous ne dites rien du tout parce que le fight club n'existe que dans le laps de temps qui sépare le début du fight club et la fin du fight club.

Vous avez vu le même qui travaille à la photocopieuse, il y a un mois de ça, vous avez vu ce même, incapable de se rappeler qu'il faut poinçonner une demande de copie de ses trois trous ou placer des bandes de couleur entre les paquets de photocopies, mais ce même a été un dieu dix minutes durant quand vous l'avez vu étaler d'un coup de pied un responsable de comptes-clients deux fois comme lui avant d'atterrir sur le bonhomme et le rouer de coups en le réduisant à l'état de loque jusqu'à ce que le même soit forcé d'arrêter. C'est là la troisième règle du fight club : quand quelqu'un

dit stop, ou qu'il n'est plus qu'une chiffe, même s'il fait semblant et rien d'autre, le combat est terminé. Et chaque fois que vous voyez ce gamin, vous ne pouvez pas lui dire quel superbe combat il a fait.

Deux mecs par combat, pas plus. Un combat à la fois. On se bat sans chemise ni chaussures. Les combats durent aussi longtemps qu'il faut. Ce sont là les autres règles du fight club.

L'identité des mecs du fight club, ça n'a rien à voir avec leur identité dans la vraie vie. Même si vous alliez dire au môme de la photocopieuse qu'il a fait un beau combat, vous ne parleriez plus au même homme.

Celui que je suis au fight club n'est pas quelqu'un que mon patron connaît.

Après une soirée au fight club, tout ce qui est du monde de la vraie vie se retrouve atténué, en sourdine. Plus rien ne vous fout en rogne. Votre parole fait loi, et s'il en est qui enfreignent cette loi ou vous remettent en question, même ça, ça ne vous fout pas en rogne.

Dans le monde de la vraie vie, je coordonne les campagnes de rappel, en chemise et cravate, assis dans le noir la bouche pleine de sang, et je m'occupe de faire passer les diapos et fonctionner le rétroprojecteur tandis que mon patron raconte à Microsoft comment il a choisi une nuance particulière de bleuet pâle pour son icône.

Le premier fight club, c'était juste Tyler et moi en train de nous tabasser à coups redoublés.

Jadis, il me suffisait de savoir que, lorsque je rentrais furieux à la maison à l'idée que ma vie ne

collait pas aux prévisions de mon plan quinquennal, je pouvais toujours vider mon appart ou revendre ma voiture. Un jour je serais mort sans cicatrice aucune et il y aurait toujours un appart et une voiture vraiment chouettes. Vraiment, vraiment chouettes, jusqu'à ce que la poussière se soit redéposée ou en attendant le prochain propriétaire. Rien n'est statique. Même *La Joconde* tombe en morceaux. Depuis le fight club, je suis capable d'agiter la moitié des dents de ma mâchoire comme un chien agite la queue.

Peut-être que l'amélioration de soi n'est pas la réponse.

Tyler n'a jamais connu son père.

Peut-être que la réponse, c'est l'autodestruction.

Tyler et moi, nous allons toujours au fight club, ensemble. Le fight club se déroule dans le sous-sol d'un bar, maintenant, le samedi soir après la fermeture, et chaque semaine vous arrivez et il y a de plus en plus de mecs.

Tyler se plante sous la seule lampe de la salle au milieu du sous-sol en béton noir et il voit cette lumière qui scintille dans l'obscurité au sortir de cent paires d'yeux. La première chose que Tyler hurle, c'est :

— La première règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

« La deuxième règle du fight club, hurle Tyler, est : il est interdit de parler du fight club.

Moi, j'ai connu mon père pendant à peu près six ans, mais je ne me souviens de rien. Mon papa, il redémarre une nouvelle famille dans une nouvelle

ville à peu près tous les six ans. D'ailleurs, ce n'est pas vraiment une famille qu'il remonte, comme qui dirait, ça ressemble plus à l'ouverture d'une nouvelle franchise.

Ce que vous voyez au fight club, c'est une génération de fils de femmes, d'hommes élevés par des femmes.

Tyler debout sous cette unique ampoule dans l'obscurité d'après minuit d'un sous-sol plein d'hommes, Tyler passe en revue les autres règles : deux hommes par combat, un combat à la fois, pas de chemise ni de chaussures, les combats continueront aussi longtemps que nécessaire.

— Et la septième règle est la suivante, hurle Tyler : si c'est votre première soirée au fight club, vous devez vous battre.

Le fight club n'a rien à voir avec le football à la télévision. Vous n'êtes pas en train de regarder le spectacle d'un paquet de gars que vous ne connaissez pas à l'autre bout du monde occupés à se taper dessus par satellite avec décalage de deux minutes, coupures de publicité pour la bière toutes les dix minutes, et un temps d'arrêt pour l'identification de la station émettrice. Une fois que vous êtes allé au fight club, regarder le football à la télévision, c'est comme de regarder du porno alors que vous pourriez vous offrir une superbe séance de sexe.

Le fight club en vient à être la raison pour laquelle vous fréquentez la salle de sport, vous gardez les cheveux courts et les ongles ras. Les salles de sport où vous allez sont envahies d'hommes qui

essaient de ressembler à des hommes, à croire que le fait d'être un homme signifie correspondre à la manière dont un sculpteur ou un directeur artistique l'a décrété.

Comme dit Tyler, même un soufflé a l'air gonflé.

Mon père n'est jamais allé à l'université, il était donc important que j'aille à l'université. Après la fac, j'ai appelé en province et j'ai dit : et maintenant quoi ?

Mon papa ne savait pas.

Quand j'ai trouvé un emploi, après mon vingt-cinquième anniversaire, coup de fil en province, j'ai dit : et maintenant quoi ? Mon papa ne savait pas, alors, il a dit : marie-toi.

J'ai trente ans, et je me demande si une autre femme est vraiment la réponse dont j'ai besoin.

Ce qui se passe au fight club ne se passe pas en paroles. Certains mecs ont besoin d'un combat par semaine. Cette semaine, Tyler dit que c'est les cinquante premiers mecs qui franchissent la porte et voilà. Pas un de plus.

La semaine dernière, j'ai tapoté un mec sur l'épaule et je me suis inscrit sur la liste pour un combat. Ce mec avait dû avoir une mauvaise semaine, y m'a collé les deux bras derrière la tête en double nelson et y m'a fracassé la tête dans le béton à grands coups de bélier jusqu'à ce que mes dents me déchirent l'intérieur de la bouche, j'avais un œil enflé, complètement fermé qui saignait, et après que j'ai dit stop, j'ai pu baisser les yeux et j'ai vu l'empreinte d'une moitié de mon visage en pochoir de sang sur le sol.

Tyler se tenait tout à côté de moi, et nous regardions tous les deux le grand O de ma bouche cerclé de sang sur toute sa périphérie et la petite fente de mon œil qui nous fixait d'en bas, et y a Tyler qui dit :

— Ça baigne.

Je serre la main du mec et dis : beau combat.

Ce mec, il me dit :

— La semaine prochaine, ça te dirait ?

J'essaie de sourire en dépit de toutes mes chairs boursouflées, et je dis : regarde-moi. Le mois prochain, ça ne te dirait pas mieux ?

Nullé part vous n'êtes vivant comme vous êtes vivant au fight club. Quand il s'agit de vous et d'un autre mec, un seul, sous cette lumière au milieu de tous ceux qui regardent. Le fight club, ce n'est pas une question de perdre ou de gagner des combats. Le fight club, ce n'est pas une question de mots. Vous voyez un mec qui débarque au fight club pour la première fois et son cul, c'est rien qu'une miche de pain blanc. Vous revoyez le même mec six mois plus tard, et il donne l'impression d'avoir été taillé dans du bois massif. Ce mec a en lui la confiance d'entreprendre n'importe quoi. Ça grommelle, ça fait du bruit au fight club comme à la salle de gym, mais le fight club, ce n'est pas une question de porter bien, de porter beau et de paraître. On y hurle en langues incompréhensibles comme chez les mystiques à l'église et lorsqu'on se réveille le dimanche après-midi, on se sent sauvé.

Après mon dernier combat, le mec qui s'est battu contre moi a passé la serpillière par terre

pendant que j'appelais mon assurance afin d'avoir son autorisation pour une visite aux urgences. À l'hôpital, Tyler leur raconte que j'avais fait une chute.

Il arrive parfois que Tyler soit mon porte-parole.

Je me suis fait cela à moi-même.

Au-dehors, le soleil se levait.

On ne parle pas du fight club parce que, hormis au cours des cinq heures de la nuit de dimanche, entre deux et sept heures du matin, le fight club n'existe pas.

Lorsque nous avons inventé le fight club, Tyler et moi, aucun de nous deux ne s'était jamais battu. Lorsqu'on ne s'est jamais battu, on se pose des questions. Sur le fait d'avoir mal, sur ce qu'on est capable de faire face à un autre homme. J'ai été le premier mec avec lequel Tyler se soit senti suffisamment en sécurité pour poser la question. Nous étions l'un et l'autre ivres dans un bar où tout le monde s'en fichait bien, aussi Tyler a-t-il dit :

— Je veux que tu me rendes un service. Je veux que tu me frappes aussi fort que tu peux.

Je ne voulais pas, mais Tyler m'a tout expliqué, en détail, mourir sans la moindre cicatrice, en avoir assez de ne regarder combattre que des professionnels, vouloir en savoir plus sur soi-même.

Il a parlé d'autodestruction.

À l'époque, ma vie me donnait l'impression d'être trop complète, et peut-être qu'il nous faut tout démolir pour faire quelque chose de mieux de nous-mêmes.

J'ai regardé alentour et j'ai dit OK. OK, je lui dis, mais dehors, dans le parc de stationnement.

Nous sommes donc sortis dehors, et j'ai demandé à Tyler s'il préférait la figure ou l'estomac.

Tyler m'a dit :

— Surprends-moi.

J'ai dit que je n'avais jamais frappé personne.

Tyler a dit :

— Alors pique une furie, mec.

J'ai dit : ferme les yeux.

Tyler a dit :

— Non.

Comme tous les mecs lors de leur premier soir au fight club, j'ai pris mon inspiration et j'ai balancé mon poing en grand arc de cercle direction la mâchoire de Tyler comme dans tous les films de cow-boy que nous avons jamais vus, et moi, y a mon poing qui a touché Tyler sur le côté du cou.

Merde, j'ai dit, ça, ça ne comptait pas. Je veux réessayer.

Tyler a dit :

— Si, c'a compté.

Et il m'a frappé direct, *pan*, pareil à un de ces gants de boxe montés sur ressort qu'on voit dans les dessins animés du samedi matin, en plein dans la poitrine, et j'ai reculé sous le choc contre une voiture. Nous sommes restés là, debout, l'un comme l'autre, Tyler à se frotter le côté du cou et moi une main collée à la poitrine, sachant tous deux que nous avons atteint un lieu où nous n'étions jamais allés, et pareils au chat et à la souris

des dessins animés, nous étions encore vivants et nous voulions voir jusqu'où nous pourrions aller avec ce truc en restant en vie.

Tyler a dit :

— Ça baigne.

J'ai dit : frappe-moi encore une fois.

Tyler a dit :

— Non, à toi de me frapper.

Et donc je l'ai frappé, un grand coup de fléau de fillette pour toucher juste sous l'oreille, et Tyler m'a repoussé violemment en me balançant le talon de sa chaussure dans l'estomac. Ce qui s'est passé après et encore après ne s'est pas passé en paroles, mais le bar a fermé, les gens sont sortis pour faire cercle autour de nous et crier dans le parc de stationnement.

Au contraire de Tyler, j'ai finalement eu le sentiment que j'étais à même d'affronter à bras-le-corps tout ce qui ne marchait pas en ce bas monde, mon linge qui revenait du pressing avec les boutons de col cassés, la banque qui dit que j'ai un découvert de plusieurs centaines de dollars. Mon boulot où mon patron s'est attaqué à mon ordinateur et a commencé à bidouiller avec mes commandes d'exécution DOS. Et Maria Singer, qui m'a volé les groupes de soutien.

Rien n'était résolu quand le combat était fini, mais plus rien n'avait d'importance.

Le premier soir où nous nous sommes battus, c'était un dimanche soir, et Tyler ne s'était pas rasé de tout le week-end, alors j'avais les jointures mises à vif par sa barbe de deux jours. Nous étions

affalés sur le dos dans le parc de stationnement, à fixer des yeux la seule et unique étoile qui parvenait à briller au milieu des lampadaires, j'ai demandé à Tyler contre quoi il avait combattu.

Tyler a dit : son père.

Peut-être n'avions-nous pas besoin d'un père pour nous parachever. Il n'y a rien de personnel avec celui qu'on combat au fight club. On se bat pour se battre. On n'est pas censé parler du fight club, mais nous avons parlé et pendant les deux semaines qui ont suivi, des mecs se sont retrouvés dans le parc de stationnement après la fermeture du bar et, arrivés les jours plus froids, un autre bar a ouvert le sous-sol où nous nous retrouvons maintenant.

Lorsque le fight club se retrouve, Tyler donne les règles dont nous avons décidé, lui et moi.

— La plupart d'entre vous, hurle Tyler dans le cône de lumière au centre du sous-sol plein d'hommes, vous êtes ici parce que quelqu'un a enfreint les règles. Quelqu'un vous a parlé du fight club.

Tyler dit :

— Eh bien, vous ferez bien d'arrêter de parler à tort et à travers ou alors feriez mieux de démarrer un autre fight club parce que la semaine prochaine, vous inscrirez votre nom sur une liste à votre arrivée ici, et seuls les cinquante premiers noms sur la liste auront le droit d'entrer. Si vous obtenez l'autorisation d'entrer, vous vous arrangez un combat tout de suite si vous avez envie d'un combat. Si ce n'est pas le cas, il y a des mecs qui

en ont envie, eux, alors peut-être que vous feriez aussi bien de rester chez vous.

— Si c'est votre première soirée au fight club, hurle Tyler, vous devez vous battre.

La plupart des mecs au fight club sont là à cause de quelque chose qu'ils ont trop la trouille de combattre. Après quelques combats, on a beaucoup moins peur.

Des tas de meilleurs amis se sont rencontrés pour la première fois au fight club. Maintenant je vais aux réunions ou aux conférences et je vois des visages aux tables de conférence, des comptables, de jeunes cadres ou avocats au nez cassé qui gonfle comme une aubergine sous les rebords du pansement, ou quelques points de suture sous un œil ou une mâchoire maintenue fermée par des fils d'acier. Ce sont là les jeunes hommes tranquilles qui écoutent jusqu'au moment de la décision.

Nous nous saluons d'un hochement de tête.

Par la suite, mon patron me demandera comment il se fait que je connaisse un si grand nombre de ces mecs.

Selon mon patron, il y a de moins en moins de gentlemen en affaires et de plus en plus de truands.

La démo se poursuit.

Walter de chez Microsoft accroche mon regard. Voilà un jeune mec aux dents parfaites, à la peau saine et le genre de boulot pour lequel on prend la peine d'écrire à l'association d'anciens élèves de son école afin de le clamer dans l'annuaire publié chaque année. Vous savez qu'il est trop jeune pour avoir combattu dans la moindre guerre, et si ses

parents n'étaient pas divorcés, son père n'était jamais à la maison, et le voilà qui me regarde, moi, avec ma moitié de visage rasée de près et un méchant hématome de l'autre côté, caché par l'obscurité. Du sang luisant sur mes lèvres. Et peut-être bien que Walter pense à cette invitation au repas sans viande et sans douleur, à la fortune du pot, auquel il s'est rendu le week-end dernier, ou alors à l'ozone, ou encore à la nécessité vitale qu'il y a pour la terre d'arrêter la pratique cruelle des expérimentations animales, mais ce n'est probablement pas le cas.

CHAPITRE 7

Un matin, il y a la méduse morte d'un préservatif usagé qui flotte dans la cuvette des toilettes.

C'est ainsi que Tyler fait la connaissance de Maria.

Je me lève pour aller pisser, et là, sur fond de saleté à l'image de quelque variété de peinture rupestre, dans la cuvette des toilettes il y a ça. On est bien obligé de se poser la question : qu'est-ce que peuvent bien penser les spermatozoïdes...

Ça?

C'est ça, la cavité vaginale ?

Qu'est-ce qui se passe ici ?

Toute la nuit durant, j'ai rêvé que je baisais Maria Singer. À la défoncer. Maria Singer qui fume sa cigarette. Maria Singer qui roule les yeux au plafond. Je me réveille seul dans mon propre lit, et la porte qui mène à la chambre de Tyler est fermée. La porte qui mène à la chambre de Tyler n'est jamais fermée. Toute la nuit, la pluie n'a pas cessé de tomber. Les bardeaux sur le toit se gondolent, se boursoufflent, se gauchissent, et la pluie

passer au travers et s'accumule au-dessus du plâtre du plafond pour finir par dégoutter à travers les appareils d'éclairage.

Quand il pleut, il faut enlever tous les fusibles. On n'ose pas allumer la lumière. La maison que loue Tyler, elle a trois niveaux et un sous-sol. Nous nous baladons avec des bougies. Elle possède des pièces garde-manger, des vérandas avec moustiquaires où l'on peut dormir, des fenêtres à vitraux sur le palier de la cage d'escalier. Au salon, il y a des fenêtres en saillie demi-ronde avec banquettes dans la courbure du demi-cercle. Les moulures des plinthes sont sculptées et vernies sur une hauteur de trente-cinq centimètres.

La pluie dégoutte à travers toute la maison, et tout ce qui est en bois gonfle et se rétracte, et les pointes, dans tout ce qui est bois, planchers, plinthes, châssis de fenêtres, les pointes ressortent et rouillent.

Partout on trouve des pointes rouillées, le pied s'y pose, le coude s'y érafle, et il n'y a qu'une seule salle de bains-toilettes pour les sept chambres, et maintenant, il y a un préservatif usagé.

La maison est en attente de quelque chose, un reclassement urbain ou l'homologation d'un testament, et ensuite on la démolira. J'ai demandé à Tyler depuis combien de temps il habite là, et il a répondu : environ six semaines. Avant l'aube des temps, il y a eu un propriétaire qui a collectionné une vie durant des piles de *National Géographie* et de *Reader's Digest*. De grosses piles instables de revues qui grandissent chaque fois qu'il pleut. Tyler

dit que le dernier locataire avait pour habitude de plier les pages de revues en papier glacé pour en faire des enveloppes à cocaïne. Il n'y a plus de serrure sur la porte d'entrée, depuis le jour où la police ou quelqu'un a enfoncé ladite porte d'un coup de pied. Et neuf épaisseurs de papier peint qui cloquent sur les murs de la salle à manger, fleurs sous rayures sous fleurs sous oiseaux sous toile rustique.

Nos seuls voisins sont un atelier de mécanique fermé et, de l'autre côté de la rue, un entrepôt qui court sur une longueur de pâté de maisons. À l'intérieur de la maison, il y a un placard avec des rouleaux de deux mètres destinés à l'enroulage des nappes damasquinées afin qu'elles n'aient jamais à être pliées. Il y a un placard réfrigéré, doublé de bois de cèdre, pour le rangement des fourrures. Le carrelage de la salle de bains est peint de petites fleurs plus jolies que toutes les porcelaines de mariage de la plupart des gens, et il y a un préservatif usagé dans les toilettes.

Ça fait à peu près un mois que je vis avec Tyler.

Tyler débarque au petit déjeuner, des suçons sur tout le cou et la poitrine, et moi, je suis en train de feuilleter un vieux numéro du *Reader's Digest*. C'est la maison parfaite pour le fourguage de drogue. Il n'y a pas de voisins. Il n'y a rien d'autre sur Paper Street que des entrepôts et l'usine de papier. L'odeur de pet que dégage la vapeur de la fabrique de papier, et l'odeur de cage à hamster des pyramides orange de copeaux de bois empilés autour de la fabrique. C'est la maison idéale pour le fourguage de drogue parce qu'il y a bien un million de

milliards de camions qui empruntent Paper Street tous les jours, mais la nuit, Tyler et moi sommes seuls dans un rayon de huit cents mètres.

J'ai trouvé des piles et des piles de *Reader's Digest* au sous-sol et maintenant il y a une pile de *Reader's Digest* dans chaque pièce.

La Vie dans Nos États-Unis.

Le Rire est le Meilleur Médicament.

Les piles de revues sont à peu près le seul mobilier existant.

Dans les revues plus anciennes, il y a une série d'articles dans lesquelles les organes du corps humain parlent d'eux-mêmes à la première personne : Je suis l'Utérus de Jane.

Je suis la Prostate de Joe.

Je ne plaisante pas, et Tyler qui débarque à la table du petit déj avec ses suçons, pas de chemise sur le dos et qui raconte, bla, bla, bla, bla, bla, il a rencontré Maria Singer la veille au soir et ils ont couché ensemble.

À entendre ça, je me sens la Vésicule Biliaire de Joe. Tout ça, c'est de ma faute. Parfois il arrive qu'on fasse quelque chose, et on se fait baiser. Parfois il s'agit de choses qu'on ne fait pas, et on se fait baiser.

Hier soir, j'ai appelé Maria. Nous avons mis au point un système de sorte que si je veux aller à un groupe de soutien, je peux appeler Maria et voir si elle envisage de s'y rendre. Les mélanomes, c'était hier soir, et je me sentais un peu déprimé.

Maria habite au Regent Hotel, rien d'autre qu'un tas de briques marron assemblées et tenues

par la crasse et la dégueulasserie, où tous les matelas sont scellés à l'intérieur de housses en plastique glissant, de sorte qu'ils sont nombreux à aller là, ceux qui veulent mourir. Vous vous asseyez un peu de travers sur le lit, et voilà que vous, les draps, les couvertures, tout le paquet se met à glisser et tombe par terre.

J'ai appelé Maria au Regent Hotel pour savoir si elle allait aller aux mélanomes.

Maria a répondu au ralenti. Ce n'était pas un suicide pour de vrai, a dit Maria, c'était juste probablement un de ces appels à l'aide, au secours, à moi, mais elle avait avalé trop de Xanax.

Imaginez-vous aller au Regent Hotel et y contempler Maria en train de se jeter contre les murs de sa chambre minable en disant : je suis en train de mourir. Mourir. Je suis en train de mourir. Mourir. En train de mourir. Mourir.

Et que ça continuerait des heures durant.

Et donc elle avait décidé de rester chez elle ce soir, d'accord ?

Elle se faisait son grand truc de mort, m'a dit Maria. Il fallait que je me bouge si je voulais assister au spectacle.

Merci quand même, j'ai dit, mais j'avais d'autres projets.

C'est OK, a dit Maria, elle pouvait mourir tout aussi bien en regardant la télévision. Maria espérait seulement qu'il y avait quelque chose valant la peine d'être regardé.

Et je suis parti ventre à terre, direction les mélanomes. Je suis rentré tôt. J'ai dormi.

Et maintenant, au petit déjeuner, le lendemain matin, y a Tyler qui est assis là, couvert de suçons, et il me dit : Maria c'est une salope sacrément tordue ; mais il aime ça, beaucoup.

Après les mélanomes, hier soir, je suis rentré à la maison, je suis allé au lit et j'ai dormi. Et j'ai rêvé que je sautais, que je bourrais, que je défonçais Maria Singer.

Et ce matin, à écouter Tyler, je fais semblant de lire le *Reader's Digest*. Une salope sacrément tordue, ça, j'aurais pu vous le dire. Le *Reader's Digest*. L'Humour en Uniforme.

Je suis Joe le Canal Cholédoque en Furie.

Les choses que Maria lui a dites hier soir, me raconte Tyler. Jamais une fille ne lui avait parlé de cette façon.

Je suis Joe les Dents Grinçantes.

Je suis Joe les Naseaux Qui Fument.

Après que Tyler et Maria eurent fait l'amour une dizaine de fois, dit Tyler, Maria a dit qu'elle voulait se faire mettre enceinte. Maria a dit qu'elle voulait porter l'avortement de Tyler.

Je suis Joe les Jointures Crispées Toutes Blanches.

Comment Tyler pouvait-il ne pas tomber dans ce panneau-là... Il y a deux soirs de cela, Tyler est resté debout toute la nuit, seul, à intercaler des plans d'organes sexuels dans *Blanche-Neige*.

Comment pouvais-je rivaliser et me gagner l'attention de Tyler...

Je suis Joe en Furie, le Sentiment de Rejet Très Enflammé.

Ce qui est pire, c'est que tout ça est de ma faute. Après que je m'étais endormi la nuit dernière, Tyler me raconte qu'il est rentré à la maison après son boulot comme serveur de banquet, et Maria a rapelé depuis le Regent Hotel. C'était bien ça, a dit Maria. Le tunnel, la lumière qui la conduisait le long du tunnel. L'expérience de mort était tellement super, Maria voulait absolument que je l'entende me la décrire tandis qu'elle quittait son corps terrestre, pour se mettre à flotter, suspendue dans l'air.

Maria ne savait pas si son esprit pouvait utiliser le téléphone, mais elle voulait quelqu'un qui pût entendre au moins son dernier soupir.

Non, mais non, c'est Tyler qui répond au téléphone et se méprend sur toute la situation.

Ils ne s'étaient jamais rencontrés, aussi Tyler se dit-il que ce n'est pas vraiment bien bon que Maria soit ainsi sur le point de mourir.

Il ne s'agit de rien de tout cela.

Ce ne sont pas les oignons de Tyler, mais voilà Tyler qui appelle la police et se précipite jusqu'au Regent Hotel.

Maintenant, selon cette antique coutume chinoise que nous avons tous apprise par la télévision, Tyler est responsable de Maria, à jamais, parce que Tyler a sauvé la vie de Maria.

Si seulement j'avais accepté de perdre deux minutes de mon temps pour aller assister *de visu* au trépas de Maria, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Tyler me raconte que Maria habite chambre 8G, au dernier étage du Regent Hotel, au sommet de

huit volées de marches, au bout d'un couloir bruyant avec des ricanements de boîtes à rire télévisés qui traversent les portes. Toutes les deux secondes une actrice hurle ou des acteurs meurent en hurlant sous des rafales de balles. Tyler arrive au bout du couloir et, avant même qu'il ait pu frapper, un bras mince, maigre, d'un jaune de babeurre, jaillit par la porte de la chambre 8G, lui attrape le poignet, et tire Tyler à l'intérieur.

Je me plonge dans un *Reader's Digest*.

Alors même que Maria tire brutalement Tyler jusque dans sa chambre, Tyler entend des couinements de freins et des sirènes qui se rassemblent devant le Regent Hotel. Sur la commode est posé un godemiché fait de la même matière rose et molle qu'un million de poupées Barbie, et un instant, Tyler se représente l'image de millions de baigneurs, de poupées Barbie, de godemichés moulés par injection, qui sortent de la même chaîne de montage à Taiwan.

Maria regarde Tyler qui regarde son godemiché, elle roule des yeux et dit :

— N'aie pas peur. Ce n'est pas une menace pour toi.

Maria repousse brutalement Tyler dans le couloir, et elle dit qu'elle est désolée, mais il n'aurait pas dû appeler la police et c'est probablement la police qui est là en bas, au pied de l'escalier.

Dans le couloir, Maria verrouille la porte 8G et pousse Tyler vers les escaliers. Dans les escaliers, Tyler et Maria se plaquent contre le mur tandis que la police et l'équipe paramédicale remontent

au pas de charge avec l'oxygène en demandant quelle peut bien être la porte 8G.

Maria leur répond qu'il s'agit de la porte au bout du couloir.

Maria crie à la police que la fille qui vit là, au 8G, était jadis une fille charmante et adorable, mais c'est une salope, un monstre monstrueux. La fille est une ordure, un déchet d'humanité contagieux, elle n'a pas toute sa tête, elle a peur de s'engager et de se tromper, aussi refuse-t-elle de s'engager à quoi que ce soit.

— La fille du 8G n'a aucune foi en elle-même, s'écrie Maria, et elle se fait du souci qu'à mesure qu'elle vieillira, les options qui se présenteront à elle seront de moins en moins nombreuses.

Maria leur crie :

— Bonne chance.

La police s'entasse devant la porte verrouillée du 8G tandis que Maria et Tyler se dépêchent d'arriver au hall d'entrée. Derrière eux, un policier est en train de hurler à l'adresse de la porte :

— Laissez-nous vous aider ! Mlle Singer, vous avez toutes les raisons du monde de vivre ! Laissez-nous juste entrer, Maria, et nous pourrions vous aider à résoudre vos problèmes.

Maria et Tyler sont sortis précipitamment dans la rue. Tyler a fait monter Maria dans un taxi, et toit là-haut, au huitième étage de l'hôtel, Tyler a pu voir des ombres mouvantes passant et repassant devant les fenêtres de la chambre de Maria.

Une fois sur la voie rapide avec toutes ses lumières et les autres voitures, six voies de circulation

qui se ruent vers le point de fuite, Maria apprend à Tyler que celui-ci doit la garder avec lui toute la nuit. Si jamais Maria s'endort, elle mourra.

Des tas de gens voulaient voir Maria morte, apprend-elle à Tyler. Ces gens étaient déjà morts, ils étaient de l'autre côté, et la nuit, ils appelaient par téléphone. Maria fréquentait les bars et elle entendait le barman qui l'appelait par son nom, et lorsqu'elle prenait la ligne, la communication se coupait, ligne morte.

Tyler et Maria, ils sont restés debout presque toute la nuit dans la chambre voisine de la mienne. Quand Tyler s'est réveillé, Maria avait disparu, elle était repartie au Regent Hotel.

Je dis à Tyler : Maria Singer n'a pas besoin d'un amant, elle a besoin d'une assistante sociale.

Tyler me dit :

— Ne va pas appeler ça de *l'amour*.

Pour en venir au fait, maintenant, Maria est partante pour me démolir une autre partie de mon existence. Depuis mes tout débuts à l'université, je me fais des amis. Ils se marient. Je perds des amis.

Très bien.

Ça baigne, je dis.

Tyler demande : est-ce que ça me présente un problème ?

Je suis Joe les Boyaux en Spasme.

Non, dis-je, tout va bien.

Colle-moi une arme sur la tempe et repeins le mur avec ma cervelle.

Super, juste super, je dis. Vraiment.

CHAPITRE 8

Mon patron me renvoie à la maison à cause de tout le sang qui a séché sur mon pantalon et je ne retiens plus ma joie.

Le trou qui me traverse la joue de part en part ne se cicatrise jamais plus. Je pars travailler, et mes orbites oculaires défoncées à coups de poing ne sont plus que deux petits pains gonflés autour des deux petits trous de bite qui me restent pour essayer de voir le monde. Jusqu'à aujourd'hui, je faisais vraiment la gueule d'être ainsi devenu maître zen totalement recentré sur lui-même sans que personne le remarque. Malgré tout, je continue à faire mes petits trucs FAX. J'écris de petits HAIKUS et je les FAXE à tout le monde aux environs. Lorsque je croise des gens dans le couloir au travail, je deviens totalement ZEN face à la petite FIGURE hostile de tout un chacun.

*Les abeilles ouvrières peuvent partir,
Même les faux-bourdons peuvent s'envoler
La reine est leur esclave.*

Vous abandonnez toutes vos possessions terrestres et votre voiture et vous partez vivre dans une maison de location dans la zone de déchets toxiques de la ville, là où tard le soir vous entendez Maria et Tyler dans la chambre de ce dernier, en train de se traiter mutuellement de torcheculs.

Prends ça, torche-cul humain.

Fais-le, torche-cul.

Étouffe-toi dessus. Et garde tout, poupée.

Rien que par contraste, cela fait de moi le petit centre calme du monde.

Moi, avec mes yeux défoncés à coups de poing et mon sang séché en grosses taches noires et croûtées sur mon pantalon, je dis SALUT à tous ceux que je rencontre au travail. SALUT ! Regardez-moi. SALUT ! Je suis tellement ZEN. Ça, c'est du SANG. Ça, ce n'est RIEN. Salut. Tout est rien, et c'est tellement super d'avoir reçu la LUMIÈRE. Comme moi.

Soupir.

Regardez. Par la fenêtre. Un oiseau.

Mon patron m'a demandé si ce sang était mon sang.

L'oiseau vole poussé par le vent. Je suis en train de rédiger un petit haïku dans ma tête.

*L'oiseau sans un nid
C'est le monde sa maison
Carrière pour vie.*

Je compte sur mes doigts : cinq, sept, cinq.

Ce sang, est-ce le mien ?

Ouais, dis-je. En partie.

C'est une mauvaise réponse.

Comme si c'avait bien beaucoup d'importance. Je possède deux pantalons noirs. Six chemises blanches. Six caleçons. Le strict minimum. Je fréquente le fight club. Ce sont des choses qui arrivent.

— Rentrez chez vous, dit mon patron. Et changez-vous.

Je commence à me demander si Tyler et Maria sont une seule et même personne. Hormis leurs séances de baisage, toutes les nuits dans la chambre de Maria.

Et ils y vont.

Et ils y vont.

Et ils y vont.

Tyler et Maria ne sont jamais dans la même pièce. Je ne les vois jamais ensemble.

Néanmoins, vous ne nous voyez jamais ensemble, Zsa Zsa Gabor et moi, et ça ne signifie pas que nous soyons la même personne. C'est juste que Tyler ne sort jamais lorsque Maria est dans le coin.

Pour que je puisse laver les pantalons, Tyler doit me montrer comment on fabrique du savon. Tyler est à l'étagé, et la cuisine est pleine de l'odeur de clous de girofle et de cheveux brûlés. Maria est assise à la table de la cuisine, en train de se brûler l'intérieur du bras à la cigarette au clou de girofle en se traitant de torche-cul humain.

— J'enlace à pleins bras ma corruption malsaine en train de s'envenimer, dit Maria à la cerise à l'extrémité de sa cigarette.

Maria vrille la cigarette au creux du ventre tendre et blanc de son bras.

— Brûle, sorcière, brûle.

Tyler se trouve à l'étage dans ma chambre, il examine ses dents dans mon miroir et dit qu'il m'a trouvé un boulot à mi-temps comme serveur de banquet.

— Au Pressman Hotel, si tu peux travailler le soir, dit Tyler. Ce boulot te caressera ta haine de classe dans le sens du poil.

Ouais, je dis, tout ce que tu veux.

— Ils veulent que tu portes un nœud papillon noir, dit Tyler. Tout ce qu'il te faut pour travailler là-bas, c'est une chemise blanche et un pantalon noir.

Du savon, Tyler. Je dis : il nous faut du savon. Il faut que nous fabriquions du savon. Il faut que je lave mon pantalon.

Je tiens les pieds de Tyler pendant qu'il fait deux cents abdos assis.

— Pour fabriquer du savon, d'abord, il faut que nous ayons du gras.

Tyler est une mine de renseignements utiles.

— Pour fabriquer du savon, il nous faut d'abord faire fondre du gras.

Hormis leurs séances de baisage, Maria et Tyler ne sont jamais dans la même pièce. Quand Tyler traîne dans le coin, Maria l'ignore. C'est là un terrain familial. C'est exactement de cette manière-là

que mes parents étaient invisibles l'un à l'autre. Ensuite mon père est parti ouvrir une nouvelle franchise.

Mon père disait toujours :

— Marie-toi avant que le sexe devienne ennuyeux, sinon tu ne te marieras jamais.

Ma mère disait :

— N'achète jamais rien avec une fermeture à glissière en nylon.

Mes parents n'avaient jamais rien dit qui aurait mérité d'être brodé sur un coussin.

Tyler fait cent quatre-vingt-dix-huit abdos. Cent quatre-vingt-dix-neuf. Deux cents.

Tyler arbore une sorte de peignoir de bain en flanelle gluante avec pantalon de survêt assorti.

— Fais sortir Maria de la maison, dit Tyler. Envoie Maria chercher au magasin un paquet de soude caustique. Celle qui est en paillettes. Pas en cristaux. Débarrasse-toi juste d'elle.

Moi, j'ai six ans, et je transmets les messages de l'un à l'autre de mes parents désunis. Je haïssais ça quand j'avais six ans. Je hais ça aujourd'hui.

Tyler commence sa série de levers de jambes, et je descends pour dire à Maria : « La soude en paillettes », et je lui donne un billet de dix dollars et ma carte de bus. Alors que Maria est toujours assise à la table de cuisine, j'ôte la cigarette au clou de girofle d'entre ses doigts. Doucement, comme une fleur. À l'aide d'un torchon à vaisselle, j'essuie les ronds de rouille sur le bras de Maria, là où les croûtes de brûlures se sont craquelées pour se mettre à saigner. Ensuite j'enfile chacun de ses

pieds dans le coin en creux d'une chaussure à haut talon.

Maria baisse les yeux sur moi dans mon numéro de prince charmant avec ses chaussures et elle dit :

— Je suis entrée toute seule. Je ne pensais pas qu'il y avait quelqu'un à la maison. Il n'y a pas de verrou à la porte d'entrée.

Je ne dis rien.

— Tu sais, le préservatif est la pantoufle de verre de notre génération. Tu l'enfiles quand tu rencontres quelqu'un que tu ne connais pas. Tu danses toute la nuit, et ensuite tu le jettes. Le préservatif, je veux dire. Pas l'inconnu.

Je ne m'adresse pas à Maria. Elle peut toujours aller mettre son grain de sel dans les groupes de soutien et les affaires de Tyler, mais elle ne pourra jamais être mon amie. En aucune façon.

— Je t'ai attendu ici toute la matinée.

*Fleurs écloses meurent
Vent souffle neige et phalènes
Pierre ne voit rien.*

Maria se lève de la table de cuisine, elle porte une robe bleue sans manches faite d'un tissu brillant. Maria pince le bord de la jupe qu'elle retourne pour me montrer les petits points couturés sur l'intérieur. Elle ne porte pas le moindre dessous. Et elle me fait un clin d'œil.

— Je voulais te montrer ma nouvelle robe, dit Maria. C'est une robe de mariée et elle est entièrement cousue à la main. Est-ce qu'elle te plaît ?

Le magasin de charité la vendait pour un dollar. Quelqu'un s'est donné le mal de faire tous ces minuscules points à l'aiguille dans le seul but de fabriquer cette robe laide, laide, dit Maria. Peux-tu croire une chose pareille ?

La jupe est plus longue d'un côté que de l'autre, et la taille de la robe orbite bas autour des hanches de Maria.

Avant de partir pour le magasin, Maria soulève sa jupe du bout des doigts et entame une sorte de danse autour de moi et de la table de cuisine, son cul volant en rond à l'intérieur de sa jupe. Ce que Maria adore, dit-elle, ce sont toutes ces choses que les gens adorent passionnément avant de les larguer au bout d'une journée ou d'une semaine. Comme ces sapins de Noël qui sont le centre de toutes les attentions et que, passé Noël, on retrouve morts au bord des routes, encore munis de leurs guirlandes. On voit ces arbres et on pense aux animaux écrasés par les voitures ou aux victimes de crimes sexuels ligotées au chatterton, leurs dessous remis à l'envers.

Je veux juste qu'elle sorte d'ici.

— C'est la fourrière le meilleur endroit où aller, dit Maria. Là où tous les animaux, les petits chiots, les petits chatons que les gens ont adorés avant de les larguer, même les vieux animaux, dansent et bondissent pour attirer ton attention parce que, après trois jours, ils ont droit à une overdose par injection de phénobarbital de sodium avant de se retrouver dans le grand four pour animaux de compagnie.

« Le Grand Sommeil, style Vallée des Chiens¹ »
« Là où même s'il y a quelqu'un qui t'aime suffisamment d'amour pour te sauver la vie, on te châtre malgré tout.

Maria me regarde comme si c'était moi qui la bourrais et dit :

— Avec toi, je ne peux pas gagner, pas vrai ?

Maria sort par la porte de derrière en chantant cette sinistre chanson de « La Vallée des Poupées », sinistre à vous donner le frisson.

Je me contente de la fixer des yeux pendant qu'elle s'éloigne.

Passent un, deux, trois moments de silence avant que Maria soit tout entière sortie de la pièce.

Je me retourne, et Tyler a réapparu.

Tyler dit :

— Tu t'es débarrassé d'elle ?

Pas un bruit, pas une odeur, Tyler a juste réapparu.

— D'abord, dit Tyler, et il bondit depuis l'embrasement de la porte de cuisine pour se mettre à fourrager dans le congélateur. D'abord, il nous faut faire fondre la graisse.

À propos de mon patron, Tyler me dit : si je suis vraiment en colère, je devrais aller jusqu'à la poste et remplir un formulaire de changement d'adresse pour faire réexpédier tout son courrier à Rugby, Dakota du Nord.

1. Démarquage du livre *Valley of the Dolls* (« La Vallée des Poupées »), dont les héroïnes sont toutes droguées aux somnifères et dont l'une meurt d'une overdose.

Tyler commence à sortir des sachets à sandwich pleins de matière blanche congelée et il les dépose dans l'évier. Moi, je suis censé mettre une grosse casserole sur le feu et la remplir presque entièrement d'eau. Trop peu d'eau, et le gras noircirait en se décomposant en suif.

— Ce gras-là, dit Tyler, il contient plein de sel et donc plus il y a d'eau, mieux c'est.

Mettre le gras dans l'eau, et porter l'eau à ébullition.

Tyler exprime la mixture blanche de chaque sachet dans l'eau, et ensuite, Tyler enfouit les sachets vides tout au fond de la poubelle.

Tyler dit :

— Sers-toi un peu de ton imagination. Souviens-toi de toutes ces conneries de pionnier qu'on t'a apprises chez les boy-scouts. Souviens-toi de ton cours de chimie au lycée.

Difficile d'imaginer Tyler chez les boy-scouts.

Une autre chose que je pourrais faire, me dit Tyler, c'est prendre ma voiture, me rendre au domicile de mon patron et brancher un tuyau au robinet d'arrosage extérieur. Connecter le tuyau à une pompe manuelle, et je pourrais injecter dans le circuit de distribution d'eau de la maisonnée une dose de colorant industriel. Rouge, bleu ou vert, et attendre de voir l'allure de mon patron le lendemain. Ou alors, je pourrais juste me contenter de m'asseoir dans les buissons et pomper la pompe à main jusqu'à ce que le circuit d'eau soit en surpression à huit bars. Ainsi, quand quelqu'un irait tirer la chasse des toilettes, le réservoir de la

cuvette exploserait. À onze bars, si quelqu'un ouvre le robinet de douche, la pression d'eau fait sauter la pomme, arrache le filetage, *vlan*, et la pomme de douche se transforme en obus de mortier.

Tyler dit cela uniquement pour me remonter le moral. La vérité est que j'aime mon patron. Qui plus est, j'ai été touché par la lumière, je sais, maintenant. Vous comprenez, comportement style Bouddha, uniquement. Chrysanthèmes du Japon. Le *Sutra du Diamant* et le *Blue Cliff Record*¹. Hari Rama, vous comprenez, Krishna, Krishna. Vous comprenez. Touché par la lumière.

— C'est pas parce que tu te colles des plumes dans le croupion, dit Tyler, que ça fait de toi un poulet.

À mesure que le gras fondra, le suif va surnager à la surface de l'eau en ébullition.

Oh, dis-je, ainsi donc, je me colle des plumes dans le croupion.

Comme si Tyler ici présent avec son défilé de brûlures de cigarette qui lui remontent les bras était une âme tellement évoluée... M'sieur et m'dame Torche-Cul Humain. Je recompose mon visage et me transforme en un de ces moutons d'hindous qui partent comme des veaux à l'abattoir sur la fiche de la compagnie aérienne qui détaille la procédure d'évacuation d'urgence.

Baisser l'intensité de la flamme sous la casserole.
Je touille l'eau en ébullition.

1. Textes fondamentaux bouddhistes.

De plus en plus de suif va remonter en surface jusqu'à ce que toute l'eau soit couverte d'une couche de nacre qui s'irise d'arc-en-ciel. Utiliser une grosse cuillère pour écumer ladite couche, que l'on dépose sur le côté.

• Alors, dis-je, comment va Maria ?

Tyler dit :

— Au moins Maria essaie d'atteindre le fond.
Je touille l'eau en ébullition.

Continuer à écumer jusqu'à ce que le suif ne remonte plus en surface. Car c'est du suif qu'on écume sur l'eau. Du bon suif bien propre.

Tyler dit que je suis loin d'avoir atteint le fond, pour l'instant. Et si je ne dégringole pas complètement, je ne peux pas être sauvé. Jésus l'a fait avec son truc de crucifixion. Je ne devrais pas juste me contenter d'abandonner argent, possessions et savoir. Il ne s'agit pas d'une simple retraite de week-end. Je devrais fuir toute idée de progrès personnels, je devrais au contraire me précipiter au pas de course vers le désastre. Je ne peux plus me contenter de jouer le jeu sans prendre de risques.

Ceci n'est pas un séminaire.

— Si tu perds ton sang-froid avant d'avoir touché le fond, dit Tyler, tu ne réussiras jamais vraiment.

Ce n'est qu'après le désastre que nous pouvons ressusciter.

— Ce n'est qu'après avoir tout perdu, dit Tyler, qu'on est libre de faire ce que l'on veut.

Ce que je ressens est une illumination prématurée.

— Et continue à touiller, dit Tyler.

Lorsque le gras a suffisamment bouilli de sorte qu'il n'y a plus de suif qui remonte en surface, jeter l'eau bouillante. Laver la casserole et la remplir d'eau claire.

Je demande : est-ce que je suis près de toucher le fond ?

— Là où tu te trouves aujourd'hui, dit Tyler, tu ne peux même pas imaginer à quoi le fond ressemblera.

Répéter l'opération avec le suif écume. Faire bouillir le suif dans l'eau. Écumer et continuer à écrémer.

— Le gras que nous utilisons contient beaucoup de sel, dit Tyler. Trop de sel, et ton savon ne se solidifiera pas.

Bouillir et écumer.

Bouillir et écumer.

Maria est de retour.

À la seconde où Maria ouvre la porte-moustiquaire, Tyler est parti, disparu, envolé, il a fui la pièce au pas de course.

Tyler est remonté à l'étage, ou Tyler est descendu au sous-sol.

Pouf.

Maria entre par la porte de derrière avec un bidon de soude en paillettes.

— Au magasin, ils ont du papier hygiénique cent pour cent recyclé, dit Maria. Ça doit être le pire

des boulots sur cette terre que de recycler le papier hygiénique.

Je prends le bidon de soude et je le pose sur la table. Je ne dis pas un mot.

— Je peux rester, cette nuit ? demande Maria.

Je ne réponds pas. Je compte dans ma tête : cinq syllabes, sept, cinq.

Un tigre sourit

Un serpent dira qu'il t'aime

Mens, deviens le mal.

Maria dit :

— Qu'est-ce que tu fais cuire ?

Je suis Jo le Point d'Ébullition.

Je dis : pars, contente-toi de partir, de sortir d'ici. Tu ne crois pas que tu possèdes déjà comme ça un assez gros morceau de ma vie ?

Maria m'agrippe la manche et me maintient en place une seconde, le temps qu'il lui faut pour m'embrasser sur la joue.

— S'il te plaît, appelle-moi, dit-elle. S'il te plaît. Il faut que nous parlions.

Je dis : ouais, ouais, ouais, ouais, ouais.

À l'instant où Maria passe la porte, Tyler réapparaît dans la pièce.

Aussi vif et rapide qu'un tour de magie. Mes parents ont fait ce même numéro de magie cinq années durant.

Je fais bouillir et j'écume pendant que Tyler fait de la place dans le frigo. La vapeur monte en strates dans l'air et l'eau dégoutte du plafond de la

cuisine. L'ampoule de quarante watts cachée au fond du frigo, quelque chose de brillant que je n'arrive pas à voir derrière les bouteilles de ketchup vides et les pots de légumes en saumure ou de mayonnaise, quelque lumière minuscule venue de l'intérieur du frigo délimite le profil de Tyler d'un éclat tranché.

Bouillir et écumer. Bouillir et écumer. Mettre le suif écume dans des packs de lait dont on aura complètement ouvert le dessus.

Sur une chaise traînée jusque devant le frigo ouvert, Tyler surveille le refroidissement du suif. Dans la chaleur de la cuisine, des nuages de brouillard froid cascaded au sortir du bas du frigo pour s'amasser à l'entour des pieds de Tyler.

À mesure que je remplis les packs de lait, Tyler les place dans le frigo.

Je vais m'agenouiller à côté de Tyler devant le frigo, et Tyler me prend les mains pour me les montrer. La ligne de vie. La ligne d'amour. Les monts de Vénus et de Mars. Le brouillard froid qui s'amasse en flaque autour de nous, la lumière chiche qui brille sur nos visages.

— J'ai besoin que tu me rendes un autre service, dit Tyler.

C'est à propos de Maria, n'est-ce pas ?

— Ne lui parle surtout jamais de moi. Ne va pas parler de moi derrière mon dos. Tu me promets ? dit Tyler.

Je promets.

Tyler dit :

— Si jamais tu t'adresses à elle en faisant référence à moi, tu ne me reverras jamais.

Je promets.

— Promis ?

Je promets.

Tyler dit :

— Et maintenant, souviens-toi, tu as promis par trois fois.

Une couche de matière épaisse et claire se rassemble sur le dessus du suif dans le frigo.

Le suif, dis-je, est en train de se séparer.

— Ne t'en fais pas, dit Tyler. La couche claire, c'est de la glycérine. Tu peux remélanger la glycérine quand tu fabriques du savon. Ou alors, tu peux ôter la glycérine en l'écumant.

Tyler se passe la langue sur les lèvres, et retourne mes mains paumes en bas sur sa cuisse, sur le pan de flanelle gluante de son peignoir de bain.

— Tu peux mélanger la glycérine à l'acide nitrique pour fabriquer de la nitroglycérine, dit Tyler.

Je respire bouche ouverte et je dis : nitroglycérine.

Tyler se passe la langue sur les lèvres, il les mouille, elles brillent, et il dépose un baiser sur le dos de ma main.

— Tu peux mélanger la nitroglycérine à du nitrate de sodium et de la sciure pour faire de la dynamite, dit Tyler.

Son baiser brille de mouillure sur le dos de ma main blanche.

— De la dynamite, dis-je, et je me rassieds sur les talons.

Tyler dégage le couvercle du bidon de soude.

— Tu peux faire sauter des ponts, dit Tyler.

« Tu peux mélanger la nitroglycérine avec plus d'acide nitrique et de paraffine et fabriquer des explosifs modelables, dit Tyler.

« Tu pourrais faire sauter un immeuble, facile, dit Tyler.

Tyler incline le bidon de lessive au-dessus du baiser mouillé et brillant sur le dos de ma main.

— Ça, c'est une brûlure chimique, dit Tyler, elle te brûlera bien pis que tu n'as jamais été brûlé. Pire que cent cigarettes.

Le baiser brille sur le dos de ma main.

— Tu auras une cicatrice, dit Tyler.

« Avec suffisamment de savon, dit Tyler, tu pourrais faire sauter le monde entier. Et maintenant n'oublie pas ta promesse.

Et Tyler verse la soude caustique.

CHAPITRE 9

La salive de Tyler a eu deux effets. Le baiser mouillé sur le dos de ma main a maintenu les paillettes de soude pendant qu'elles brûlaient. Ce fut là son premier office. Le second tient au fait que la lessive de soude ne brûle que lorsqu'on la combine à l'eau. Ou la salive.

— Ça, c'est une brûlure chimique, dit Tyler, et elle te fera plus mal que toutes les brûlures que tu auras jamais eues.

On peut utiliser la soude pour déboucher les conduites d'évacuation.

Ferme les yeux.

Une pâte de soude et d'eau peut brûler et percer le fond d'une casserole d'aluminium.

Une solution de soude et d'eau est capable de dissoudre une cuillère en bois.

Combinée à l'eau, la soude chauffée monte à plus de deux cents degrés et à mesure qu'elle chauffe, elle brûle et pénètre le dos de ma main, et Tyler place les doigts d'une main sur mes doigts, nos mains à plat sur la cuisse de mon pantalon

taché de sang, et Tyler me dit de lui prêter toute mon attention parce qu'il s'agit là du plus grand moment de mon existence.

— Parce que jusqu'à aujourd'hui, tout n'aura été que petite histoire, dit Tyler, et tout à partir de maintenant ne sera que petite histoire.

Ceci est le plus grand moment de notre existence.

La soude collée à l'exacte forme du baiser de Tyler est un feu de joie ou un fer à marquer ou une pile atomique en fusion sur ma main au bout d'une longue, longue route que j'imagine à des kilomètres de moi. Tyler me dit de revenir et de rester avec lui. Ma main s'en va, elle part minuscule sur l'horizon au bout de la route.

Imaginez le feu qui continue à brûler, sauf que maintenant, il est au-delà de l'horizon. Un soleil couchant.

— Reviens à la douleur, dit Tyler.

C'est le genre de méditation dirigée qu'on utilise dans les groupes de soutien.

Ne pas même penser au mot *douleur*.

La méditation dirigée marche bien pour le cancer, elle peut marcher pour ça.

— Regarde ta main, dit Tyler.

Ne regarde pas ta main.

Ne pense pas au mot *fulgurant* ou *chair* ou *tissu* ou *calciné*.

Ne t'écoute pas pleurer.

Méditation dirigée.

Tu es en Irlande. Ferme les yeux.

Tu es en Irlande l'été, tu as quitté la fac,

l'année est finie, et tu bois dans un pub près du château où, chaque jour que Dieu fait, des bus entiers de touristes anglais et américains débarquent pour venir embrasser la pierre de Blarney.

— Ne coupe pas cela de toi, ne te ferme pas, dit Tyler. Le savon et le sacrifice humain marchent la main dans la main.

Tu quittes le pub au milieu d'un flot d'hommes, à avancer dans le silence emperlé d'humidité des rues sans voitures quand il vient de pleuvoir. Jusqu'à ce que tu arrives au château de la pierre de Blarney.

Les planchers du château ont disparu, pourris par les ans, et tu escalades les marches de pierre dans le noir de plus en plus dense de tous côtés à mesure que tu montes. Tout le monde est silencieux pendant l'ascension, comme le veut la tradition de ce petit acte de rébellion.

— Écoute-moi, Tyler dit. Ouvre les yeux.

« Dans l'histoire antique, Tyler dit, les sacrifices humains se faisaient sur une colline au-dessus d'une rivière. Des milliers de gens. Écoute-moi. On procédait aux sacrifices et les corps étaient brûlés sur un bûcher.

« Tu peux pleurer, Tyler dit. Tu peux aller jusqu'à l'évier et faire couler de l'eau sur ta main, mais d'abord, il faut que tu saches que tu es stupide et que tu mourras. Regarde-moi.

« Un jour, Tyler dit, tu mourras, et jusqu'à ce que tu le saches, tu ne m'es d'aucune utilité.

Tu es en Irlande.

— Tu peux pleurer, Tyler dit, mais chaque larme qui tombera dans les paillettes de soude sur ta peau s'y consumera pour y laisser une cicatrice de brûlure de cigarette.

Méditation dirigée. Tu es en Irlande après avoir quitté la fac, et il s'agit peut-être du lieu où tu as pour la première fois désiré l'anarchie. Des années avant de rencontrer Tyler Durden, avant d'avoir fait pipi dans ta première crème anglaise, tu as appris des choses sur les petits actes de rébellion.

En Irlande.

Tu te tiens sur une plate-forme au sommet des escaliers dans un château.

— Nous pouvons utiliser le vinaigre, Tyler dit, pour neutraliser la brûlure, mais d'abord il faut que tu t'abandonnes.

Après que des centaines de personnes furent sacrifiées et brûlées, Tyler dit, un épais suintement blanchâtre s'est écoulé de l'autel pour descendre la pente jusqu'à la rivière.

D'abord il faut que tu touches le fond.

Tu te trouves sur une plate-forme dans un château en Irlande, les bords de la plate-forme cernés d'une obscurité abyssale, et devant toi, à une longueur de bras d'obscurité, il y a un mur de pierre.

— La pluie, Tyler dit, est tombée sur le bûcher funéraire année après année, et année après année, des gens ont été brûlés, et la pluie s'est insinuée au travers des cendres de bois pour se transformer en solution de soude, et la soude s'est combinée au gras fondu des sacrifiés, et un épais suintement

blanchâtre s'est écoulé de sous la base de l'autel pour descendre la pente jusqu'à la rivière.

Et les Irlandais autour de toi avec leurs petits actes de rébellion dans les ténèbres, ils avancent jusqu'à la limite de la plate-forme, ils se postent au bord des ténèbres abyssales et ils pissent.

Et les hommes disent : vas-y, pisse donc ta pisse d'Américain de luxe, riche et jaune de trop de vitamines. Riche, pas bon marché et gâchée.

— Ceci est le plus grand moment de ton existence, Tyler dit, et toi, tu es loin quelque part, et tu es en train de le rater.

Tu es en Irlande.

Oh, et tu es en train de le faire. Oh, ouais. Oui. Et tu sens l'ammoniaque et la dose quotidienne de vitamines B.

Lorsque le savon est tombé dans la rivière, Tyler dit, après un millier d'années de tueries et de pluie, les gens de cette époque antique ont découvert que leurs vêtements étaient plus propres s'ils les lavaient à cet endroit.

Je pisse sur la pierre de Blarney.

— Seigneur, dit Tyler.

Je suis en train de pisser dans mon pantalon noir plein de taches de sang séché, celui que mon patron ne peut pas encaisser.

Tu es dans une maison de location de Paper Street.

— Ceci signifie quelque chose, Tyler dit.

« Ceci est un signe, Tyler dit.

Tyler est plein de renseignements utiles. Les cultures sans savon, Tyler dit, elles utilisaient leur

urine et l'urine de leurs chiens pour laver leurs vêtements et leurs cheveux à cause de l'acide urique et de l'ammoniaque.

Il y a l'odeur de vinaigre, et le feu sur ta main au bout de la longue route s'éteint.

Il y a l'odeur de soude qui brûle la forme arboricole de tes sinus, et l'odeur de vomi d'hôpital pisse et vinaigre mêlés.

— C'était juste de tuer tous ces gens, Tyler dit.

Le dos de ta main est rouge et gonflé, aussi lui-sant qu'une paire de lèvres à la forme exacte du baiser de Tyler. Essaimées à l'entour du baiser il y a les traces en brûlure de cigarette de quelqu'un qui pleure.

— Ouvre les yeux, Tyler dit, et son visage brille de larmes. Félicitations, Tyler dit. Tu es un pas plus près de toucher le fond.

« Il faut que tu comprennes, Tyler dit, cette manière dont le premier savon a été fabriqué à partir de héros.

Pense à tous les animaux qu'on utilise pour l'expérimentation de nouveaux produits.

Pense à tous les singes expédiés dans l'espace.

— Sans leur mort, leur douleur, sans leur sacrifice, Tyler dit, nous n'aurions rien.

CHAPITRE 10

J'arrête l'ascenseur entre deux étages pendant que Tyler défait sa ceinture. Lorsque l'ascenseur s'arrête, les bols de soupe empilés sur le chariot de service arrêtent de cliqueter, et la vapeur champignonne jusqu'au plafond de la cabine lorsque Tyler ôte le couvercle de la soupière.

Tyler commence à se défaire et dit :

— Ne me regarde pas, sinon je ne peux pas faire.

La soupe est une bisque de tomates douces avec palourdes et coriandre. Avec ces deux ingrédients, personne ne sentira rien de ce qu'on y ajoutera.

Je dis « Dépêche-toi », et je regarde par-dessus l'épaule Tyler avec son dernier centimètre qui pend dans le potage. Ça ressemble vraiment d'une manière vraiment drôle à un éléphant de grande taille en chemise blanche et nœud pap de serveur en train d'aspirer son potage par sa petite trompe.

Tyler dit :

— J'ai dit, ne regarde pas.

La porte de l'ascenseur devant moi possède une petite fenêtre grande comme un visage qui me per-

met de regarder dans le couloir de service du banquet. Avec l'ascenseur immobilisé entre deux étages, ma vue se situe à peu près à un cafard au-dessus du linoléum vert, et de là, à hauteur de cafard, le couloir vert s'étire vers son point de fuite, au-delà de portes mi-ouvertes où des titans et leurs épouses géantes boivent des barriques de Champagne et se gueulent l'un sur l'autre en arborant des diamants plus gros que ce que je me sens être.

La semaine dernière, je dis à Tyler, quand les avocats de l'Empire State étaient là pour leur soirée de Noël, la mienne a durci et je l'ai collée dans toutes leurs mousses d'orange.

La semaine dernière, Tyler dit, il a arrêté l'ascenseur et pété sur un chariot rempli de Boccone Dolce à servir pour le thé de la Junior League.

Ce Tyler sait combien une meringue vous absorbe les odeurs.

À hauteur de cafard, nous entendons la harpiste captive faire de la musique tandis que les titans lèvent des fourchettées de côtelettes d'agneau en ailes de papillon, chaque bouchée de la taille d'un porc entier, chaque bouche un Stonehenge d'ivoire déchiqueteur.

Je dis : vas-y donc.

Tyler dit :

— Je ne peux pas.

Si le potage refroidit, ils le renverront.

Les géants, ils vous renvoient quelque chose en cuisine sans raison aucune. Ils veulent juste vous voir cavalier, qu'ils en aient pour leur argent. À dîner comme celui-ci, ces amateurs de banquets,

ils savent que le pourboire est déjà inclus dans l'addition et ils vous traitent comme des moins que rien. Nous ne ramenons en fait aucun plat en cuisine. Bouge un peu les pommes parisiennes et les asperges à la hollandaise autour de l'assiette, tu les sers à quelqu'un d'autre, et soudain, tout d'un coup, tout va bien.

Je dis : les chutes du Niagara. Le Nil. À l'école, nous croyions tous que si l'on mettait la main de quelqu'un dans un bol d'eau tiède pendant son sommeil, il mouillerait son lit.

Tyler dit :

— Oh.

Derrière moi, Tyler dit :

— Oh, ouais. Oh, ça y est. Oh ouais, oui.

Au-delà des portes mi-ouvertes dans les salles de bal sur le côté du couloir de service bruissent jupes or, noires, rouges, aussi grandes que le rideau de velours or du vieux Broadway Theatre. De temps à autre, apparaissent des paires de berlines Cadillac en cuir noir avec lacets à l'endroit où devrait se trouver le pare-brise. Au-dessus des voitures se déplace une cité entière de tours de bureaux à la taille sanglée d'une large ceinture rouge.

Pas trop, dis-je.

Tyler et moi, nous nous sommes transformés en terroristes-guérilleros de l'industrie de service. En saboteurs des soirées de fête. L'hôtel organise des dîners, et lorsque des gens veulent manger, ils obtiennent nourriture, vin, porcelaine, verres et serveurs. Ils ont droit à tout le tremblement, de

A à Z, tout sur une seule facture. Et parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent jouer sur la menace du pourboire, pour eux, vous n'êtes qu'un cafard.

Tyler, il a servi à un dîner une fois. C'a été la fois où Tyler est devenu serveur renégat. À ce premier dîner, Tyler servait le poisson, dans cette maison toute blanche, un vrai nuage de verre qui donnait l'impression de flotter au-dessus de la ville, attaché à un flanc de colline sur des jambages d'acier. Le poisson était en train d'être servi et Tyler lavait les assiettes du service précédent, les pâtes, lorsque l'hôtesse débarque dans la cuisine avec un bout de papier battant comme une oriflamme, tellement elle a la main qui tremble. Les dents serrées, Madame veut savoir : est-ce que les serveurs ont vu un des invités emprunter le couloir qui mène vers les chambres à coucher de la maison ? En particulier une des invités ? Ou le maître de maison ?

Dans la cuisine, il y a Tyler et Albert et Len et Jerry qui lavent et empilent les assiettes, et un cuisinier, Leslie, en train de tartiner de beurre aillé les cœurs d'artichaut farcis de crevettes et d'escargots.

— Nous ne sommes pas censés aller dans cette partie de la maison, dit Tyler.

Nous entrons par le garage. Tout ce que nous sommes censés voir, c'est le garage, la cuisine et la salle à manger.

Le maître de maison apparaît derrière son épouse dans l'embrasure de la porte de la cuisine

et s'empare du bout de papier dans la main tremblante de la dame.

— Il n'y aura pas de problème, dit-il.

— Comment pourrais-je affronter tous ces gens, dit Madame, si je ne sais pas qui a fait cela ?

Le maître de maison place sa main à plat contre le dos de la robe de soirée en soie blanche assortie à la maison et Madame redresse le buste, les épaules carrées, soudainement très silencieuse.

— Ce sont tes invités, dit-il. Et cette soirée est très importante.

Tout ceci ressemble de manière vraiment drôle à un ventriloque qui redonnerait vie à sa marionnette. Madame regarde son mari et, d'une légère pression de la main, le maître de maison ramène son épouse dans la salle à manger. Le petit mot tombe par terre et la porte de la cuisine à double battant à ressort balaie *pschuit-pschuit* le petit mot jusqu'aux pieds de Tyler.

Albert dit :

— Qu'est-ce ça dit ?

Len sort pour commencer à desservir le poisson.

Leslie reglisse le plat de cœurs d'artichaut dans le four et dit :

— Qu'est-ce ça dit, déjà ?

Tyler regarde droit dans les yeux de Leslie et dit, sans même ramasser le petit mot : « Je me suis soulagé d'une certaine quantité d'urine dans au moins l'une de vos nombreuses et élégantes fragrances. »

Albert sourit.

— T'as pissé dans son parfum ?

Non, dit Tyler. Il s'est contenté de laisser le mot entre les flacons. Elle doit bien avoir une centaine de flacons posés sur un plan en miroir de sa salle de bains.

Leslie sourit.

— Donc tu l'as pas fait vraiment ?

— Non, dit Tyler, mais ça, elle ne le sait pas.

Tout le restant de la soirée, lors de ce dîner de verre et de blanc au milieu du ciel, Tyler l'a passé à desservir des assiettes d'artichauts froids, puis de veau froid avec pommes Duchesse froides, puis de chou-fleur froid à la polonaise de devant la maîtresse de maison, et Tyler n'a cessé de lui remplir son verre à vin, une douzaine de fois au total. Madame était restée assise, à surveiller chacune de ses invitées occupées à manger leur nourriture, jusqu'au moment du changement de garnitures, entre assiettes à sorbet que l'on dessert et gâteau à l'abricot que l'on sert, lorsque la place de Madame à la tête de la table s'était retrouvée soudainement vide.

Ils étaient en train de faire la vaisselle après le départ des invités, et chargeaient glacières et porcelaine dans la camionnette de l'hôtel lorsque le maître de maison est entré dans la cuisine et a demandé : Albert voudrait-il bien venir l'aider à résoudre un gros problème, un lourd problème ?

Leslie dit : peut-être que Tyler est allé trop loin.

Haut et clair, Tyler raconte la manière dont on tue les baleines. Tyler dit : pour fabriquer ces parfums qui coûtent plus cher à l'once que l'or. La plupart des gens n'ont jamais vu de baleine. Leslie

a deux mômes dans un appartement tout près de la voie rapide et Madame hôtesse a plus de blé en flacons sur sa console de salle de bains qu'il ne s'en fera jamais en un an.

Albert revient après avoir aidé le maître de maison et compose le 911, le numéro d'urgence, sur le téléphone. Albert met la main sur le micro du combiné et dit : mec, Tyler n'aurait jamais dû laisser ce petit mot.

Tyler dit :

— Eh bien, va le dire au chef du service banquets. Fais-moi virer. Je ne suis pas marié à ce boulot merdique de rien du tout.

Tout le monde regarde ses pieds.

— Se faire virer, dit Tyler, c'est la meilleure chose qui pourrait nous arriver, tous autant que nous sommes. De cette manière, nous cesserions de remuer du vent et nous ferions quelque chose de nos vies.

Albert dit au téléphone que nous avons besoin d'une ambulance et donne l'adresse. En attente au bout de sa ligne, Albert dit que la maîtresse de maison n'est vraiment pas belle à voir ce soir. Albert a dû aller la ramasser tout à côté de la cuvette des toilettes. Le maître de maison ne parvenait pas à la soulever parce que Madame dit que c'est lui qui a fait pipi dans ses flacons de parfum et elle dit qu'il essaie de la rendre cinglée en ayant une liaison avec une des femmes invitées ce soir, et elle est fatiguée, fatiguée de tous ces gens qu'ils appellent leurs amis.

Le maître de maison ne peut pas la remettre debout parce que Madame est tombée derrière la

cuvette dans sa robe blanche et elle brandit une demi-bouteille de parfum cassée. Madame dit qu'elle lui tranchera la gorge, qu'il essaie juste de la toucher.

— Ça baigne, dit Tyler.

Et Albert pue.

— Albert, chéri, tu pues, dit Leslie.

Tu ne pouvais pas ne pas sortir de cette salle de bains sans puer, dit Albert. Tous les flacons de parfum sont brisés au sol et la cuvette des toilettes est pleine de tous les autres flacons. On dirait de la glace, dit Albert, comme au cours des soirées super chic dans les hôtels où nous devons remplir les urinoirs de glace pilée. La salle de bains pue et le sol crisse sous les pas, plein d'échardes de glace qui refuse de fondre, et quand Albert aide Madame à se remettre debout, sa robe blanche mouillée de taches jaunes, Madame balance un coup de flacon brisé au maître de maison, glisse dans le parfum et les éclats de verre, et retombe sur les mains.

Elle pleure et elle saigne, roulée en boule contre la cuvette des toilettes. Oh, et ça pique, dit-elle.

— Oh, Walter, ça pique. Ça me pique, dit Madame.

Le parfum, toutes ces baleines mortes dans les coupures de ses mains, il pique.

Le maître de maison remet Madame debout tout contre lui, Madame les mains levées comme en prière, à la différence que ses mains sont séparées de deux centimètres et le sang lui dégouline sur les paumes, sur les poignets, passe sur le bracelet en

diamants pour arriver jusqu'aux coudes, d'où il dégoutte.

Et le maître de céans, il dit :

— Tout ira bien, Nina.

— Mes mains, Walter, dit Madame.

— Tout ira bien.

Madame dit :

— Qui irait me faire une chose pareille ? Qui pourrait me haïr à ce point ?

Le maître de maison dit à Albert :

— Voudriez-vous appeler une ambulance ?

Ce fut là la première mission de Tyler comme terroriste de l'industrie de service. Serveur-guérilero. Gâcheur à plein temps payé au SMIC. Il y a des années que Tyler fait cela, mais il dit que tout est toujours plus drôle quand on peut partager avec les autres.

À la fin du récit d'Albert, Tyler sourit et dit :

— Ça baigne.

Retour à l'hôtel, là, maintenant, dans l'ascenseur arrêté entre la cuisine et le plancher de la salle de banquet : je dis à Tyler comment j'ai éternué sur l'aspic de truite lors du congrès des dermatologues et trois personnes m'ont déclaré qu'il était trop salé et une personne a dit qu'il était délicieux.

Tyler se secoue au-dessus de la soupière et se dégage en annonçant qu'il est à sec. La chose est plus aisée avec une soupe froide, une vichyssoise, ou quand le chef prépare un gaspacho vraiment frais. La chose est impossible avec une soupe à l'oignon servie en ramequins gratinés de fromage

fondu. Si jamais je mangeais un jour là, c'est ce que je commanderais.

Nous étions à court d'idées, Tyler et moi. Trafiquer la nourriture finissait par devenir ennuyeux, ça faisait presque partie des attributions du boulot de serveur. C'est alors que j'entends un des médecins, avocats, je ne sais plus, déclarer qu'un virus d'hépatite peut vivre six mois sur de l'acier inoxydable. On ne peut s'empêcher de s'interroger sur sa durée de vie dans une charlotte russe à la crème au rhum.

Ou une timbale de saumon.

Je demande au docteur où est-ce qu'on peut se procurer un de ces virus d'hépatite, et il est suffisamment ivre pour éclater de rire.

Tout part au dépôt des déchets médicaux, dit-il.

Et il rit.

Tout.

Le dépôt des déchets médicaux résonne à mes oreilles comme si j'avais touché le fond.

Une main sur les commandes de l'ascenseur, je demande à Tyler s'il est prêt. La cicatrice sur le dos de ma main est rouge et enflée, aussi luisante qu'une paire de lèvres à la forme exacte du baiser de Tyler.

— Une seconde, dit Tyler.

La soupe de tomate doit encore être chaude parce que la chose rabougrie que Tyler renfile dans son pantalon a la couleur rose bouilli d'une crevette géante cuite.

CHAPITRE 11

En Amérique du Sud, Terre de l'Ensorcellement, nous pourrions nous retrouver à patauger dans une rivière où de minuscules poissons remonteraient à la nage le long de l'urètre de Tyler. Le poisson en question possède des barbes en épis ouverts sur l'arrière, de sorte qu'une fois à l'intérieur de Tyler, le poisson s'installe comme chez lui et s'apprête à déposer ses œufs. À bien des égards, la manière dont nous avons passé notre nuit de samedi pourrait être pire.

— C'aurait pu être pire, dit Tyler, ce qu'on a fait de la mère de Maria.

Je dis : la ferme.

Tyler dit : le gouvernement français aurait pu nous emmener dans un complexe souterrain à l'extérieur de Paris où pas même des chirurgiens mais des techniciens semi-qualifiés nous auraient sectionné les paupières au rasoir dans le cadre d'une campagne d'essais de toxicité sur les aérosols à bronzer.

— Ces trucs-là arrivent, dit Tyler. Lis le journal.

Le pire, c'est que je savais ce que Tyler avait fabriqué avec la mère de Maria, mais pour la première fois depuis que je le connais, Tyler dispose de bon argent pour ses amusettes. Tyler se faisait du bon vrai pognon. Nordstrom a appelé et a passé commande de deux cents pains de savon noir au sucre spécial visage, fabrication Tyler, avant Noël. À vingt sacs le pain, prix de détail suggéré, nous avions de l'argent pour sortir le samedi soir. De l'argent pour réparer la fuite de gaz. Aller danser. Sans plus de soucis d'argent, peut-être que je pourrais quitter mon boulot.

Tyler se surnomme la Compagnie de Savon de Paper Street. Les gens disent que c'est le meilleur savon qui ait jamais existé.

— Ce qui aurait été pire, dit Tyler, c'est si tu avais accidentellement mangé la mère de Maria.

La bouche pleine de poulet Kung Pao, je lui dis de juste fermer sa grande gueule.

Là où nous sommes en ce samedi soir se trouve être le siège avant d'une Impala 1968 avec deux pneus à plat dans la première rangée d'un parc de voitures d'occasion. Tyler et moi, nous bavardons, buvons de la bière, à même la boîte, et la banquette avant de cette Impala est plus vaste que la plupart des canapés que les gens ont chez eux. Les parcs de voitures de part et d'autre de cette section de boulevard, dans l'industrie, on les appelle les Parcs Cours Ta Chance où toutes les voitures valent aux alentours de deux cents dollars et, pendant la journée, les bohémiens qui gèrent ces parcs restent

postés dans leurs bureaux en contreplaqué à fumer de longs et minces cigares.

Ces voitures sont les premiers tacots que conduisent les lycéens : Gremlin et Pacer, Maverick et Hornet, Pinto, camionnettes à plateau International Harvester, Camaro, Duster et Impala surbaisés. Des voitures que les gens ont adorées avant de les larguer. Des animaux à la fourrière. Des robes de mariée au magasin de charité. La carrosserie bosselée avec panneaux d'ailes et bas de caisse passés au primaire gris, rouge ou noir et des bosselures de mastic que personne n'a jamais trouvé le temps de poncer. Intérieurs en bois plastique, cuir plastique, chrome plastique. La nuit, les bohémiens ne prennent même pas la peine de verrouiller les portières.

Les phares sur le boulevard défilent derrière le prix peint sur le grand pare-brise Cinémascope enveloppant de l'Impala. Voyez les USA. Le prix est de quatre-vingt-dix-huit dollars. De l'intérieur, ça ressemble à quatre-vingt-neuf *cents*. Zéro, zéro, virgule, huit, neuf. L'Amérique vous demande d'appeler¹.

La plupart des voitures ici valent une centaine de dollars, et toutes les voitures ont un formulaire de vente EN L'ÉTAT accroché à la fenêtre du conducteur.

Nous avons choisi l'Impala parce que, s'il nous faut dormir dans une voiture le samedi soir, c'est celle-là qui a les plus vastes sièges.

1. Référence à un slogan publicitaire de Chevrolet.

Nous mangeons chinois parce que nous ne pouvons pas rentrer à la maison. C'était soit dormir ici, soit rester debout toute la nuit dans un dancing ouvert jusqu'au matin. Nous ne fréquentons pas les dancings. Tyler dit que la musique est trop forte, en particulier les basses, que ça lui bousille son biorythme. La dernière fois que nous sommes sortis, Tyler a dit que la musique trop forte l'avait constipé. Ça, et le fait qu'il y a trop de bruit pour s'entendre parler, et donc, après quelques verres, tout un chacun se sent le centre de toutes les attentions en étant en fait complètement coupé de toute communication avec quiconque.

Vous êtes le cadavre dans une énigme de meurtre anglaise.

Nous dormons dans une voiture ce soir parce que Maria est venue à la maison et a menacé d'appeler la police et de me faire arrêter pour avoir fait cuire sa mère, et ensuite Maria a tempêté dans toute la maison en claquant les portes, à hurler que j'étais un monstre assoiffé de sang et un cannibale, et elle a entrepris de démolir à coups de pied toutes les piles de *Reader's Digest* et de *National Géographie*, et alors, je l'ai plantée là. En un mot.

Après son suicide accidentel délibéré au Xanax dans le Regent Hotel, je n'arrive pas à m'imaginer Maria appelant la police, mais Tyler a pensé que ce serait une bonne idée de dormir dehors, cette nuit. Juste au cas où.

Juste au cas où Maria déciderait de réduire la maison en cendres.

Juste au cas où Maria déciderait d'aller se procurer une arme.

Juste au cas où Maria se trouverait toujours dans la maison.

Juste au cas où.

J'essaie de me recentrer :

*Devant lune blanche
Les étoiles sans colère
Bla, bla, bla, la fin.*

Ici, avec les voitures qui passent sur le boulevard et une bière à la main, dans l'Impala avec son volant froid et dur en bakélite de presque un mètre de diamètre et le revêtement en vinyle fissuré du siège qui me pince le cul à travers le jean, Tyler dit :

— Encore une fois. Raconte-moi exactement ce qui s'est passé.

Des semaines durant, j'ai ignoré ce que Tyler pouvait bien fabriquer. À une occasion, j'ai accompagné Tyler au bureau de la Western Union et je l'ai observé tandis qu'il adressait un télégramme à la mère de Maria.

HIDEUSEMENT RIDÉE (stop) S'IL VOUS PLAÎT AIDEZ-MOI ! (stop)

Tyler avait montré à l'employé la carte de bibliothèque de Maria et signé le télégramme du nom de Maria, et hurlé : oui, Maria peut être un nom de mec parfois, et l'employé pourrait-il bien se contenter de s'occuper de ses oignons.

Alors que nous quitions la Western Union, Tyler a dit que si je l'aimais, je lui ferais confiance.

Ce n'était pas quelque chose dont j'avais besoin d'être tenu au courant, m'a dit Tyler, et il m'a emmené chez Garbonzo manger de l'hummus.

Ce qui me fichait en fait la trouille était moins le télégramme que le fait de manger à l'extérieur en compagnie de Tyler. Jamais, au grand jamais, Tyler n'avait payé quoi que ce soit au comptant. Pour ses vêtements, Tyler va dans les salles de sport et les hôtels et réclame ceux que les clients ont perdus ou oubliés. C'est toujours mieux que ce que fait Maria, qui se rend dans les laveries automatiques pour voler des jeans dans les séchoirs et les revendre douze dollars pièce aux magasins de jeans d'occasion. Tyler ne mangeait jamais dans les restaurants, et Maria n'était pas ridée.

Sans raison apparente, Tyler a adressé à la mère de Maria une boîte de chocolats de sept kilos.

Une autre manière dont ce samedi soir pourrait être pire, me dit Tyler dans l'Impala, c'est l'araignée brune recluse. Lorsqu'elle vous mord, elle vous injecte non seulement un venin mais un acide digestif ou une enzyme qui dissout les tissus autour de la morsure, vous faisant littéralement fondre le bras, la jambe ou le visage.

Tyler se planquait ce soir lorsque tout ce truc a commencé. Maria a débarqué à la maison. Sans même frapper, Maria passe la tête par la porte d'entrée et crie :

— Toc, toc.

Je suis en train de lire le *Reader's Digest* dans la cuisine. Je suis totalement abasourdi.

Maria hurle :

— Tyler, puis-je entrer ? Tu es là ?

Je hurle : Tyler n'est pas là.

Maria hurle :

— Ne sois pas mesquin.

À ce stade, je suis à la porte d'entrée. Maria se tient dans le vestibule, un paquet Fédéral Express parti la veille dans les bras, et elle dit :

— J'avais besoin de mettre quelque chose dans ton congélateur.

Je lui colle aux talons sur le chemin de la cuisine, en disant non.

Non.

Non.

Non.

Elle ne va pas commencer à garder ses saletés dans cette maison.

— Mais, ma citrouille à moi, dit Maria, je n'ai pas de congélateur à l'hôtel et tu as dit que je pouvais.

Non, ce n'est pas vrai. La dernière chose au monde que je veuille, c'est de voir Maria prendre ses quartiers ici, un petit morceau de merdouille à la fois.

Maria a arraché l'emballage de son colis Fédéral Express posé sur la table de cuisine, et elle sort quelque chose de blanc d'un emballage à cacahuètes en polystyrène et me secoue son truc blanc à la figure.

— Ce n'est pas de la merde, dit-elle. C'est de ma mère que tu parles, alors va te faire foutre.

Ce que Maria sort de son emballage, c'est l'un de ces sachets à sandwich pleins d'un produit blanc

que Tyler a fait fondre pour obtenir du suif et fabriquer du savon.

— Les choses auraient pu être pires, dit Tyler, si tu avais accidentellement mangé ce qui se trouvait dans un de ces sachets à sandwich. Si tu t'étais à un moment levé au milieu de la nuit, et que tu avais exprimé cette substance molle et blanche pour y ajouter une préparation de soupe à l'oignon californienne avant de manger le tout avec des chips à la trempette. Ou des brocolis.

Plus que tout au monde à cet instant précis, debout que j'étais avec Maria dans la cuisine, je ne voulais pas que Maria ouvre le congélateur.

J'ai demandé : qu'est-ce qu'elle voulait faire avec ce truc blanc ?

— Des lèvres parisiennes, a dit Maria. À mesure que l'on vieillit, les lèvres se rétractent à l'intérieur de ta bouche. J'économise pour une injection de collagène dans les lèvres. J'ai presque quinze kilos de collagène dans ton congélateur.

J'ai demandé : jusqu'à quelle épaisseur de lèvres elle voulait aller ?

Maria a dit que c'était l'opération à proprement parler qui lui fichait la trouille.

Ce truc dans le paquet Fédéral Express, je dis à Tyler dans l'Impala, c'était le même truc avec lequel nous avons fabriqué du savon. Depuis que le silicone s'est révélé d'un usage dangereux, le collagène est devenu le matériau branché, celui qu'on se fait injecter pour lisser les rides ou regon-

fier des lèvres minces ou des mentons peu affirmés. À la manière dont Maria avait expliqué la chose, le plupart des collagènes bon marché proviennent de la graisse de vache, stérilisée et traitée, mais ce genre de collagène bon marché ne vous dure pas très longtemps dans le corps. Partout où vous le faites injecter, disons dans vos lèvres, votre corps le rejette et commence à l'excréter. Six mois plus tard, vous avez retrouvé vos lèvres minces.

La meilleure qualité de collagène, dit Maria, est votre propre graisse que l'on vous aspire des cuisses, que l'on traite et que l'on nettoie avant de vous la réinjecter dans vos lèvres. Ou ailleurs. Ce genre de collagène-là durera.

Le truc dans le frigo à la maison, c'était le fonds en fidéicomis de Maria. Chaque fois que sa maman s'offrait une nouvelle poussée de lard, elle se le faisait aspirer et emballer. Maria dit que ce procédé s'appelle le *glanage*. Si la maman de Maria n'a pas besoin du collagène personnellement, elle envoie les paquets à Maria. Maria personnellement n'a jamais eu de graisse à elle, et sa maman se dit que le collagène de la famille serait meilleur si jamais Maria se trouvait obligée d'utiliser la qualité vache bon marché.

L'éclairage des lampadaires du boulevard tombe au travers du formulaire de vente sur la vitre et imprime EN L'ÉTAT sur la joue de Tyler.

— Les araignées, dit Tyler, pourraient déposer leurs œufs et les larves se frayer un tunnel sous ta peau. Voilà jusqu'à quel point ta vie peut empirer.

En cet instant, mon poulet aux amandes dans sa sauce chaude et crémeuse a le goût de quelque chose qu'on aurait aspiré des cuisses de la mère de Maria.

Ce fut à ce moment précis, debout dans la cuisine avec Maria, que j'ai su ce que Tyler avait fait.

HIDEUSEMENT RIDÉE.

Et j'ai su pourquoi il adressait des sucreries à la mère de Maria.

S'IL VOUS PLAÎT AIDEZ-MOI.

Je dis : Maria, tu n'as pas vraiment envie de regarder dans le congélateur.

Maria dit :

— De faire quoi ?

— Nous ne mangeons jamais de viande rouge, Tyler me dit dans l'Impala, et il ne peut pas utiliser la graisse de poulet sinon le savon ne durcira pas en pain.

« Ce truc, dit Tyler, nous rapporte une fortune. Nous avons payé le loyer avec le collagène.

Je dis : tu aurais dû en parler à Maria. Maintenant elle croit que c'est moi qui ai fait ça.

— La saponification, dit Tyler, est la réaction chimique qu'il te faut pour fabriquer du bon savon. La graisse de poulet ne marchera pas, ni aucune autre graisse trop chargée en sel.

« Écoute, dit Tyler. Nous avons une grosse commande à honorer. Ce que nous allons faire, c'est envoyer à la maman de Maria des chocolats et probablement quelques cakes aux fruits.

Je ne pense pas que cela marche, plus maintenant.

Pour en venir au fait, Maria a regardé dans le congélateur. OK, il y a eu une petite échauffourée, d'abord. J'essaie de l'arrêter, et le sac qu'elle tient se retrouve par terre et s'ouvre en se fracassant sur le linoléum et nous dérapons l'un et l'autre dans la mixture blanche et grasse pour nous retrouver le cœur au bord des lèvres. Je tiens Maria par derrière autour de la taille, le visage fouetté par ses cheveux noirs, ses bras épinglés contre ses flancs, et je ne cesse de répéter, encore et encore : ce n'était pas moi. Ce n'était pas moi.

Je ne l'ai pas fait.

— Ma mère ! Tu es en train de la répandre à travers tout !

Nous avons besoin de fabriquer du savon, je lui dis, le visage collé à son cou derrière l'oreille. Il nous fallait laver mon pantalon, payer le loyer, réparer la fuite de gaz. Ce n'était pas moi.

C'était Tyler.

Maria hurle : « Qu'est-ce que tu racontes ? » et se contorsionne jusqu'à en perdre sa jupe. Je me débats comme un beau diable à essayer de me redresser du sol grasseyé avec, dans les bras, la jupe de Maria, en coton d'indiennes imprimé, et Maria en culotte, chaussures à semelles compensées et chemisier de paysanne, ouvre le compartiment congélation du frigo, et à l'intérieur, il n'y a plus de fonds de collagène en fidéicommis.

Il y a deux vieilles piles à torche, et c'est tout.

— Où est-elle ?

Je suis déjà en train de battre en retraite en rampant, j'ai les mains qui glissent, j'ai les chaussures qui glissent sur le linoléum, et mon cul dessine un sillon bien propre à la surface du lino sale, loin de Maria et du frigo. Je tiens la jupe relevée de manière à ne pas être obligé de voir le visage de Maria quand je lui dirai.

La vérité.

Nous en avons fait du savon. D'elle. De sa mère.

— Du savon ?

Du savon. Tu fais bouillir de la graisse. Tu la mélanges à de la soude caustique. Tu obtiens du savon.

Lorsque Maria hurle, je lui jette sa jupe à la figure et je cours. Je glisse. Je cours.

À l'entour du premier étage, encore et encore, Maria me court aux trousses, moi qui dérape à tous les coins, se repousse contre les châssis de fenêtre pour reprendre de l'élan. Maria qui glisse.

Qui laisse des empreintes de mains toutes dégoûtantes de graisse et de poussière au milieu des fleurs du papier peint. Qui ne cesse de tomber et de glisser en plein dans le lambrissage avant de se remettre debout, et de courir.

Maria qui hurle :

— T'as fait bouillir ma mère ?

Tyler a fait bouillir sa mère.

Maria qui hurle, toujours à un coup de griffes de distance sur mes talons.

Tyler a fait bouillir sa mère.

— Tu as fait bouillir ma mère !

La porte d'entrée était encore ouverte.

Et l'instant d'après, j'en avais franchi le seuil avec Maria qui me hurlait dessus, derrière moi, dans l'embrasure. Mes pieds n'ont pas dérapé sur le trottoir en béton, et j'ai juste continué à courir. Jusqu'à ce que je trouve Tyler ou que Tyler me trouve, et que je lui apprenne ce qui s'était passé.

Une bière chacun à la main, Tyler et moi nous étendons sur les banquettes avant et arrière, moi à l'avant. Même encore maintenant, Maria est probablement toujours dans la maison, à balancer les revues contre les murs et à hurler comme quoi je suis un salaud et une ordure lèche-cul capitaliste, et un monstre à deux visages. Les kilomètres de nuit entre Maria et moi offrent insectes, mélanomes et virus dévoreurs de chairs. Là où je me trouve, c'est pas si mal.

— Quand un homme est frappé par la foudre, dit Tyler, sa tête brûle et se réduit à une balle de base-bail fumante et la fermeture Éclair de sa braguette est soudée à demeure.

Je dis : est-ce que nous avons touché le fond, ce soir ?

Tyler s'allonge et dit :

— Si Marilyn Monroe était vivante en cet instant, qu'est-ce qu'elle serait en train de faire ?

Je dis : bonne nuit.

Le revêtement intérieur du plafond pendouille en lambeaux, et Tyler dit :

— De donner des coups de griffes au couvercle de son cercueil.

CHAPITRE 12

Mon patron se tient trop près de mon bureau avec son petit sourire, lèvres scellées étirées en filet, son entre-deux à hauteur de mon coude. Je relève les yeux de mon travail d'écriture, la rédaction d'une lettre d'accompagnement pour une campagne de rappel. Ces lettres commencent toujours de la même manière.

« Cette notification vous est adressée conformément aux termes de la loi sur la sécurité des véhicules à moteur. Nous avons établi qu'il existait un défaut... »

Cette semaine, j'ai utilisé la formule d'engagement, et pour une fois A multiplié par B multiplié par C était supérieur au coût d'un rappel.

Cette semaine, il s'agit de la petite pince en plastique qui maintient le balai en caoutchouc des essuie-glaces. Un article que l'on jette et que l'on remplace. Deux cents véhicules seulement d'affectés. Pratiquement rien comme coût en main-d'œuvre.

La semaine dernière a été plus typique. La semaine dernière, le problème concernait une affaire

de cuir traité par une substance tératogène connue, du Nirret synthétique ou quelque chose de tout aussi illégal toujours utilisé dans les tanneries du tiers monde. Quelque chose de tellement fort qu'il peut causer des malformations du fœtus chez toutes les femmes enceintes venant à croiser sa route. La semaine dernière, personne n'a appelé le ministère des Transports. Personne n'a pris l'initiative d'un rappel.

Un nouveau cuir multiplié par les coûts de main-d'œuvre multiplié par les coûts administratifs équivaldrait à un chiffre supérieur à nos bénéfices du premier trimestre. Si jamais quiconque découvre notre erreur, nous pourrions toujours acheter le silence d'un grand nombre de familles en deuil sans atteindre, même de loin, le prix que nous demanderait la réinstallation de six mille cinq cents intérieurs en cuir.

Mais cette semaine, nous procédons à une véritable campagne de rappel. Et cette semaine l'insomnie est de retour. L'insomnie, et maintenant y a le monde entier qui décide de s'arrêter au passage et de se soulager d'un étron sur ma tombe.

Mon patron arbore sa cravate grise, donc aujourd'hui, ça doit être un mardi.

Mon patron m'apporte une feuille de papier à mon bureau et me demande si je cherche quelque chose. Ce papier était resté dans la photocopieuse, dit-il, et il se met à lire :

— La première règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

Ses yeux balaient la feuille d'un bord à l'autre, et il glousse :

— La deuxième règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

J'entends les paroles de Tyler sortir de la bouche de mon patron, Monsieur Patron avec son bide de quinquagénaire, sa photo de famille sur son bureau, ses rêves de retraite anticipée, d'hivers qu'il passerait dans un camp de caravaning avec eau et électricité dans quelque désert de l'Arizona. Mon patron, avec ses chemises super amidonnées et son rendez-vous fixe chez le coiffeur tous les mardis après déjeuner, il me regarde, et il dit :

— J'espère que ce n'est pas à vous.

Je suis Joe la Furie, son Sang en Ébullition.

Tyler m'a demandé de taper les règles du fight club et de lui en faire dix copies. Pas neuf, ni onze, Tyler dit : dix. Je souffre toujours d'insomnie et je ne me souviens pas d'avoir fermé l'œil depuis trois nuits. Ça doit être l'original que j'ai tapé. J'ai fait dix copies, et oublié l'original. Le coup de flash modèle paparazzi de la photocopieuse en pleine figure. La distance insomniaque de toutes choses, copie de copie de copie. On ne peut rien toucher, et rien ne peut vous toucher.

Mon patron lit :

— La troisième règle du fight club est : seulement deux hommes par combat.

Nous ne cillons ni l'un ni l'autre.

Mon patron lit :

— Un combat à la fois.

Je n'ai pas dormi de trois jours, à moins que je

dorme là, maintenant. Mon patron me secoue la feuille de papier sous le nez. Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il. S'agit-il d'un petit jeu que je pratiquerais pendant mes horaires de travail ? Je suis payé pour consacrer mon attention à la compagnie à part entière, pas pour perdre mon temps à jouer à des petits jeux guerriers. Et je ne suis pas payé pour abuser des photocopieuses.

Qu'est-ce que cela signifie ? Il me secoue la feuille de papier sous le nez. Qu'est-ce que j'en pense, dit-il, que faudrait-il qu'il fasse d'un employé qui passe son temps de travail au sein de la compagnie dans quelque petit univers fantasmagique ? Si j'étais à sa place, qu'est-ce que je ferais ?

Qu'est-ce que je ferais ?

Le trou dans ma joue, les hématomes bleu-noir qui enflent à l'entour de mes yeux, la cicatrice rouge boursouflée du baiser de Tyler sur le dos de ma main, copie de copie de copie.

Interrogation.

Pourquoi Tyler veut-il dix copies du règlement du fight club ?

Vache hindoue.

Ce que je ferais, je dis, c'est que je serais très prudent quant aux personnes auxquelles je parlerais de ce papier.

Je dis : on a l'impression qu'un dangereux tueur psychopathe a écrit cela, et que ce schizophrène propre sur lui serait probablement susceptible de craquer complètement à tout moment de sa journée de travail pour traquer ses proies de bureau

en bureau, armé d'une carabine semi-automatique Armalite AR-80 fonctionnant au gaz.

Mon patron se contente de me regarder.

Ce mec, dis-je, est probablement chez lui tous les soirs avec une petite lime queue de rat à découper une croix dans la tête de chacune de ses balles. De cette manière, quand il débarque au boulot un matin et colle une balle dans son patron, cet enqueteur inefficace, mesquin, geignard, lèche-cul, faiblard, ladite balle va se fendre au long des rainures dégagées à la lime et s'écarter de la même manière qu'une balle dum-dum s'épanouit dans vos intérieurs pour vous faire exploser un boisseau de vos tripailles dégueulasses jusqu'au travers de l'échiné. Imaginez votre chakra tripes qui s'ouvre en une explosion au ralenti d'intestin grêle emballeur de saucisse.

Mon patron ôte le papier de sous mon nez.

Allez-y, je dis, lisez-en un peu plus.

Pas vraiment, je dis, c'a l'air fascinant à entendre. L'œuvre d'un cerveau totalement malade.

Et je souris. Les petites crêtes en boutonnières du trou que j'ai dans la joue sont du même bleu-noir que les gencives d'un chien. La peau ridée, tendue comme peau de tambour, de l'enflure à l'entour de mes yeux me fait l'impression d'être vernie.

Mon patron se contente de me regarder.

Permettez-moi de vous aider, dis-je.

Je dis : la quatrième règle du fight club est : un combat à la fois.

Mon patron consulte les règles puis reporte son regard sur moi.

Je dis : la cinquième règle est : pas de chemise ni de chaussures pour le combat.

Mon patron consulte les règles puis reporte son regard sur moi.

Peut-être, je dis, que ce salopard totalement malade irait utiliser une carabine Eagle Apache parce qu'une Apache accepte un chargeur de trente balles et ne pèse que neuf livres. L'Armalite n'accepte qu'un chargeur de cinq balles. Avec trente coups, notre héros totalement givré pourrait se faire toute la longueur de la table d'acajou et éliminer tous les vice-présidents et il lui resterait assez de balles pour chaque directeur.

Les paroles de Tyler sortent par ma bouche. Dire que j'étais quelqu'un de si gentil.

Je me contente de regarder mon patron. Mon patron a des yeux bleus, bleus, d'un bleu bleuet pâle.

La carabine J R 68 semi-automatique accepte elle aussi un chargeur de trente balles, et elle ne pèse que sept livres.

Mon patron se contente de me regarder.

Ça fiche la trouille, je dis. Il s'agit probablement de quelqu'un qu'il connaît depuis des années. Probable que ce mec sache tout à son sujet, l'endroit où il habite, l'endroit où son épouse travaille, l'école que fréquentent ses gamins.

Tout ceci est épuisant, et tout d'un coup, ennuyeux, ennuyeux à mourir.

Et pourquoi donc Tyler a-t-il besoin de dix copies du règlement du fight club ?

Ce que je n'ai pas à dire, c'est que je suis au courant des intérieurs cuir qui causent des malformations à la naissance. Je suis au courant des fausses garnitures de freins à l'aspect suffisamment correct pour avoir passé le barrage du responsable des achats, mais qui cassent après trois mille cinq cents kilomètres.

Je suis au courant du rhéostat de climatisation qui chauffe au point de mettre le feu aux cartes dans la boîte à gants. Je sais le nombre de personnes qui meurent brûlées vives à cause d'un retour de flamme dans l'injection de carburant. J'ai vu des gens, les jambes sectionnées au niveau du genou, lorsque les turbocompresseurs se mettent à exploser et expédient les aubes de leurs turbines à travers la paroi du carter dans l'habitacle passagers. J'ai été sur le terrain et j'ai vu les voitures calcinées comme les rapports où la cause de la panne est notée « inconnue ».

Non, je dis, ce papier n'est pas à moi. Je prends le papier entre deux doigts et le lui arrache des mains. Le rebord doit lui avoir entamé la chair du pouce parce que sa main se porte vivement à sa bouche, et il suce avec force, les yeux écarquillés. Je chiffonne le papier en boule et le balance à la poubelle tout à côté de mon bureau.

Peut-être, je lui dis, que vous ne devriez pas me rapporter toutes les petites cochonneries bonnes à jeter que vous ramassez.

Dimanche soir, je me rends à Hommes Toujours Tous Ensemble et le sous-sol de l'Épiscopale Trinité est presque vide. Rien que Gros Bob, et je me traîne en freinant des quatre fers, tous les muscles du corps meurtris à l'intérieur comme à l'extérieur, mais mon cœur bat toujours la chamade et mes pensées sont une tornade dans ma tête. C'est ça, l'insomnie. Toute la nuit, vos pensées battent la campagne.

Toute la nuit durant, vous vous dites : suis-je endormi ? Ai-je dormi ?

Véritable insulte à toute blessure, les bras de Gros Bob sortent de ses manches de T-shirt, capitonnés de muscle et tellement durs qu'ils brillent. Gros Bob sourit, il est tellement heureux de me voir.

Il me croyait mort.

Ouais, je dis, moi aussi.

— Eh bien, dit Gros Bob, j'ai une bonne nouvelle.

Où est passé tout le monde ?

— C'est ça, la bonne nouvelle, dit Gros Bob. Le groupe est dissous. Je suis descendu ici uniquement pour l'annoncer aux mecs qui pourraient débarquer.

Je m'effondre, les yeux fermés, sur l'un des canapés du magasin de charité.

— La bonne nouvelle, dit Gros Bob, c'est qu'il y a un nouveau groupe, mais la première règle concernant ce nouveau groupe, c'est que tu n'es pas censé en parler.

Oh.

Gros Bob dit :

— Et la deuxième règle, c'est que tu n'es pas censé en parler.

Oh, merde. J'ouvre les yeux.

Putain.

— Ce groupe s'appelle le fight club, dit Gros Bob, et il se retrouve tous les vendredis soir dans un garage fermé de l'autre côté de la ville. Le jeudi soir, il y a un autre fight club qui se réunit dans un garage plus proche.

Je ne connais aucun de ces deux endroits.

— La première règle du fight club, dit Gros Bob, c'est qu'on ne parle pas du fight club.

Le mercredi, le jeudi et le vendredi soir, Tyler est projectionniste de cinéma. J'ai vu sa fiche de salaire la semaine dernière.

— La deuxième règle du fight club, c'est qu'on ne parle pas du fight club.

Le samedi soir, Tyler va au fight club avec moi.

— Seulement deux mecs par combat.

Le dimanche matin, nous rentrons à la maison moulus de coups et nous dormons tout l'après-midi.

— Un seul combat à la fois.

Le dimanche et le lundi soir, Tyler fait le serveur.

— On se bat sans chemise ni chaussures.

Le mardi soir, Tyler est à la maison, occupé à fabriquer du savon qu'il enveloppe de mouchoirs en papier avant de l'expédier. La Compagnie de Savon de Paper Street.

— Les combats, dit Gros Bob, durent aussi longtemps que nécessaire. Ce sont les règles inventées par le mec qui a inventé le fight club.

Gros Bob demande :

— Tu le connais ?

— Je ne l'ai jamais vu, personnellement, dit Gros Bob. Mais ce mec s'appelle Tyler Durden.

La Compagnie de Savon de Paper Street.

Est-ce que je le connais ?

Je sais pas, je dis.

Peut-être bien.

CHAPITRE 13

Lorsque j'arrive au Regent Hotel, Maria est dans le hall d'entrée en peignoir. Maria m'a appelé au travail et demandé : est-ce que je voulais bien laisser tomber la salle de sport et la bibliothèque ou ma lessive, enfin ce que j'avais envisagé de faire après le boulot, pour venir la voir elle, plutôt...

C'est la raison pour laquelle Maria m'a appelé, parce qu'elle me hait.

Elle ne dit pas un mot à propos de son fidéicommis collagène.

Ce que me dit Maria, c'est : est-ce que je voudrais lui rendre un service ? Maria était dans son lit cet après-midi. Maria vit des repas que les Repas à Domicile livrent à ses voisins qui sont décédés ; Maria accepte les repas et dit que les gens sont endormis. Bref, cet après-midi, Maria était au lit, elle attendait la livraison des Repas à Domicile entre midi et deux. Il y a deux ans maintenant que Maria n'a plus d'assurance santé et donc elle a cessé de regarder, mais ce matin, elle regarde et il lui a semblé qu'il y avait une grosseur et que les

ganglions sous son bras près de la grosseur étaient durs et tendres à la fois, et elle n'a pu le dire à personne qu'elle aime parce qu'elle ne veut pas effrayer les gens et qu'elle ne peut pas se permettre de voir un médecin si ce n'est rien du tout, mais elle a éprouvé le besoin de parler à quelqu'un et il fallait qu'un autre qu'elle regarde.

La couleur des yeux marron de Maria ressemble à un animal qu'on aurait chauffé dans un foyer de forge avant de le tremper dans l'eau froide. On appelle ça vulcanisé ou galvanisé ou trempé.

Maria dit qu'elle oubliera l'affaire du collagène si je l'aide à regarder.

Je me dis qu'elle n'appelle pas Tyler parce qu'elle ne veut pas lui coller la trouille. Je suis neutre sur ses tablettes, je suis en dette avec elle.

Nous montons jusqu'à sa chambre, et Maria m'explique pourquoi on ne voit pas d'animaux sauvages âgés dans la nature, parce que, dès qu'ils vieillissent, les animaux meurent. S'ils tombent malades ou s'écroulent, quelque chose de plus fort qu'eux les tue. Les animaux ne sont pas faits pour vieillir.

Maria s'allonge sur son lit, défait la ceinture de son peignoir et déclare que notre culture a fait de la mort quelque chose de mal. Les vieux animaux devraient être une exception non naturelle.

Des monstres.

Maria a froid, elle transpire tandis que je lui raconte qu'à l'époque de la fac, j'avais eu un jour une verrue. Sur mon pénis, j'ajoute, ma queue. Je suis allé à la fac de médecine pour la faire enlever,

la verrue. Une fois la chose faite, je l'ai dit à mon père. C'était des années plus tard, et papa a rigolé en me disant que j'étais un imbécile parce que les verrues comme ça, c'était des titilleurs naturels, comme les capotes à relief françaises. Les femmes les adorent et Dieu me faisait un cadeau.

Agenouillé que je suis tout à côté du lit de Maria, mes mains encore froides du froid de la rue, à toucher la peau froide de Maria petit à petit, à palper un peu de Maria entre mes doigts, centimètre par centimètre, Maria déclare que ces verrues, ces capotes titilleuses à la française, ces cadeaux de Dieu, donnent aux femmes des cancers de l'utérus.

Et donc j'étais assis sur mon carré de papier dans une salle d'examen de la fac de médecine pendant qu'un aspirant médecin m'arrosait la queue d'une bombe d'azote liquide, sous le regard attentif de huit étudiants en médecine. C'est là qu'on se retrouve quand on n'a pas d'assurance santé. Sauf qu'ils n'appellent pas ça une queue, ils ont appelé ça un pénis, mais quel que soit le nom qu'on lui donne, aspergez-le/la d'azote liquide et alors, autant le/la brûler à la soude caustique, tellement ça fait mal.

Maria se met à rigoler à mon histoire jusqu'à ce qu'elle voie que mes doigts ont arrêté. Comme si j'avais peut-être trouvé quelque chose.

Maria cesse de respirer et son estomac se gonfle comme un tambour, et son cœur est pareil à un poing martelant de l'intérieur la peau tendue d'un tambour. Mais non, j'ai arrêté parce que je suis

occupé à parler, et j'ai arrêté parce que, pendant une minute, ni l'un ni l'autre ne nous trouvions dans la chambre de Maria. Nous étions à la fac de médecine, des années auparavant, assis sur le papier collant, moi, la queue en feu à cause de l'azote liquide, lorsqu'un des étudiants a vu mes pieds nus et a quitté la salle en deux grandes enjambées. L'étudiant est revenu, précédé par trois vrais médecins, et les médecins ont écarté sur le côté l'homme au bidon d'azote liquide.

Un vrai médecin m'a attrapé le pied droit nu et l'a collé à la figure des autres vrais médecins. Les trois hommes ont tourné le pied, ils y ont enfoncé le doigt, ils en ont pris des clichés Polaroid, et c'était comme si le reste de l'individu, à moitié vêtu avec son cadeau de Dieu à moitié surgelé, n'existait pas. Rien que le pied, et le reste des étudiants en médecine se pressait pour voir.

— Depuis combien de temps, demanda un médecin, avez-vous cette tache rouge sur le pied ?

Le médecin voulait parler de ma marque de naissance. J'ai sur le pied droit une marque de naissance dont se moque mon père en disant qu'elle ressemble à une Australie rouge foncé, avec une petite Nouvelle-Zélande accolée. C'est ce que je leur ai dit et l'attention est retombée partout, chez tout le monde. Ma queue était en dégel. Tous, à l'exception de l'étudiant à l'azote, sont sortis, et subsista la sensation que lui aussi serait sorti, il était tellement déçu qu'il n'a jamais voulu croiser mon regard en se saisissant du gland de ma queue pour l'étirer vers lui. Le bonhomme a lâché une

minuscule giclure sur ce qui restait de la verrue. Et la sensation, c'était du genre fermer les yeux et s'imaginer une queue de deux cents kilomètres, et ça ferait toujours mal.

Maria baisse les yeux sur ma main et la cicatrice du baiser de Tyler.

J'ai dit à l'étudiant en médecine : vous ne devez pas voir beaucoup de taches de naissance par ici.

Ce n'est pas cela. L'étudiant a dit que tout le monde avait cru que la tache de naissance était un cancer. Il y avait cette nouvelle variété de cancer qui s'attaquait aux jeunes hommes. Ils se réveillent avec une tache rouge sur les pieds ou les chevilles. Les taches ne s'en vont pas, elles s'étalent jusqu'à recouvrir tout le corps et ensuite, on meurt.

L'étudiant a dit : si les médecins et tout le monde étaient tellement excités, c'est parce qu'ils croyaient que vous aviez ce nouveau cancer. Très peu de gens en souffraient, mais la chose se propageait.

Ceci se passait il y a bien des années.

C'est comme cela que sera le cancer, je dis à Maria. Il y aura des erreurs, et peut-être que l'idée importante est de ne pas oublier le reste de soi dans l'éventualité où une petite partie tourne mal.

Maria dit :

— *Éventualité.*

L'étudiant à l'azote a fini son ouvrage et m'a dit que la verrue tomberait après quelques jours. Sur le papier collant tout à côté de mon cul nu était posée une photo Polaroid de mon pied que personne ne voulait. J'ai dit : puis-je avoir la photo ?

J'ai toujours la photo dans ma chambre, collée sous le cadre dans un coin de miroir. Je me peigne devant le miroir avant de partir au travail tous les matins et je pense à la façon dont j'ai eu un jour pendant dix minutes un cancer, pire que le cancer.

Je dis à Maria que le Thanksgiving de cette année, c'a été la première fois où je ne suis pas allé patiner sur glace en compagnie de mon grand-père alors même que la glace avait pratiquement quinze centimètres d'épaisseur. Ma grand-mère a toujours ces petits pansements ronds sur son front ou ses bras à l'endroit où les grains de beauté qu'elle a eus toute sa vie ne paraissaient pas normaux. Ils s'étaient, leurs rebords effrangés, ou alors, ils changeaient de couleur, passant de marron à bleu ou noir.

Lorsque ma grand-mère est sortie de l'hôpital la dernière fois, mon grand-père lui portait sa valise et la valise était tellement lourde qu'il se plaignait de se sentir de guingois. Ma grand-mère franco-canadienne était tellement pudique que jamais elle n'aurait porté un maillot de bain en public et elle faisait toujours couler de l'eau dans le lavabo pour masquer les bruits incongrus qu'elle aurait pu faire dans la salle de bains. Sortant de l'hôpital Notre-Dame-de-Lourdes après une mastectomie partielle, elle dit : « Et c'est *toi* qui te sens de guingois ? »

Pour mon grand-père, cela résume toute l'histoire, ma grand-mère, le cancer, leur mariage, votre existence. Il rit chaque fois qu'il raconte ça.

Maria ne rit pas. Je veux la faire rire, la réchauffer. Lui faire me pardonner le collagène, je veux

dire à Maria qu'il n'y a rien à trouver sur elle. Si elle avait trouvé quelque chose ce matin, c'était une erreur. Une marque de naissance.

Maria porte la cicatrice du baiser de Tyler sur le dos de sa main.

Je veux faire rire Maria pour ne pas avoir à lui parler de ma dernière rencontre avec Chloe, que j'ai serrée entre mes bras, Chloe sans cheveux, squelette plongé dans la cire jaune avec un foulard en soie noué autour de son crâne chauve. J'ai enlacé Chloe une toute dernière fois avant qu'elle ne disparaisse à jamais. Je lui ai dit qu'elle ressemblait à un pirate, et elle a ri. Moi, quand je vais à la plage, je m'assieds toujours le pied droit glissé sous moi. Australie et Nouvelle-Zélande, sinon je le garde enfoui dans le sable. Ma crainte, c'est que les gens voient mon pied et que je commence à mourir dans leur esprit. Le cancer que je n'ai pas est partout aujourd'hui. Mais ça, je ne le dis pas à Maria.

Il y a des tas de choses que nous ne voulons pas connaître des gens que nous aimons.

Pour la réchauffer, pour la faire rire, je raconte à Maria l'histoire de la femme de Dear Abby, le courrier du cœur, qui a épousé un entrepreneur des pompes funèbres riche et beau, et le soir de leur nuit de noces, il l'a obligée à se tremper dans une baignoire d'eau glacée jusqu'à ce que sa peau soit gelée au toucher, et ensuite, il l'a fait s'allonger au lit complètement immobile pendant qu'il exécutait son rapport sexuel avec son corps froid et inerte.

Le plus drôle, c'est que la femme avait fait cela étant jeune mariée, et elle avait continué pendant les dix années de mariage qui ont suivi et aujourd'hui elle écrivait à Dear Abby pour demander si Abby était d'avis que la chose avait un sens caché.

CHAPITRE 14

C'est la raison pour laquelle j'ai tant aimé les groupes de soutien ; si les gens vous croyaient en train de mourir, ils vous accordaient toute leur attention.

S'il s'agissait — qui pouvait savoir — de la dernière fois où ils vous voyaient, où ils vous voyaient vraiment. Tout le reste, leur compte bancaire, les chansons à la radio, leurs cheveux emmêlés mal coiffés, plus rien n'avait d'importance.

Vous aviez leur attention pleine et entière.

Les gens écoutaient au lieu de simplement attendre leur tour de parler.

Et lorsqu'ils parlaient, ils ne vous racontaient pas d'histoires. Lorsque vous conversiez avec quelqu'un, vous bâtissiez quelque chose avec lui, et ensuite, vous étiez l'un et l'autre différents de ce que vous étiez auparavant.

Maria avait commencé à fréquenter les premiers groupes de soutien après avoir découvert sa première grossesse.

Le matin qui suivit notre découverte de sa

seconde grossesse, Maria arriva dans la cuisine en sautillant, les deux jambes dans une jambe de son collant, et dit :

— Regarde, je suis une sirène.

Maria dit :

— Ça n'a rien à voir avec les mecs qui se reculent sur le siège des toilettes en prétendant qu'il s'agit d'une moto. Ça, c'est un accident authentique.

Juste avant notre première rencontre, Maria et moi, à Hommes Toujours Tous Ensemble, il y avait la première grossesse, et maintenant il y avait la seconde grossesse.

Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que Maria est toujours en vie. La philosophie de la vie selon Maria, elle me l'a dit, est qu'elle peut mourir à tout instant. La tragédie de sa vie, c'est qu'elle ne meurt pas.

Lorsque Maria a découvert la première grossesse, elle s'est rendue dans une clinique où des mères-épouvantails étaient affalées dans des fauteuils en plastique sur trois côtés de la salle d'attente avec des enfants-poupées tout mous sur les genoux ou allongés à leurs pieds. Les enfants avaient les traits creusés, les yeux cernés d'ombre à la manière des oranges ou des bananes qui mûrissent trop et se ratatinent, et les mères leur grattaient le crâne et les couches de pellicules nées d'infections mycologiques échappant à tout traitement. À voir la façon dont la dentition des gens à la clinique paraissait énorme au milieu de leur visage si mince, on s'apercevait que les dents ne

sont que des esquilles d'os qui viennent vous traverser la peau pour écraser et meuler les choses.

C'est là qu'on se retrouve lorsqu'on n'a pas d'assurance santé.

Avant même qu'on ait pu en envisager les conséquences, des tas de mecs gays avaient voulu des enfants, et aujourd'hui les enfants sont malades, les mères sont en train de mourir et les pères sont morts et, assise dans l'odeur de vomi d'hôpital, un mélange de relents de pisser et de vinaigre, pendant qu'une infirmière interroge chaque mère pour savoir depuis combien de temps elle est malade et combien de kilos elle a perdus et si son enfant a un parent ou un tuteur vivant, Maria décide que non.

Si elle allait mourir, Maria ne voulait pas le savoir.

Maria a tourné au coin de la rue, une fois sortie de la clinique, direction la blanchisserie municipale, et elle a volé tous les jeans des séchoirs, avant de se rendre chez un fourgue qui lui en a offert quinze dollars pièce. Ensuite Maria s'est acheté des collants de vraiment bonne qualité, le genre qui ne file pas.

— Même ceux qui filent pas, dit Maria, ils accrochent.

Rien n'est statique. Tout part à vau-l'eau.

Maria a commencé à fréquenter les groupes de soutien dans la mesure où il était plus facile de traîner ses guêtres autour d'autres torche-culs humains. Il y a quelque chose qui foire chez tout

un chacun. Et pendant un moment, son cœur s'est comme qui dirait mis à battre plat.

Maria a commencé un boulot ; ça consistait à exécuter des contrats funéraires payés par anticipation pour une entreprise de pompes funèbres où il arrivait que de grands hommes obèses, mais plus fréquemment des femmes obèses, sortent de la salle d'exposition de la maison mortuaire chargés d'une urne funéraire de la taille d'un coquetier, et Maria était là, assise à son bureau dans le hall, avec sa chevelure sombre soigneusement nouée, son collant avec accroc, sa grosseur au sein, son destin désespéré, pour dire :

— Madame, ne vous flattez pas. Nous ne pourrions même pas faire entrer votre tête calcinée dans cette chose minuscule. Retournez là-bas et revenez avec une urne de la taille d'une boule de bowling.

Le cœur de Maria avait le même aspect que mon visage. Toute la merde, toute l'ordure du monde. Du torche-cul humain après consommation que personne n'irait jamais se donner le mal de recycler.

Entre les groupes de soutien et la clinique, Maria m'a dit, elle avait rencontré des tas de gens qui étaient décédés. Ces gens étaient morts, ils étaient de l'autre côté, et la nuit, ils appelaient au téléphone. Maria allait dans les bars, elle entendait le barman qui l'appelait par son nom, et lorsqu'elle prenait l'appel, la ligne était morte.

À l'époque, elle croyait que c'était cela, toucher le fond.

— Quand tu as vingt-quatre ans, dit Maria, tu n'as aucune idée de la profondeur à laquelle tu peux véritablement tomber, mais j'ai appris vite, j'étais bonne élève.

La première fois que Maria a rempli une urne funéraire, elle n'avait pas mis de masque sur son visage, et ensuite, elle s'est mouchée et dans le mouchoir en papier se trouvait le magma noir de M. Machin.

Dans la maison de Paper Street, si le téléphone sonnait une fois et que vous décrochiez pour tomber sur une ligne morte, vous saviez qu'il s'agissait de quelqu'un essayant de joindre Maria. La chose arrivait bien plus souvent qu'on ne pourrait le croire.

Dans la maison de Paper Street, un inspecteur de police a commencé à appeler à propos de l'explosion de mon appart, et Tyler se plantait là, la poitrine contre mon épaule, à murmurer au creux de mon oreille pendant que je collais le combiné contre l'oreille opposée, et que l'inspecteur me demandait si je connaissais quelqu'un sachant fabriquer de la dynamite maison.

— Le désastre est une part naturelle de mon évolution, murmura Tyler, vers la tragédie et la dissolution.

J'ai dit à l'inspecteur que c'était le réfrigérateur qui avait fait sauter mon appart.

— Je suis en train de rompre mon attachement à tout pouvoir, toute possession physique, murmura Tyler, parce que ce ne sera qu'à travers ma

propre destruction que je découvrirai le pouvoir supérieur de mon esprit.

La dynamite, dit l'inspecteur, il y avait des impuretés, un résidu d'oxalate d'ammoniac et de perchlorate de potassium qui pourrait signifier que la bombe était de fabrication maison, et le pêne dormant de la porte d'entrée était décheté.

J'ai dit que je me trouvais à Washington, D.C., ce soir-là.

L'inspecteur au téléphone a expliqué que quelqu'un avait vaporisé une bombe de fréon dans le verrou à pêne dormant qu'il avait ensuite attaqué au ciseau à froid pour en fracasser le cylindre. C'est ainsi que les criminels volent les bicyclettes.

— Le libérateur qui détruit ma propriété, dit Tyler, combat pour me sauver l'esprit. Le professeur qui nettoiera mon chemin de toutes mes possessions me libérera.

L'inspecteur a dit que celui qui avait préparé la dynamite maison aurait pu ouvrir le gaz et soufflé sur la veilleuse du réchaud plusieurs jours avant l'explosion. Le gaz n'a été que le détonateur. Il aurait fallu des jours et des jours pour que le gaz remplisse l'appart avant d'atteindre le compresseur à la base du réfrigérateur et que le moteur électrique du compresseur déclenche l'explosion.

— Dis-lui, murmura Tyler, dis-lui que c'est toi. C'est toi qui as tout fait sauter. C'est ça qu'il veut entendre.

Je dis à l'inspecteur : non, je n'ai pas laissé le gaz ouvert avant de quitter la ville. J'adorais la vie que j'avais. J'adorais cet appart. J'adorais jusqu'au

plus petit de mes meubles. C'était toute ma vie. Tout, les lampes, les fauteuils, les tapis étaient moi. Les plats dans les placards étaient moi. Les plantes étaient moi. La télévision était moi. C'est moi qui ai sauté et volé en morceaux. Est-ce qu'il ne pouvait pas comprendre ça ?

L'inspecteur a dit de ne pas quitter la ville.

CHAPITRE 15

M'sieur son honneur, m'sieur le président de chapitre du chapitre local du syndicat national des opérateurs de cinéma indépendants et projectionnistes nationaux unis était simplement assis.

En dessous, derrière et à l'intérieur de tout ce que l'homme prenait pour argent comptant, quelque chose d'horrible poussait.

Rien n'est statique.

Tout part à vau-l'eau.

Je sais cela parce que Tyler sait cela.

Trois ans durant, Tyler avait recollé des films, il les avait recoupés pour une chaîne de cinémas. Un film voyage en six ou sept petites bobines rangées dans une valise de métal. Le travail de Tyler consistait à recoller les bobines ensemble en une bobine unique de un mètre cinquante que les projecteurs automatiques, positionnement et rembobinage, pouvaient accepter. Après trois années, sept cinémas, au moins trois projections par cinéma, de nouveaux films chaque semaine, Tyler avait manipulé des centaines de copies.

Pas de chance, mais, avec la multiplication des projecteurs à positionnement et rembobinage automatiques, le syndicat n'avait plus besoin des services de Tyler. M'sieur le président de chapitre était obligé de convoquer Tyler pour une petite séance assise.

Le travail était ennuyeux, la paie, de la merde, et donc le président du syndicat uni des cinémas unis et indépendants des opérateurs de projection unis a dit que son organisation rendait à Tyler Durdan un service en le virant avec douceur et élégance, genre promotion diplomatique.

Ne prends pas cela pour un rejet. Prends-le pour une remise à juste place.

Et là, tout de suite, m'sieur du trou du cul le président de chapitre dit :

— Nous apprécions ta contribution à notre succès.

Oh, ce n'était pas là un problème, a dit Tyler, avant de sourire de toutes ses dents. Aussi longtemps que le syndicat continuerait à expédier son chèque de paie, il garderait le silence.

Tyler dit :

— Pensez à cela en termes de retraite anticipée, avec pension.

Tyler avait vu passer entre ses mains des centaines de copies.

Les films étaient retournés chez le distributeur. Des films étaient ressortis, après une première diffusion. Comédies. Drames. Comédies musicales. Aventures sentimentales. Films d'action.

Entrecoupés des clichés pornographiques de Tyler, un plan à la fois.

Sodomie. Fellation. Cunnilingus. Bondage.

Tyler n'avait rien à perdre.

Tyler était le pion du monde, le paillason de l'humanité.

Tyler m'a fait répéter, comme au théâtre, pour que j'aie le dire aussi au directeur du Pressman Hotel, lui aussi.

Sur l'autre lieu de travail de Tyler, au Pressman Hotel, Tyler disait qu'il n'était personne. Personne ne se souciait de savoir s'il vivait ou s'il mourait, et le sentiment était réciproque, bordel de merde. C'est ce que Tyler m'a dit de dire dans le bureau du directeur avec des vigiles assis de l'autre côté de la porte.

Tyler et moi sommes restés éveillés tard et nous avons échangé des histoires une fois que tout a été terminé.

Juste après sa visite au syndicat des projectionnistes, Tyler m'a forcé à aller affronter le directeur du Pressman Hotel.

Tyler et moi avons de plus en plus l'air de jumeaux identiques. L'un comme l'autre, nous avons les pommettes défoncées, et notre peau avait perdu sa mémoire, oubliant les endroits à venir recouvrir après que nous avons été touchés.

Mes hématomes venaient du fight club, et le visage de Tyler était démolé, rendu informe par les coups de poing du président du syndicat des projectionnistes. Après que Tyler fut sorti en se traî-

nant au sol des bureaux du syndicat, je suis allé voir le directeur du Pressman Hotel.

C'est là que j'étais assis, dans le bureau du directeur du Pressman Hotel.

Je suis Joe la Revanche, la Revanche Narquoise.

La première chose que le directeur de l'hôtel ait dite, c'est que je disposais de trois minutes. Au cours des premières trente secondes, je lui ai appris que je faisais pipi dans la soupe, que je pétais sur les crèmes brûlées, que j'éternuais sur les endives braisées, et donc, maintenant, je voulais que l'hôtel m'adresse un chèque hebdomadaire d'un montant équivalant à mon salaire moyen d'une semaine plus les pourboires. En échange, je ne reviendrais plus travailler, je ne contacterais pas les journaux ni les services de l'hygiène avec des aveux confus et larmoyants.

Les grands titres : Le Serveur Mal dans sa Peau Reconnaît avoir Pollué la Nourriture.

Bien sûr, ai-je dit, je pourrais peut-être me retrouver en prison. Ils pourraient me pendre et m'arracher les noisettes, me traîner dans les rues, me fouetter la peau, me brûler à la soude caustique, mais le Pressman Hotel garderait toujours la réputation de l'hôtel où les gens les plus riches de la terre ont mangé du pipi.

Les paroles de Tyler me sortaient par la bouche. Et dire que j'étais quelqu'un de si gentil, jadis.

Dans le bureau du syndicat des projectionnistes, Tyler avait ri après que le président du syndicat lui eut allongé un coup de poing. Un seul coup de

poing qui avait fait dégringoler Tyler de son fauteuil, et Tyler était assis contre le mur, et il riait.

— Allez-y, vous ne pouvez pas me tuer, riait Tyler. Espèce de connard stupide. Collez-moi une branlée à chier, mais vous ne pouvez pas me tuer.

Vous avez trop à perdre.

Je n'ai rien.

Vous avez tout.

Allez-y, en plein dans le bide. Encore un coup en pleine figure. Rentrez-moi les dents dans la gorge, mais continuez à m'adresser mes chèques de paie. Cassez-moi les côtes, mais si vous ratez la paie d'une seule semaine, je révèle tout au grand jour, et vous et votre petit syndicat tomberez sous le coup des poursuites judiciaires engagées contre vous par tous les propriétaires de cinémas et les distributeurs de films et les mamans dont le petit a peut-être vu une queue bandante dans *Bambi*.

— Je suis de l'ordure, a dit Tyler. Je suis de l'ordure, je suis de la merde, je suis cinglé à vos yeux et aux yeux de tout ce putain de monde, a dit Tyler au président du syndicat. Vous vous fichez bien de l'endroit où je vis, des sentiments que j'éprouve, de ce que je mange ou de la manière dont je nourris mes mômes ou dont je paie le médecin si je tombe malade, et oui, je suis stupide, je m'ennuie, je suis faible, mais je suis encore sous votre responsabilité.

Assis que j'étais dans le bureau du Pressman Hotel, mes lèvres fight club étaient toujours fendues en une dizaine de segments. Avec le trou du

cul de plaie dans ma joue regardant le directeur du Pressman Hotel, c'était plutôt bien convaincant.

En gros, j'ai dit les mêmes choses que Tyler.

Après que le président du syndicat eut étalé Tyler au sol d'un pain bien asséné, après que m'sieur le président eut constaté que Tyler ne ripostait pas, son honneur avec son corps de grosse Cadillac plus gros et plus fort qu'il n'en aurait jamais vraiment l'usage, son honneur a donné de l'élan à l'un de ses richelieus avant de shooter Tyler dans les côtes et Tyler a rigolé. Son honneur a allongé un tir de richelieu dans les reins de Tyler après que Tyler se fut roulé en boule, mais Tyler riait toujours.

— Sors-toi les tripes, lâche tout, a dit Tyler. Fais-moi confiance. Tu te sentiras beaucoup mieux. Tu te sentiras super.

Dans le bureau du Pressman Hotel, j'ai demandé au directeur de l'hôtel si je pouvais utiliser son téléphone, et j'ai composé le numéro des infos municipales d'un journal. Sous l'œil attentif du directeur de l'hôtel, j'ai dit :

Salut, j'ai dit, j'ai commis un terrible crime contre l'humanité dans le cadre d'une contestation politique. Ma protestation concerne l'exploitation des travailleurs dans les industries de service.

Si j'allais en prison, je ne serais pas seulement quelque individu déséquilibré se soulageant dans la soupe. Cela atteindrait une dimension héroïque.

Le Serveur Robin des Bois se fait le Champion des Démunis.

Ceci dépasserait, et de loin, le cadre d'un seul hôtel et d'un seul serveur.

Le directeur du Pressman Hotel m'a très délicatement pris le combiné des mains. Le directeur a dit qu'il ne voulait plus me voir travailler là, pas avec l'allure que j'avais maintenant.

Je suis debout devant le bureau du directeur lorsque je dis : quoi ?

Vous n'aimez pas l'idée de tout *ceci* ?

Et sans tressaillir, les yeux toujours fixés sur le directeur, avec la force centrifuge d'un poing à bout de bras lancé en arc de cercle, je m'écrase ledit poing sur le nez dont les croûtes craquelées laissent jaillir un sang tout frais.

Sans raison aucune, je me souviens du premier soir où Tyler et moi avons livré notre premier combat. *Je veux que tu me frappes aussi fort que tu peux.*

Le coup de poing n'est pas vraiment si puissant que ça. Je me frappe une nouvelle fois. C'a tout bonnement l'air chouette, tout ce sang, mais je m'élance violemment contre le mur pour faire un terrible bruit et briser la peinture accrochée là.

Le verre et le cadre cassés et la peinture de fleurs et de sang dégringolent au sol et moi je continue mon numéro de clown. Je me conduis comme le dernier des débiles. Le sang arrive sur la moquette et je lève les bras et je me cramponne au rebord du bureau du directeur de l'hôtel en y laissant des empreintes de monstre sanguinolent et je dis : je

vous en prie, aidez-moi ; mais je me mets à glousser.

Aidez-moi, je vous en prie.

Je vous en prie, ne me frappez plus.

Je me laisse glisser au sol et je traîne mon sang sur la moquette. Les premiers mots que je vais dire sont *Je vous en prie*. Aussi je garde les lèvres fermées. Le monstre se traîne sur les adorables bouquets et guirlandes du tapis d'Orient. Le sang me tombe du nez, glisse à l'arrière de ma gorge et dans ma bouche, brûlant. Le monstre rampe sur la moquette, brûlant, à ramasser les peluches et la poussière qui collent au sang de ses pattes griffues. Et il rampe suffisamment près pour agripper le directeur du Pressman Hotel à l'entour de ses chevilles à rayures et dire ce qu'il doit dire.

Je vous en prie.

Dis-le.

Je vous en prie sort dans une bulle de sang.

Dis-le.

Je vous en prie.

Et la bulle éclate en une giclée de sang à travers tout.

Et c'est donc ainsi que Tyler s'est retrouvé libre de démarrer un fight club tous les soirs de la semaine. Après cela il y a eu sept fight clubs, et après cela, il y a eu quinze fight clubs, et après cela il y a eu vingt-trois fight clubs, et Tyler en voulait plus. Il y avait toujours de l'argent qui rentrait.

Je vous en prie, ai-je demandé au directeur du Pressman Hotel, donnez-moi l'argent. Et je glousse, une nouvelle fois.

Je vous en prie.

Et je vous en prie, ne me frappez plus.

Vous avez tant, et je n'ai rien. Et je commence à faire remonter mon sang le long des jambes à rayures du directeur du Pressman Hotel, lequel se plie en arrière, brutalement, les mains sur le rebord de fenêtre derrière lui, et même que ses lèvres minces se rétractent sur ses dents.

Le monstre crochète sa patte griffue ensanglantée à la taille du pantalon du directeur et il se relève en se tractant, agrippé à la chemise blanche amidonnée, et j'enveloppe de mes mains ensanglantées les poignets lisses du directeur.

Je vous en prie. Je souris, un sourire assez large pour me fendre les lèvres.

S'ensuit une lutte tandis que le directeur hurle et essaie de dégager ses mains de mon emprise, loin de moi, de mon sang, de mon nez écrabouillé, la saleté collée au sang sur lui comme sur moi, et exactement à cet instant, à notre moment d'excellence suprême, les vigiles décident de faire leur entrée.

CHAPITRE 16

C'est dans le journal d'aujourd'hui, quelqu'un a pénétré dans les bureaux entre les dixième et quatorzième étages de la tour Heinz, il est ressorti par les fenêtres des bureaux et il a peint la face sud de l'immeuble d'un masque ricanant haut de cinq étages, avant d'allumer des feux de sorte que la fenêtre au centre de chaque œil énorme s'était changée en brasier énorme, plein de vie, impossible à éluder au-dessus de la ville à l'aube.

Dans la photo à la une du journal, le visage est une citrouille furieuse, démon japonais, dragon d'avarice suspendu dans le ciel, et la fumée dessine les sourcils d'une sorcière ou les cornes du diable. Et les gens pleuraient la tête rejetée en arrière.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Et qui irait faire une chose pareille ? Et même une fois les feux éteints, le visage était toujours là, et c'était pire. Les yeux vides donnaient l'impression de surveiller tout un chacun dans la rue, mais dans le même temps, ils étaient morts.

Ces trucs se retrouvent de plus en plus souvent dans le journal.

Naturellement, on lit ça, et on veut immédiatement savoir si la chose faisait partie du Projet Chaos.

Le journal dit que la police n'a pas de véritable piste. Gangs de jeunes ou étrangers de l'espace, quiconque avait fait ça aurait pu mourir en allant ramper sur les corniches et pendouiller des rebords des fenêtres, chargé de bombes de peinture noire.

S'agissait-il du Comité Malfaisance ou du Comité Incendie volontaire ? Le visage géant était probablement la tâche qu'on leur avait affectée la semaine dernière en guise de travail personnel.

Tyler aurait la réponse, mais la première règle à propos du Projet Chaos est qu'on ne pose pas de questions sur le Projet Chaos.

Dans le cadre du Comité Agression-Projet Chaos, cette semaine Tyler dit qu'il a expliqué en détail à tous ce qu'il était nécessaire de savoir pour faire feu avec une arme. Tout ce que fait une arme, c'est focaliser une explosion dans une direction donnée.

Lors de la dernière réunion du Comité Agression, Tyler a apporté une arme et les pages jaunes d'un annuaire téléphonique. Les membres se retrouvent dans le sous-sol où le fight club se retrouve le samedi soir. Chaque comité se retrouve un soir différent :

Incendie volontaire : lundi.

Aggression : mardi.

Malfaisance : mercredi.

Et Désinformation : jeudi.

Chaos organisé. Bureaucratie de l'anarchie.

À vous de voir.

Des groupes de soutien. Comme qui dirait.

Et donc le mardi soir, le Comité Agression a proposé des événements pour la semaine à venir, et Tyler a lu les propositions et donné au comité son travail personnel à exécuter.

À cette heure-ci la semaine prochaine, chacun des mecs du Comité Agression va devoir se choisir un combat dont il ne sortira pas héros. Et pas au fight club. C'est plus difficile qu'il n'y paraît. Un homme de la rue fera n'importe quoi pour ne pas se battre.

L'idée est de prendre un quidam dans la rue qui ne s'est jamais battu et de l'embrigader. Lui laisser faire l'expérience de la victoire pour la première fois de son existence. Faire en sorte qu'il explose. Lui donner la permission de vous foutre une branlée de première.

Vous êtes capable d'encaisser. Si vous gagnez, vous avez foiré votre coup.

— Ce qu'il faut que nous fassions, mes gens, a dit Tyler au comité, c'est rappeler à ces mecs le genre de puissance dont ils disposent encore.

C'est le petit baratin-requinque de Tyler. Puis il a ouvert chacun des carrés de papier pliés dans la boîte en carton devant lui. C'est ainsi que chaque comité propose son choix d'événements pour la semaine à venir. Rédiger l'événement sur le calepin du comité. Arracher la feuille, la plier et la

mettre dans la boîte. Tyler vérifie les propositions et rejette toutes les mauvaises idées.

Pour chaque idée qu'il rejette, Tyler met un bulletin blanc dans la boîte.

Puis chaque membre du comité choisit un papier qu'il sort de la boîte. À la manière dont Tyler m'a expliqué la procédure, si quelqu'un tire un bulletin blanc, il n'a que son travail personnel à exécuter cette semaine-là.

Si vous tirez une proposition, eh bien, il faut que vous vous rendiez ensuite au festival des bières d'importation ce week-end-là pour y bousculer un mec dans les toilettes chimiques. Vous obtenez une bonification si vous vous faites tabasser pour avoir fait ça. Ou bien il faut que vous assistiez au défilé de mode dans l'atrium du centre commercial pour y balancer de la gélatine à la fraise depuis la mezzanine.

Si vous vous faites arrêter, vous êtes rayé du Comité Agression. Si vous riez, vous êtes rayé du Comité Agression.

Personne ne sait qui tire une proposition, et personne à l'exception de Tyler ne connaît le contenu des propositions offertes, celles qui sont acceptées, celles qu'il jette à la poubelle. Plus tard cette même semaine, il se peut que vous lisiez dans le journal un compte rendu sur un homme non identifié qui, au centre-ville, a bondi sur le conducteur d'une décapotable Jaguar qu'il a dirigée dans une fontaine publique.

Vous êtes bien obligé de vous poser la question. S'agissait-il là d'une proposition du comité que vous auriez pu tirer ?

Le mardi soir suivant, vous regarderez tout autour de vous, passant en revue les membres du Comité Agression sous cette unique ampoule dans le sous-sol noir du fight club, et vous continuerez à vous interroger sur l'identité de celui qui a précipité la Jaguar dans la fontaine.

Qui est monté sur le toit du musée d'art pour se mettre à tirer en embuscade des balles de peinture sur les membres de la réception dans la salle de sculpture ?

Qui a peint le masque de démon embrasé sur la tour Heinz ?

La nuit de la mission Tour Heinz, vous pouvez vous représenter une équipe d'employés de cabinets d'avocats, comptables ou grouillots, en train de se faufiler en cachette dans ces mêmes bureaux où ils se tenaient assis, jour après jour. Peut-être étaient-ils un peu ivres même si c'est contre les règles du Projet Chaos, et ils ont utilisé des passes là où ils ont pu et des bombes de fréon à vaporiser pour réduire en morceaux les cylindres de verrous de manière à pouvoir se suspendre et descendre en rappel sur la façade en brique de la tour, se laissant tomber, se faisant mutuellement confiance pour tenir les cordes, à se balancer, à risquer une mort rapide dans les bureaux où chaque jour ils avaient l'impression de sentir leurs vies arriver à leur terme heure après heure.

Le lendemain matin, ces mêmes employés et adjoints de responsables comptes clients se retrouvaient dans la foule, la tête soigneusement coiffée rejetée en arrière, ivres du manque de sommeil

mais sobres, arborant cravate et écoutant la foule alentour s'interroger, qui donc irait faire une chose pareille, et la police de hurler à la cantonade des « Reculez tout le monde, s'il vous plaît », maintenant, tandis que coulait l'eau au sortir du centre brisé et fumant de chaque œil énorme.

Tyler m'a dit en secret qu'il n'y a jamais plus de quatre bonnes propositions au cours d'une réunion, de sorte que la probabilité de tirer une vraie proposition et pas seulement un bulletin blanc est d'environ quatre sur dix. Il y a vingt-cinq mecs au Comité Agression, y compris Tyler. Tous ont droit à leur travail personnel : perdre une bagarre en public, et chaque membre tire une proposition.

Cette semaine-ci, Tyler leur a dit :

— Allez acheter une arme.

Tyler a donné à un mec les pages jaunes de l'annuaire téléphonique et lui a dit d'en arracher un encart publicitaire. Ensuite de passer l'annuaire au suivant. Interdit à deux mecs de se rendre au même endroit pour acheter ou tirer.

— Ceci, a dit Tyler, et il a sorti une arme de sa poche de veste, ceci est une arme à feu, et dans deux semaines, vous devez tous être en possession d'une arme de cette taille à peu près et l'apporter à la réunion.

— Vaudrait mieux régler votre achat en liquide, a dit Tyler. À la prochaine réunion, vous échangerez tous les armes que vous aurez apportées et vous signalerez l'arme que vous avez achetée comme volée.

Personne n'a posé la moindre question. On ne pose pas de questions est la première règle du Projet Chaos.

Tyler a fait passer l'arme. Elle était drôlement lourde pour une si petite taille, comme si une chose géante comme une montagne ou un soleil s'était effondrée pour se fondre et fabriquer cet objet. Les mecs du comité la tenaient avec deux doigts. Tout le monde voulait poser la question de savoir si elle était chargée, mais la deuxième règle du Projet Chaos est : on ne pose pas de questions.

Peut-être était-elle chargée, peut-être pas. Peut-être devrions-nous toujours présumer le pire ?

— Une arme, a dit Tyler, est simple et parfaite. Il suffit de tirer la détente en arrière.

La troisième règle du Projet Chaos est. pas d'excuses.

— La détente, a dit Tyler, libère le percuteur, et le percuteur frappe la poudre.

La quatrième règle est : pas de mensonges.

— L'explosion libère une balle de métal par l'extrémité libre de la cartouche, et le canon de l'arme focalise la poudre explosive et la balle-fusée, a dit Tyler, comme un homme au sortir d'un canon, comme un missile au sortir d'un silo, comme votre foutre, dans une direction donnée.

Lorsque Tyler a inventé le Projet Chaos, Tyler a dit que le but du Projet Chaos n'avait rien à voir avec les autres individus. Tyler ne se souciait pas de savoir si d'autres se faisaient blesser ou pas. Le but était d'enseigner à chaque homme du projet qu'il avait le pouvoir de commander à l'histoire.

Nous, chacun de nous, pouvons prendre les commandes du monde.

C'est au fight club que Tyler a inventé le Projet Chaos.

J'ai repéré un novice un soir au fight club. Ce samedi soir-là, un jeune mec au visage d'angelot est arrivé pour son premier fight club, je l'ai repéré et je l'ai engagé pour un combat. C'est ça, la règle. Si c'est votre premier soir au fight club, il vous faut vous battre. Je savais ça et donc, je l'ai engagé, parce que l'insomnie était revenue, et j'étais d'humeur à détruire quelque chose de beau.

Dans la mesure où la majeure partie de mon visage n'a jamais l'occasion de guérir, je n'ai rien à perdre côté apparence et look. Mon patron, au boulot, il m'a demandé ce que je faisais à propos du trou dans ma joue qui ne guérit jamais. Quand je bois du café, je lui ai dit, je place deux doigts au-dessus du trou pour l'empêcher de fuir.

Il existe une prise d'étranglement qui laisse passer juste assez d'air pour garder son individu éveillé, et ce soir-là, au fight club, j'ai frappé notre novice, j'ai martelé cette belle gueule d'angelot, d'abord avec les jointures osseuses de mon poing pareilles à une molaire pilonneuse, et ensuite avec la base nouée serrée de mon poing après que mes jointures se furent retrouvées à vif à force de racler ses dents qui avaient défoncé ses lèvres. Puis le même m'est tombé dans les bras en tas de chiffes molles.

Tyler m'a dit ensuite qu'il ne m'avait jamais vu détruire quelque chose aussi complètement. Ce

soir-là, Tyler a su qu'il lui fallait remonter le fight club d'un cran ou le fermer.

Tyler a dit au petit déjeuner du lendemain matin :

— T'avais l'air d'un fou furieux, Psycho Boy. Où es-tu allé ?

J'ai dit que je me sentais merdeux et pas décontracté du tout. Je n'avais pas éprouvé la moindre sorte d'excitation. Peut-être que j'avais acquis une accoutumance. On peut se fabriquer une tolérance au combat, et peut-être que j'avais besoin de passer à quelque chose de plus important.

C'est ce matin-là que Tyler a inventé le Projet Chaos.

Tyler m'a demandé ce que je combattais vraiment.

Ce que dit Tyler, comme quoi nous sommes la merde et les esclaves de l'histoire, c'est exactement ce que je ressentais. Je voulais détruire tout ce que je n'aurais jamais de beau. Brûler les forêts amazoniennes. Pomper des chlorofluocarbures droit vers le ciel pour gober tout l'ozone. Ouvrir les vannes de purge des superpétroliers et détacher les têtes des puits de pétrole en haute mer. Je voulais tuer tout le poisson que je ne pouvais me permettre de manger, et détruire sous les marées noires les plages françaises que je ne verrais jamais.

Je voulais voir le monde entier toucher le fond.

Ce que je voulais en pilonnant ce gamin, c'était en réalité coller une balle entre les deux yeux de tous les pandas qui refusaient de baiser pour sauver leur espèce en danger et de toutes les baleines

ou dauphins qui renonçaient et venaient s'échouer sur la terre ferme.

Ne pensez pas à cela comme à l'extinction d'une espèce. Prenez cela comme une remise en place, toutes proportions retrouvées.

Des milliers d'années durant, les êtres humains avaient baisé, déversé leurs ordures et leur merde sur cette planète, et aujourd'hui, l'histoire attendait de moi que je nettoie après le passage de tout le monde. Il faut que je lave et que je raplatisse mes boîtes de soupe. Et que je justifie chaque goutte d'huile moteur usagée.

Et il faut que je règle la note pour les déchets nucléaires et les réservoirs à essence enterrés et les boues toxiques étalées sur les champs d'épandage d'ordures une génération avant ma naissance.

Je tenais le visage de m'sieur l'angelot comme un bébé ou un ballon de rugby au creux de mon bras et je le tabassais de mes jointures, je l'ai tabassé jusqu'à ce que ses dents crèvent ses lèvres. Tabassé à coups de coude après ça jusqu'à ce qu'il s'effondre entre mes bras comme un tas. Jusqu'à ce que la peau de ses pommettes, à force de martelage, soit si fine qu'elle vire au noir.

Je voulais respirer la fumée.

Les oiseaux et les biches sont un luxe stupide, et tous les poissons devraient flotter.

Je voulais brûler le Louvre. Je me ferais les marbres Elgin à la masse et je m'essuierais le cul avec *La Joconde*. C'est mon monde, maintenant.

C'est mon monde, ici, mon monde, et tous ces gens anciens sont morts.

C'est au petit déjeuner ce matin-là que Tyler a inventé le Projet Chaos.

Nous voulions libérer le monde de l'histoire par l'explosif.

Nous prenions le petit déjeuner dans la maison de Paper Street et Tyler a dit : imagine-toi en train de planter des radis et des semences de pomme de terre sur le quinzième green d'un terrain de golf oublié.

Tu iras chasser l'élan dans les forêts ravinées et marécageuses qui entourent les ruines du Rockefeller Center, et déterrer des clams tout à côté du squelette de la Space Needle penchée à quarante-cinq degrés. Nous peindrons les gratte-ciel d'énormes visages totémiques et de tikis de farfadets, et tous les soirs, ce qui restera de l'humanité se retirera dans les zoos vides pour se boucler à double tour dans les cages afin de se protéger des ours et des gros chats et des loups qui arpentent le terrain et nous surveillent la nuit depuis l'extérieur des barreaux de la cage.

— Le recyclage et les limitations de vitesse sont de la connerie, a dit Tyler. Comme quelqu'un qui cesserait de fumer sur son lit de mort.

C'est le Projet Chaos qui va sauver le monde. Un âge glaciaire culturel. Un âge de ténèbres prématurément induit. Le Projet Chaos va forcer l'humanité à se mettre en sommeil ou en rémission suffisamment longtemps pour que la terre récupère de ses maux.

— À toi de justifier l'anarchie, dit Tyler. À toi d'imaginer et de comprendre.

Exactement comme ce que fait le fight club des employés et des emballeurs de produits au supermarché, le Projet Chaos va faire éclater la civilisation de manière à nous permettre de tirer meilleur parti du monde.

— Imagine, a dit Tyler, traquer l'élan le long des vitrines de grands magasins avec leurs rayons dégueulasses de belles robes et de smokings en train de pourrir sur leurs cintres ; tu porteras des vêtements de cuir qui te dureront le restant de ton existence, et tu escaladeras les plantes grimpantes grosses comme le poing qui enveloppent la tour Sears. Jack et les haricots géants, tu escaladeras jusqu'à traverser la canopée de la forêt dégoulinante et l'air sera tellement propre que tu pourras voir de minuscules silhouettes battant le blé et découpant des tranches de venaison pour les laisser à sécher sur les voies vides de voitures d'une super-autoroute abandonnée s'étirant sur une largeur de huit voies brûlant d'un soleil d'août sur deux mille kilomètres.

C'était cela le but du Projet Chaos, a dit Tyler, la destruction totale et immédiate de la civilisation.

Ce qui vient ensuite dans le Projet Chaos, personne ne le sait hormis Tyler. La deuxième règle est qu'on ne pose pas de questions.

— Ne vous procurez pas de balles, a dit Tyler au Comité Agression. Et juste pour que vous n'ayez pas à vous en soucier, oui, il va falloir que vous tuiez quelqu'un.

Incendie volontaire. Agression. Malfaisance et Désinformation.

Pas de questions. Pas de questions. Pas d'excuses et pas de mensonges.

La cinquième règle du Projet Chaos est qu'il faut faire confiance à Tyler.

CHAPITRE 17

Mon patron apporte une nouvelle feuille de papier jusqu'à mon bureau et la dépose à mon coude. Je ne porte même plus de cravate. Mon patron porte sa cravate bleue, donc ça doit être un jeudi. La porte du bureau de mon patron est toujours fermée maintenant, et nous n'avons pas échangé plus de deux paroles par jour depuis qu'il a découvert les règles du fight club dans la photocopieuse et que j'ai peut-être sous-entendu que je serais susceptible de l'étriper d'une décharge de fusil. Encore moi qui refais le clown, une nouvelle fois.

Ou alors, je pourrais appeler les gens des litiges au ministère des Transports. Il y a un berceau de montage de siège avant qui n'a jamais satisfait aux tests de collision avant de passer en production.

Quand on sait où chercher, il y a des cadavres enterrés partout.

Bonjour, je dis.

Il dit :

— Bonjour.

Posé au niveau de mon coude se trouve un autre document secret important à-moi-seul-réservé que Tyler voulait que je tape et que je photocopie. Il y a une semaine de cela, Tyler déterminait les dimensions de la salle en arpentant le sous-sol de la maison de location de Paper Street. Soixante-cinq semelles de longueur et quarante de largeur. Tyler réfléchissait à haute voix. Tyler m'a demandé :

— Combien font six fois sept ?

Quarante-deux.

— Et quarante-deux fois trois ?

Cent vingt-six.

Tyler m'a donné une liste manuscrite de notes et m'a dit de la taper avant d'en faire soixante-douze copies.

Pourquoi autant ?

— Parce que, a dit Tyler, c'est le nombre de mecs qui peuvent dormir dans le sous-sol si nous les mettons sur des couchettes de l'armée sur trois niveaux.

• J'ai demandé : et leurs affaires ?

Tyler a dit :

— Ils n'apporteront rien de plus que ce qu'il y aura sur la liste, et le tout devrait tenir sous un matelas.

La liste que mon patron trouve dans la photocopieuse, le compteur de la machine encore réglé sur soixante-douze exemplaires, la liste dit : « Le fait d'apporter les articles exigés ne garantit pas l'admission à l'entraînement, mais aucune candidature ne sera prise en considération si le candidat n'est pas équipé des articles suivants et de très

exactement cinq cents dollars en liquide pour couvrir les frais d'inhumation individuelle. »

Il en coûte au moins trois cents dollars pour incinérer la dépouille d'un indigent, m'a dit Tyler, et le prix augmentait. Quiconque meurt sans cette somme minimale d'argent, eh bien, son corps se trouve expédié dans une classe d'autopsie.

Cet argent doit toujours être transporté dans la chaussure de l'étudiant de sorte que si l'étudiant est tué, sa mort ne sera pas un fardeau pour le Projet Chaos.

En outre, le candidat doit se présenter muni des articles suivants :

Deux chemises noires.

Deux pantalons noirs.

Une paire de grosses chaussures noires solides.

Deux paires de chaussettes noires et deux ensembles de sous-vêtements sans signe distinctif.

Un gros manteau noir.

Ceci inclut les vêtements que le candidat porte sur le dos.

Une serviette blanche.

Un matelas des surplus de l'armée.

Un saladier en plastique blanc.

À mon bureau, avec mon patron toujours debout à côté de moi, je prends la liste originale et je lui dis merci. Mon patron entre dans son bureau, et je me prépare au travail, un jeu de solitaire avec l'ordinateur.

Après le travail, je donne les copies à Tyler, et les jours passent. Je vais travailler.

Je rentre à la maison.

Je vais travailler.

Je rentre à la maison, et il y a un mec posté sur notre perron. Le mec est devant la porte d'entrée avec sa seconde chemise noire et son second pantalon dans un sac en papier marron et il a au moins les trois derniers articles, une serviette blanche, un matelas des surplus de l'armée et un saladier en plastique, posés sur la rambarde du perron. D'une fenêtre de l'étage, Tyler et moi reluquons le mec, et Tyler me dit de renvoyer le gars.

— Il est trop jeune, dit Tyler.

Le mec du perron est m'sieur face d'ange que j'ai essayé de détruire le soir où Tyler a inventé le Projet Chaos. Même avec ses deux yeux au beurre noir et sa brosse blonde et courte, on voit bien que ce joli petit dur boudeur n'a pas de rides ni de cicatrices. Mettez-le dans une robe et faites-le sourire, et ce sera une femme. M'sieur face d'ange est juste là, debout, les orteils au ras de la porte d'entrée, il se contente de regarder droit devant au creux du bois crevassé, les mains le long du corps, avec chaussures noires, chemise noire, pantalon noir.

— Débarrasse-toi de lui, me dit Tyler. Il est trop jeune.

Je demande : c'est quoi l'âge pour être trop jeune ?

— Peu importe, dit Tyler. Si le candidat est jeune, nous lui disons qu'il est trop jeune. S'il est gras, il est trop gras. S'il est vieux, il est trop vieux. Mince, il est trop mince. Blanc, il est trop blanc. Noir, il est trop noir.

C'est ainsi que les temples bouddhistes testent leurs candidats et ce, depuis des millions de milliards d'années, dit Tyler. Tu dis au candidat de s'en aller, et si sa résolution est assez forte pour attendre à l'entrée sans nourriture ni abri ni encouragement trois jours durant, alors, alors seulement il peut entrer et commencer sa formation.

Donc je dis à m'sieur face d'ange qu'il est trop jeune, mais à l'heure du déjeuner, il est toujours là. Après déjeuner, je sors et je frappe l'angelot à coups de balai et je lui balance son sac dans la rue d'un coup de pied. Depuis son étage, Tyler m'observe qui colle un coup de batte-balai dans la tête du gamin comme si c'était une balle, le gamin qui se tient là, debout, sans rien, et ensuite je lui chasse ses affaires dans le ruisseau d'un coup de pied et je hurle.

Va-t'en, suis-je en train de hurler. Tu n'as donc pas entendu ? Tu es trop jeune. Tu n'y arriveras jamais, je hurle. Reviens dans deux ans et repose ta candidature. Pars, un point c'est tout. Mais quitte mon perron.

Le lendemain, le mec est toujours là, et Tyler sort pour y aller de son :

— Je suis désolé.

Tyler dit qu'il est désolé d'avoir parlé de la formation au mec, mais le mec est véritablement trop jeune, et voudrait-il bien tout simplement partir.

Bon flic. Méchant flic.

Je hurle à la figure du pauvre mec, à nouveau. Puis, six heures plus tard, Tyler sort et dit qu'il est

désolé, mais non. Le mec doit s'en aller. Tyler dit qu'il va appeler la police si le mec refuse de partir.

Et le mec reste.

Et ses vêtements sont toujours dans le ruisseau. Le vent emporte le sac en papier déchiré.

Et le mec reste.

Le troisième jour, un autre candidat est devant la porte d'entrée. M'sieur face d'ange est toujours là, et Tyler descend et dit simplement à l'angelot :

— Entre. Récupère tes affaires dans la rue et entre.

Au nouveau mec, Tyler dit : il est désolé mais il y a eu une erreur. Le nouveau mec est trop âgé pour se former ici, voudrait-il bien s'en aller...

Je vais travailler tous les jours. Je rentre à la maison, et tous les jours, il y a un ou deux mecs qui attendent sur le perron. Ces nouveaux mecs ne se croisent jamais du regard. Je ferme la porte et je les laisse sur le perron. La même chose se reproduit tous les jours, pendant un moment, et parfois, il arrive que les candidats s'en aillent, mais la plupart du temps, les candidats tiennent bon jusqu'au troisième jour, jusqu'à ce que la plus grande part des soixante-douze couchettes que Tyler et moi avons achetées et installées dans le sous-sol soient pleines.

Un jour, Tyler me donne cinq cents dollars en liquide et il me dit de garder l'argent dans ma chaussure tout le temps. L'argent de mes funérailles personnelles. Il s'agit là d'un autre vieux truc de monastère bouddhiste.

Je rentre du travail maintenant, et la maison est pleine d'inconnus que Tyler a acceptés. Et tous

occupés à travailler. Tout le rez-de-chaussée est transformé en cuisine et fabrique de savon. La salle de bains n'est jamais vide. Des équipes d'hommes disparaissent quelques jours durant et reviennent chargés de sacs en caoutchouc rouge pleins de gras peu épais, aqueux.

Un soir, Tyler monte à l'étage pour me trouver caché dans ma chambre et il dit :

— Ne les embête pas. Ils savent tous ce qu'ils doivent faire. Ça fait partie du Projet Chaos. Aucun mec pris seul ne comprend le plan dans son intégralité, mais chaque mec est formé pour accomplir une tâche simple à la perfection.

La cinquième règle du Projet Chaos est qu'il faut faire confiance à Tyler.

Ensuite Tyler a disparu.

Des équipes du Projet Chaos font fondre le gras du matin au soir. Je ne dors pas. Toute la nuit j'entends d'autres équipes qui mélangent la soude caustique et coupent les barres et cuisent les pains de savon sur du papier sulfurisé avant de les envelopper individuellement dans du papier qu'ils scellent d'une étiquette Compagnie de Savon de Paper Street. Tout le monde, moi excepté, semble savoir ce qu'il faut faire, et Tyler n'est jamais à la maison.

Je me colle contre les murs, souris que je suis, prise au piège de cette mécanique de précision d'hommes silencieux à l'énergie de singes savants, occupés à cuire, travailler et dormir par équipes, à tour de rôle. Tirer un levier. Appuyer sur un bouton. Une équipe de singes de l'espace cuisine des repas toute la journée, et toute la journée, des

équipes de singes de l'espace mangent dans les saladiers en plastique qu'ils ont apportés.

Un matin, je pars au travail et Gros Bob est là, sur le perron, portant chaussures noires, chemise noire et pantalon. Je demande : a-t-il vu Tyler récemment ? Est-ce Tyler qui l'a envoyé là ?

— La première règle du Projet Chaos, dit Gros Bob, talons serrés, le dos droit comme un i, est qu'on ne pose pas de questions sur le Projet Chaos.

Alors, quel petit honneur insigne et stupide Tyler lui a-t-il attribué ? je lui demande. Il y a des mecs dont le boulot se limite à cuire du riz toute la journée ou à laver les saladiers ou à nettoyer les chiottes. Toute la journée. Tyler a-t-il promis la lumière à Gros Bob si celui-ci passait seize heures par jour à envelopper des pains de savon ?

Gros Bob ne dit rien.

Je pars au travail. Je reviens à la maison, et Gros Bob est toujours sur le perron. Je ne dors pas de la nuit, et le lendemain matin, Gros Bob s'occupe du jardin.

Avant que je parte au travail, je demande à Gros Bob qui l'a laissé entrer. Qui lui a assigné cette tâche. A-t-il vu Tyler ? Tyler était-il là la nuit dernière ?

Gros Bob dit :

— La première règle du Projet Chaos est qu'on ne parle pas...

Je l'interromps. Je dis ouais. Ouais, ouais, ouais, ouais, ouais.

Et pendant que je suis au boulot, des équipes de singes de l'espace bêchent la pelouse boueuse

autour de la maison et amendent la terre à la magnésie pour en abaisser l'acidité, et y mélangent des cargaisons de fumier frais sorti des corralles à bestiaux, des sacs de cheveux récupérés chez les coiffeurs pour faire battre en retraite souris et taupes en augmentant le taux de protéines du sol.

À n'importe quelle heure de la nuit, des singes de l'espace de retour de quelque abattoir reviennent à la maison chargés de sacs de sang pour augmenter le taux de fer du sol et d'os concassés pour en augmenter le phosphore.

Des équipes de singes de l'espace plantent basilic, thym et laitue ainsi que des pousses d'hamamélis, d'eucalyptus, de seringa et de menthe en motifs de kaléidoscope. Une fenêtre de rose dans chaque tonalité de vert. Et d'autres équipes sortent la nuit et tuent limaces et escargots à la lumière de la chandelle. Une autre équipe de singes de l'espace cueille les feuilles et les baies de genévrier les plus parfaites afin de fabriquer une teinture naturelle par ébullition. La bourrache parce que c'est un désinfectant naturel. Les feuilles de violette parce qu'elles guérissent les maux de tête et l'aspérule parce qu'elle donne au savon un parfum d'herbe coupée.

Dans la cuisine se trouvent des bouteilles de vodka à 40° destinées à fabriquer le savon translucide rose géranium, le savon au sucre brun et le savon au patchouli, et je vole une bouteille de vodka et je dépense l'argent de mes funérailles en cigarettes. Maria débarque. Nous parlons des plantes. Maria et moi arpentons les allées de gravier

ratisé à travers les motifs verts en kaléidoscope du jardin, à boire et à fumer. Nous parlons des seins de Maria. Nous parlons de tout sauf de Tyler Durden.

Et un jour, c'est dans le journal, comment une équipe d'hommes en noir a fondu sur un quartier chic et un magasin d'automobiles de luxe pour fracasser à la batte de base-bail les pare-chocs avant des voitures de manière à faire exploser les airbags à l'intérieur de l'habitable en nuages poudreux avec les alarmes hurlantes.

À la Compagnie de Savon de Paper Street, d'autres équipes ramassent les pétales de rose ou d'anémone ou de lavande et entassent les fleurs dans des caisses garnies de suif pur qui viendra absorber leur parfum afin de fabriquer du savon au parfum fleuri.

Maria me parle des plantes.

La rose, me dit Maria, est un astringent naturel.

Certaines parmi les plantes ont des noms de notice nécrologique : iris, basilic, rue, romarin et verveine. D'autres, comme la reine-des-prés et la primevère, le doux-drapeau, nom de l'iris sauvage, et le nard, ressemblent aux noms des fées de Shakespeare. La langue-de-daim et son arôme sucré de vanille. L'hamamélis, un autre astringent naturel.

La racine d'iris espagnol sauvage.

Tous les soirs, Maria et moi nous promenons dans le jardin jusqu'à ce que je sois sûr que Tyler ne reviendra pas à la maison ce soir-là. Juste sur nos talons, un singe de l'espace nous file pour ramasser

un brin de mélisse, de rue ou de menthe que Maria écrase sous mon nez. Un mégot de cigarette abandonné. Le singe de l'espace ratisse l'allée derrière lui pour effacer toute trace de notre passage.

Et un soir, dans un jardin public de quartier résidentiel, un autre groupe d'hommes a versé de l'essence autour de chaque tronc, d'arbre en arbre, pour allumer un petit incendie de forêt parfait. C'était dans le journal, comment les fenêtres des maisons de ville de l'autre côté de la rue ont fondu sous la chaleur des flammes, comment les voitures garées ont pété pour se retrouver les pneus à plat complètement fondus.

La maison de location de Tyler sur Paper Street est un organisme vivant tout humide à l'intérieur, à cause de la sueur et de l'haleine d'un aussi grand nombre de personnes y séjournant. Un si grand nombre de personnes y bougent et s'y déplacent que la maison bouge et se déplace.

Un autre soir où Tyler n'était pas rentré à la maison, quelqu'un forait à la perceuse distributeurs bancaires et téléphones publics avant de visser dans les trous des embouts à lubrifiant et d'injecter au pistolet à graisse à l'intérieur desdites machines de la graisse à roulements ou du pudding à la vanille.

Et Tyler n'était jamais à la maison, mais au bout d'un mois, quelques-uns des singes de l'espace se sont mis à arborer sur le dos de la main la brûlure du baiser de Tyler. Puis ces singes de l'espace ont disparu, eux aussi, pour se voir remplacés par de nouveaux spécimens sur le perron

Et tous les jours, les équipes d'hommes allaient et venaient dans des voitures différentes. On ne voyait jamais la même voiture deux fois de suite. Un soir, j'entends Maria sur le perron, en train de dire à un singe de l'espace :

— Je suis ici pour voir Tyler. Tyler Durden. Il habite ici. Je suis son amie.

Le singe de l'espace dit :

— Je suis désolé, mais vous êtes trop... (et il s'interrompt)...vous êtes trop jeune pour vous entraîner ici.

Maria dit :

— Va te faire mettre.

— En outre, dit le singe de l'espace, vous n'avez pas apporté les articles requis : deux chemises noires, deux pantalons noirs...

Maria hurle :

— Tyler !

— Une paire de grosses chaussures noires.

— Tyler !

— Deux paires de chaussettes noires et deux ensembles de sous-vêtements sans signe distinctif.

— Tyler !

Et j'entends la porte d'entrée qui se referme dans un claquement. Maria n'attend pas les trois jours.

La plupart du temps, après le travail, je reviens à la maison et je me prépare un sandwich au beurre de cacahuète.

Lorsque je reviens à la maison, un singe de l'espace est en train de lire à l'adresse des singes

de l'espace assemblés, assis devant lui, couvrant tout l'espace du rez-de-chaussée.

Le singe de l'espace poursuit :

— Notre culture a fait de nous des individus absolument identiques. Personne n'est plus véritablement blanc ou noir ou riche. Nous voulons tous la même chose. Individuellement, nous ne sommes rien.

Le lecteur s'interrompt lorsque j'entre pour me préparer mon sandwich, et tous les singes de l'espace restent assis silencieux, à croire que je suis seul. Je dis : ne vous en faites pas, je l'ai déjà lu. C'est moi qui l'ai tapé.

Même mon patron l'a probablement lu.

Nous ne sommes tous qu'un gros tas de merde, je dis. Allez-y, continuez. Jouez votre petit jeu. Ne faites pas attention à moi.

Les singes de l'espace attendent en silence tandis que je prépare mon sandwich et me prends une nouvelle bouteille de vodka avant de remonter l'escalier. Derrière moi, j'entends :

— Vous n'êtes pas un beau flocon de neige unique.

Je suis le Joe Cœur Brisé parce que Tyler m'a largué. Parce que mon père m'a largué. Oh, je pourrais continuer longtemps, encore et encore.

Certains soirs, après le travail, je me rends jusqu'à un fight club différent dans le sous-sol d'un bar ou d'un garage, et je demande si quelqu'un a vu Tyler Durden.

Dans chaque nouveau fight club, quelqu'un que je n'ai jamais rencontré se tient sous l'unique

lampe au centre des ténèbres, entouré d'hommes, et il lit les mots de Tyler.

La première règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

Quand le combat a commencé, je prends le chef du club à part et je lui demande s'il a vu Tyler. Je vis avec Tyler, je dis, et il n'est pas rentré à la maison depuis un moment.

Les yeux du mec s'écarquillent et il demande : est-ce que je connais vraiment Tyler Durden ?

Cela se produit dans la plupart des nouveaux fight club. Oui, je dis, je suis pote avec Tyler. Alors, tout le monde tout d'un coup veut me serrer la main.

Ces nouveaux mecs ont le regard rivé au trou de balle que je porte à la joue et à la peau noire de mon visage, jaune et verte en périphérie, et ils m'appellent monsieur. Non, monsieur. Y a peu de chances, monsieur. Personne de leur connaissance n'a jamais rencontré Tyler Durden. Des amis d'amis ont rencontré Tyler Durden, et ils ont fondé ce chapitre de fight club, monsieur.

Puis ils m'adressent un clin d'œil.

Personne de leur connaissance n'a jamais vu Tyler Durden.

Monsieur.

Est-ce que c'est vrai ? tout le monde demande. Tyler Durden est-il en train de bâtir une armée ? C'est le bruit qui court. Est-ce que Tyler ne dort qu'une heure par nuit ? La rumeur dit que Tyler a pris la route et ouvre des fight clubs à travers tout

le pays. Que fera-t-il ensuite, voilà ce que tout le monde veut savoir.

Les réunions du Projet Chaos se sont déplacées vers des sous-sols plus vastes parce que chaque comité — Incendie volontaire, Aggression, Malfaisance et Désinformation — augmente en nombre à mesure qu'augmente le nombre de mecs diplômés du fight club. Chaque comité a un chef, et même les chefs ne savent pas où Tyler se trouve. Tyler les appelle chaque semaine au téléphone.

Tous les participants du Projet Chaos veulent savoir ce qui vient ensuite.

Où allons-nous ?

Qu'y a-t-il à espérer ?

Sur Paper Street, Maria et moi traversons le jardin la nuit, pieds nus, et à chacun de nos pas, à chacun de nos frôlements, se lèvent des parfums de sauge, de verveine citron et de géranium. Chemises noires et pantalons noirs se tapissent autour de nous avec leurs chandelles, soulevant les feuilles des plantes pour tuer une limace ou un escargot. Maria demande : mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Des touffes de cheveux font surface à côté des mottes de terre. Cheveux et merde. Nourriture d'os et nourriture de sang. Les plantes croissent plus vite que les singes de l'espace ne peuvent les couper.

Maria demande :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Qu'est-ce qui se raconte ?

Dans le sol brille un éclat d'or, et je m'agenouille pour voir. Ce qui va se passer ensuite, je ne sais pas, je dis à Maria.

Tout laisse à croire qu'on nous a largués comme deux vieilles chaussettes, elle et moi.

Du coin de l'œil, je vois les singes de l'espace qui arpentent le terrain vêtus de noir, chacun d'eux penché sur sa chandelle. La petite trace d'or dans la terre est une molaire avec un plombage en or. Tout à côté, deux autres molaires font surface, garnies d'un amalgame en argent. C'est une mâchoire.

Je dis : non, je ne peux pas dire ce qui va arriver. Et je repousse une, deux, trois molaires dans la terre, les cheveux, la merde, les os, le sang, là où Maria ne les verra pas.

CHAPITRE 18

Ce vendredi soir, je m'endors à mon bureau au travail.

Lorsque je me réveille, visage posé sur mes bras croisés à même le bureau, le téléphone est en train de sonner, et tout le monde est parti. Un téléphone sonnait dans mon rêve, et je ne sais pas véritablement si la réalité s'est glissée dans mon rêve ou si mon rêve déborde sur la réalité.

Je réponds au téléphone : Conformité et Responsabilité.

C'est mon service. Conformité et Responsabilité.

Le soleil se couche, et des empilements de nuages de la taille du Wyoming et du Japon se dirigent vers nous. Ce qui ne veut pas dire que je dispose d'une fenêtre au travail. Tous les murs extérieurs sont en verre, du sol au plafond. Dans le lieu où je travaille, tout est en verre, du sol au plafond. Tout est stores verticaux. Tout est moquette industrielle grise et rase mouchetée de petits monuments en forme de pierres tombales, là où les PC

se connectent au réseau. Tout est labyrinthe de cagibis fermés de clôtures en contreplaqué capitonné.

Un aspirateur bourdonne quelque part.

Mon patron est parti en vacances. Il m'adresse un e-mail et, ensuite, il disparaît. Je dois préparer un bilan officiel dans deux semaines. Réserver une salle de conférences. Tenir tout fin prêt. Mettre à jour mon CV. Ce genre de choses. Ils sont en train de constituer un dossier contre moi.

Je suis Joe et sa Complète Absence de Surprise.

Je me comporte ces temps derniers de manière pitoyable.

Je décroche le téléphone, et c'est Tyler, et il dit :

— Va dehors, il y a des mecs qui t'attendent dans le parking.

Je demande : qui sont-ils ?

— Ils t'attendent, dit Tyler.

Je sens l'essence sur mes mains.

Tyler poursuit :

— Mets les voiles. Ils ont une voiture, dehors. Ils ont une Cadillac.

Je suis toujours endormi.

Et je ne suis pas certain que Tyler soit mon rêve.

Ou que je sois le rêve de Tyler.

Je renifle l'essence sur mes mains. Il n'y a personne d'autre alentour, je me lève et je sors sur le parking.

Un mec du fight club travaille dans les voitures, aussi s'est-il garé contre le trottoir au volant de la Corniche noire de quelqu'un, et tout ce que je peux faire, c'est la regarder, tout entière noir et or,

énorme étui à cigarettes prêt à me conduire quelque part. Le mec, le mécano qui sort de la voiture, me dit de ne pas m'en faire, il a interverti les plaques avec une autre voiture dans le parc de stationnement longue durée de l'aéroport.

Notre mécano du fight club dit qu'il est capable de démarrer n'importe quoi. Deux fils sortent en tortillons de la colonne de direction. Faites contact entre les deux fils, vous fermez le circuit du solénoïde de démarreur, et vous avez une bagnole pour votre virée.

Soit ça, ou alors vous pouvez piquer le code de la clé par l'intermédiaire d'un revendeur.

Trois singes de l'espace sont assis sur la banquette arrière arborant chemise noire et pantalon noir. Ne voyez pas le mal. N'entendez pas le mal. Ne dites pas le mal.

Je demande : où donc est Tyler ?

Le mécano du fight club me tient la portière de la Cadillac ouverte style chauffeur de maître. Le mécano est grand et tout en os, avec des épaules qui font penser à la barrette horizontale d'un poteau téléphonique.

Je demande : allons-nous voir Tyler ?

M'attend posé au milieu du siège un gâteau d'anniversaire avec bougies n'attendant plus que l'allumette. J'entre. Nous partons.

Même une semaine après le fight club, vous n'avez aucun problème à rouler au-dessous de la limite de vitesse. Peut-être bien que vous aurez évacué de la merde noire, blessures internes, deux jours durant, mais vous êtes tellement maître de

vous, si cool. Vous êtes entouré de voitures qui roulent. Des voitures vous collent au pare-chocs. Vous avez droit à des doigts d'honneur de la part d'autres conducteurs. Des êtres totalement inconnus vous haïssent. Il n'y a là absolument rien de personnel. Après le fight club, vous êtes tellement décontracté, c'est simple, tout vous indiffère. Vous ne mettez même pas la radio. Peut-être avez-vous mal aux côtes là où une fêlure fine comme un cheveu vous poignarde chaque fois que vous prenez une inspiration. Les voitures derrière vous font des appels de phares. Le soleil commence à se coucher, orange et or.

Le mécano est là, c'est lui qui conduit. Le gâteau d'anniversaire est sur le siège, entre nous deux.

Ça vous fout une putain de trouille, de voir des mecs comme notre mécano du fight club. Les gus secs comme des coups de trique, ça ne ramollit jamais. Ils se battent jusqu'à ce qu'ils soient hachés menu. Des Blancs pareils à des squelettes qu'on aurait trempés dans la cire jaune avec des tatouages, des Noirs pareils à de la viande séchée, ces mecs-là traînent leurs guêtres ensemble la plupart du temps, un peu à la manière dont on se les imagine aux Drogués Anonymes. Jamais ils ne disent stop. Comme s'ils n'étaient qu'énergie incarnée, à trembler tellement vite qu'on leur voit les contours tout flous, tous ces mecs convalescents, qui récupèrent de quelque chose. À croire que le seul choix qui leur reste est leur manière de mourir et ils veulent mourir en combattant.

Ces mecs-là, il faut qu'ils se cognent dessus.

Personne d'autre ne va aller se les choisir pour un combat, et il leur est impossible de se choisir autre chose qu'un sac d'os bourré de tics, tout en squelette et en jus, dans la mesure où personne ne sera jamais prêt à se payer un combat avec eux.

Les mecs spectateurs ne hurlent même pas quand des gus comme notre mécano s'affrontent.

Tout ce qu'on entend, c'est les combattants qui respirent, dents serrées et mains qui claquent à la recherche d'une prise, le sifflement suivi du bruit d'impact lorsque les poings martèlent à coups redoublés les côtes frêles d'une poitrine creuse, à bout portant, pendant un corps à corps. On voit les tendons, les muscles, les veines qui tressautent sous la peau de ces mecs. Leur peau brille, suante, nouée, mouillée sous l'unique ampoule.

Dix, quinze minutes disparaissent. Leur odeur, ils suent, ces mecs, et l'odeur de ces mecs, elle vous fait penser à du poulet frit.

Vingt minutes de fight club se passent. Finalement, un mec ira au tapis.

Après un combat, deux mecs, deux anciens camés après détox, vont rester ensemble pour le restant de la soirée, complètement démolis, tout souriants de s'être battus si dur.

Depuis le fight club, ce mécano traîne toujours du côté de la maison de Paper Street. Y veut que j'écoute la chanson qu'il a écrite. Y veut que je voie la niche à oiseaux qu'il a bâtie. Le mec m'a montré la photo d'une fille et m'a demandé si la nana était suffisamment jolie pour qu'il l'épouse.

Assis sur le siège avant de la Corniche, le mec dit :

— Est-ce que t'as vu le gâteau que j'ai fait pour toi ? C'est moi qui l'ai fait.

Ce n'est pas mon anniversaire.

— Y a de l'huile qui passait au niveau des segments, dit le mécano, mais j'ai changé l'huile et le filtre à air. J'ai vérifié le jeu des soupapes et l'avance à l'allumage. Il devait pleuvoir ce soir, alors j'ai changé les essuie-glaces.

Je demande : qu'est-ce que Tyler a en projet ?

Le mécano ouvre le cendrier et enfonce l'allume-cigare. Il dit :

— C'est un test ? Est-ce que tu es en train de nous tester ?

Où est Tyler ?

— La première règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club, dit le mécano. Et la dernière règle du Projet Chaos est qu'on ne pose pas de questions.

Alors qu'est-ce qu'il peut me dire ?

Il dit :

— Ce qu'il faut que tu comprennes, c'est que ton père a été ton modèle de Dieu.

Derrière nous, mon travail et mon bureau se font de plus en plus petits, petits, petits, ils ont disparu.

Je renifle l'essence sur mes mains.

Le mécano dit :

— Si tu es du sexe masculin, si tu es chrétien et que tu vis en Amérique, ton père est ton modèle de Dieu. Et si tu ne connais pas ton père, si ton

père se taille, s'il meurt ou s'il n'est jamais à la maison, qu'est-ce que tu crois à propos de Dieu ?

Tout ça, c'est du dogme Tyler Durden. Gri-bouillé sur des morceaux de papier pendant que je dormais avant qu'il me les donne à taper et à photocopier au boulot. J'ai lu tout ça. Même mon patron a probablement dû tout lire.

— Ce que tu finis par faire, dit le mécano, c'est que tu passes ta vie à te chercher un père et à chercher Dieu. Ce qu'il faut que tu prennes en compte, dit-il, c'est l'éventualité que Dieu ne t'aime pas bien. Ça se pourrait bien, que Dieu nous hâisse. Ce n'est pas le pire qui puisse arriver.

Tyler avait sa théorie là-dessus, à savoir, attirer l'attention de Dieu en étant mauvais valait mieux que de ne pas attirer l'attention du tout. Peut-être parce que la haine de Dieu est préférable à son indifférence.

Si vous aviez à choisir, admettant que vous puissiez être le pire ennemi de Dieu ou rien du tout, que préféreriez-vous ?

Nous sommes les enfants intermédiaires de Dieu, selon Tyler Durden, sans place particulière dans l'histoire et sans attention particulière à nous consacrée.

À moins d'attirer l'attention de Dieu, nous n'avons pas le moindre espoir de damnation ou de rédemption.

Qu'est-ce qui est pire, l'enfer ou rien du tout ? Ce n'est qu'après avoir été capturés et punis que nous pouvons être sauvés.

— Brûle le Louvre, dit le mécano, et torche-toi

le cul avec *La Joconde*. De cette manière au moins, Dieu connaîtrait nos noms.

Plus vous tombez bas, plus haut vous pourrez voler. Plus vous vous échappez loin, plus Dieu veut vous rattraper.

— Si le fils prodigue n'avait jamais quitté la maison, dit le mécano, le veau gras serait toujours en vie.

Il ne suffit pas d'être compté au nombre des grains de sable sur la plage et des étoiles dans le ciel.

Le mécano vient mêler la Corniche au flot qui circule sur l'ancienne bretelle de contournement sans voie de dépassement, et déjà, une file de camions s'alignent à la queue leu leu derrière nous à vitesse réglementaire. La Corniche s'emplit de la lueur des phares sur nos arrières, et nous voilà, bavardant, en reflets sur l'intérieur du pare-brise. À rouler au-dessous de la limite de vitesse. Aussi rapidement que la loi le permet.

Une loi est une loi, dirait Tyler. Rouler trop vite revenait au même que déclencher un incendie revenait au même que poser une bombe revenait au même que d'abattre un homme d'une balle.

Un criminel est un criminel est un criminel.

— La semaine dernière, nous aurions pu remplir quatre fight clubs, dit le mécano. Peut-être que Gros Bob pourra prendre en charge le chapitre suivant si nous trouvons un bar.

Et donc, la semaine prochaine, il passera les règles en revue en compagnie de Gros Bob et lui donnera un fight club bien à lui.

À partir de maintenant, quand un chef ouvre un fight club, quand tout le monde est debout autour de la lampe au centre du sous-sol, en attente, le chef doit marcher en périphérie du cercle extérieur de la foule, tour après tour, encore et encore, dans l'obscurité.

Je demande qui a concocté les nouvelles règles. S'agit-il de Tyler ?

Le mécano sourit et dit :

— Tu sais qui établit les règles.

La nouvelle règle est que personne ne doit être le centre du fight club, dit-il. Personne n'est plus le centre du fight club à l'exception des deux hommes qui se battent. La voix du chef hurle, tandis qu'il tourne lentement en bordure de la foule, perdu dans l'obscurité. Les hommes dans la foule ont le regard fixé sur d'autres hommes à l'opposé, au-delà du centre vide de la pièce.

C'est ainsi qu'il en sera désormais dans tous les fight clubs.

Trouver un bar ou un garage pour accueillir un nouveau fight club n'est pas bien difficile ; le premier bar, celui où le fight club originel continue à se retrouver, il se ramasse un mois de loyer rien qu'avec un seul fight club le samedi soir :

Selon le mécano, une autre règle du fight club est que le fight club sera toujours gratuit. Il n'en coûtera jamais rien d'y entrer. Le mécano hurle par sa vitre à l'adresse de la circulation en sens inverse et du vent de la nuit qui se déverse sur le flanc de la voiture :

— C'est vous que nous voulons, pas votre argent.

Le mécano hurle par la vitre :

— Aussi longtemps que vous êtes au fight club, vous n'êtes pas la somme d'argent que vous avez en banque. Vous n'êtes pas votre boulot. Vous n'êtes pas votre famille, et vous n'êtes pas celui que vous prétendez être à vos propres yeux.

Le mécano hurle dans le vent :

— Vous n'êtes pas votre nom.

Un singe de l'espace sur la banquette arrière reprend à son compte :

— Vous n'êtes pas vos problèmes.

Le mécano hurle :

— Vous n'êtes pas vos problèmes.

Un singe de l'espace s'écrie :

— Vous n'êtes pas votre âge.

Le mécano hurle :

— Vous n'êtes pas votre âge.

À ce stade, le mécano braque et nous engage sur la voie opposée, emplissant la voiture des lueurs de phares à travers le pare-brise, aussi maître de lui que s'il esquivait des crochets courts. Une voiture, puis une autre nous arrivent dessus, bille en tête, avertisseur à fond, et le mécano fait un écart juste suffisant pour les éviter l'une après l'autre.

Les phares nous arrivent dessus, de plus en plus gros, les avertisseurs hurlent, et le mécano tend le cou pour mieux plonger au cœur de l'éblouissement et du bruit, et il hurle :

— Vous n'êtes pas vos espoirs.

Personne ne reprend le hurlement.

Cette fois, la voiture d'en face fait un écart juste à temps pour nous sauver.

Une autre voiture arrive, les phares clignotant en appels répétés, phares, codes, phares, codes, l'avertisseur plein pot, et le mécano hurle :

— Vous ne serez pas sauvés.

Le mécano ne dévie pas d'un pouce, la voiture d'en face fait un écart :

Une autre voiture, et le mécano hurle :

— Nous allons tous mourir un jour.

Cette fois, la voiture qui vient sur nous dévie de sa route, mais le mécano fait un écart pour revenir sur sa trajectoire. La voiture fait un écart, et le mécano suit le mouvement, fait le même écart, face à face, une fois encore.

On se sent fondre et gonfler à cet instant. Pour cet instant-là, rien n'a d'importance. Relevez les yeux vers les étoiles et c'est fini. Vous n'êtes plus là. Pas vos bagages. Rien n'a d'importance. Pas votre mauvaise haleine. Les vitres sont obscures au-dehors et les avertisseurs cornent à plein régime tout alentour. Les phares vous illuminent par à-coups, phares, codes, phares, en plein dans la figure, et plus jamais vous ne serez obligé d'aller travailler.

Plus jamais vous ne serez obligé de passer chez le coiffeur pour une nouvelle coupe.

— Vite, dit le mécano.

La voiture fait un nouvel écart, et le mécano se replace sur sa trajectoire.

— Qu'est-ce que, dit-il, qu'est-ce que vous souhaiteriez avoir fait avant de mourir ?

Avec la voiture qui déboule, son avertisseur beuglant, et le mécano tellement relax qu'il se permet même de tourner la tête vers moi, assis à côté de lui sur le siège avant, et il dit :

— Dix secondes avant l'impact. Neuf. Dans huit secondes. Sept. Dans six secondes.

Mon boulot, dis-je. Je regrette de ne pas avoir quitté mon boulot.

Le hurlement nous frôle tandis que la voiture fait un écart sans que le mécano s'écarte à son tour de sa trajectoire pour la heurter.

De nouveaux phares en grand nombre arrivent sur nous, juste devant, et le mécano se tourne vers les trois singes de l'espace sur la banquette arrière.

— Hé, les singes de l'espace, dit-il, vous voyez comment la partie se joue. Aux aveux, et vite, sinon, nous sommes tous morts.

Une voiture nous croise sur la droite avec un autocollant de pare-chocs qui dit : « Je conduis mieux quand je suis ivre. » Le journal dit que des milliers d'autocollants de ce genre sont apparus sur les voitures un matin. D'autres autocollants disent des choses comme : « Fais-m'en du veau. » « Conducteurs ivres contre les mères. » « Recyclez tous les animaux. »

En lisant le journal, j'ai compris que le Comité Désinformation était responsable. Ou le Comité Malfaisance.

Assis à côté de moi, le mécano du fight club, propre sur lui, sobre, me dit : ouais, les autocollants

de pare-chocs conducteurs ivres font partie du Projet Chaos.

Les trois singes de l'espace sont silencieux sur la banquette arrière.

Le Comité Malfaisance est en train de faire imprimer des brochures d'information cartonnées de lignes aériennes montrant des passagers bataillant pour s'emparer des masques à oxygène tandis que leur avion à réaction pique en flammes vers les rochers à mille six cents kilomètres-heure.

Les Comités Malfaisance et Désinformation sont en compétition afin de mettre au point un virus d'ordinateur qui rendra les distributeurs automatiques des banques suffisamment nauséux pour vomir des tempêtes de billets de dix et vingt dollars.

L'allume-cigare du tableau de bord jaillit brûlant, et le mécano me dit d'allumer les bougies du gâteau d'anniversaire.

J'allume les bougies, et le gâteau se met à miroiter sous un petit halo de flammes.

— Qu'est-ce que tu souhaiterais avoir fait avant de mourir ? dit le mécano avant de faire un écart pour nous placer en plein dans la trajectoire d'un camion arrivant droit sur nous.

Le camion fait retentir son klaxon à dépression, beuglant ses longs coups de corne, l'un après l'autre, tandis que ses phares, pareils à un lever de soleil, gagnent en éclat pour étinceler sur le sourire du mécano.

— Énoncez votre souhait, vite, dit-il au rétroviseur, là où les trois singes de l'espace sont assis sur

la banquette arrière. Il nous reste cinq secondes avant de tomber dans l'oubli.

— Une, dit-il. Deux.

Le camion est tout ce qui nous fait face, il n'y a que lui à rugir et à nous éblouir jusqu'à nous aveugler.

— Trois.

— Monter à cheval, s'élève une voix depuis la banquette arrière.

— Bâtir une maison, s'élève une autre voix.

— Me faire tatouer.

Le mécano dit :

— Croyez en moi, et vous mourrez, pour l'éternité.

Trop tard, le camion fait un écart, et le mécano fait un écart, mais l'arrière de notre Corniche part en zigzag et touche l'extrémité du pare-chocs avant du camion.

Ce n'est pas que je le sache sur l'instant, ce que je sais, c'est que les phares, les phares à l'avant du camion, disparaissent comme un clin d'œil dans les ténèbres et je me retrouve projeté d'abord contre la portière et ensuite contre le gâteau d'anniversaire et le mécano à son volant.

Le mécano est collé de biais sur le volant pour rester en ligne droite et les bougies d'anniversaire sont mouchées. L'espace d'une parfaite seconde il n'y a plus de lumière dans l'intérieur chaud de la voiture en cuir noir et nos cris atteignent tous la même profonde note, ce même gémissement grave du klaxon à dépression du camion, et nous n'avons

plus de contrôle, de choix, de direction, ni de moyen d'échapper, et nous sommes morts.

Mon souhait à cet instant précis est que je meure. Je ne suis rien en ce monde, comparé à Tyler.

Je suis impuissant.

Je suis stupide, et tout ce que je fais, c'est de vouloir des choses et d'en avoir besoin.

Ma minuscule petite vie. Mon petit boulot merridique. Mon mobilier suédois. Je n'ai jamais, non, jamais dit ceci à quiconque, mais avant de rencontrer Tyler, j'envisageais d'acheter un chien et de l'appeler « Entourage ».

Votre vie peut aller mal, mal jusqu'à ce point-là. Tue-moi.

J'agrippe le volant et nous ramène à toute force dans le flot de la circulation.

Maintenant.

Préparez-vous à évacuer l'âme.

Maintenant.

Le mécano lutte pour tirer le volant vers le fossé, et je lutte pour me gagner ma putain de mort.

Maintenant. Ce stupéfiant miracle de la mort, lorsqu'une seconde, vous marchez et vous parlez, et la seconde qui suit, vous êtes un objet.

Je ne suis rien, et pas même ça.

Froid.

Invisible.

Je sens l'odeur de cuir. Ma ceinture de sécurité me fait l'effet d'être aussi tordue qu'une camisole de force, et lorsque j'essaie de me redresser pour m'asseoir, je me cogne la tête contre le volant. Ce qui me fait plus mal que ça ne devrait. Ma tête

repose sur les cuisses du mécano, et en relevant la tête, mes yeux font leur mise au point pour voir le visage du mécano, bien au-dessus de moi, souriant, à son volant, et j'aperçois les étoiles au-delà de la vitre du conducteur.

J'ai les mains et le visage gluants de quelque chose.

Sang ?

Glaçage à la crème au beurre.

Le mécano baisse les yeux.

— Joyeux anniversaire.

Je sens une odeur de fumée et je me souviens du gâteau d'anniversaire.

— J'ai failli briser le volant sur ta tête, dit-il.

Rien d'autre que cela, rien que l'air de la nuit et l'odeur de la fumée, et les étoiles, et le mécano souriant qui conduit, ma tête sur ses genoux, et tout d'un coup, je n'ai pas l'impression d'être obligé de me redresser pour m'asseoir.

Où est le gâteau ?

Le mécano dit :

— Sur le plancher.

Rien que l'air de la nuit, et l'odeur de fumée est plus lourde.

Mon souhait a-t-il été exaucé ?

Au-dessus de moi, sur fond d'étoiles dans la vitre, se découpe le visage qui sourit.

— Ces bougies d'anniversaire, dit-il, c'est le modèle qui ne s'éteint jamais.

À la lueur des étoiles, mes yeux s'ajustent suffisamment pour voir les tresses de fumée qui montent depuis les petits feux tout autour de nous dans le tapis.

CHAPITRE 19

Le mécano du fight club est debout sur le champignon, à blaguer et taquiner derrière son volant à sa manière tranquille, et il nous reste toujours quelque chose d'important à faire, ce soir.

Une chose qu'il va falloir que j'apprenne avant la fin de la civilisation, c'est comment regarder les étoiles et dire dans quelle direction je vais. Tout est paisible comme de conduire une Cadillac dans l'espace intersidéral. Nous devons avoir quitté la voie express. Les trois mecs sur le siège arrière sont dans les pommes ou endormis.

— Tu as eu une expérience de presque-vie, dit le mécano.

Il retire une main du volant et touche la longue meurtrissure marquant l'endroit où mon front a heurté le volant. Mon front a enflé au point de me fermer les deux yeux, et le mécano passe un bout de doigt froid sur toute la longueur de la bosselure. La Corniche heurte un cassis et la douleur semble jaillir d'un coup pour me recouvrir les yeux comme l'ombre de la visière d'une casquette. Nos ressorts

de suspension et notre pare-chocs arrière aboient et crissent dans le silence qui nous entoure à mesure que nous nous ruons sur la route de nuit.

Le mécano explique que le pare-chocs arrière de la Corniche pendouille, accroché à ses ligaments, après avoir été quasiment arraché à ses fixations en accrochant l'extrémité du pare-chocs avant du camion.

Je demande : est-ce que ce soir fait partie de son travail personnel dans le cadre du Projet Chaos ?

— En partie, dit-il. Je devais faire quatre sacrifices humains, et il faut que j'aie pris livraison d'une cargaison de graisse.

De la graisse ?

Qu'est-ce que Tyler a en tête ?

Le mécano commence à parler, et c'est du plus pur Tyler Durden.

— Je vois les hommes les plus forts et les plus intelligents à avoir jamais vu le jour, dit-il, son visage tranché sur fond d'étoiles dans la vitre côté conducteur, et ces hommes vendent l'essence à la pompe et font le serveur.

La ligne de son front, ses arcades sourcilières, l'angle de son nez, ses cils et la courbure de ses yeux, le profil plastique de sa bouche bavardante, tous ces éléments se détachent en noir sur fond d'étoiles.

— Si nous pouvions mettre ces hommes en camp d'entraînement et finir de les faire grandir.

« Tout ce que fait une arme, c'est de focaliser une explosion dans une direction donnée.

« Tu as une classe entière de jeunes hommes et femmes forts et solides, et ils veulent donner leur

vie pour quelque chose. La publicité les fait tous courir après des voitures et des vêtements dont ils n'ont pas besoin. Ils travaillent dans des métiers qu'ils haïssent, par générations entières, uniquement pour pouvoir acheter ce dont ils n'ont pas vraiment besoin.

« Nous n'avons pas de grande guerre dans notre génération, ni de grande dépression, mais si, pourtant, nous avons bien une grande guerre de l'esprit. Nous avons une grande révolution contre la culture. La grande dépression, c'est nos existences. Nous avons une grande dépression spirituelle.

« Il faut que nous montrions à ces hommes et à ces femmes la liberté en les réduisant à l'esclavage, que nous leur montrions le courage en leur faisant peur.

« Napoléon se targuait d'être capable de former des hommes à faire le sacrifice de leurs vies pour un morceau de ruban.

« Imagine, quand nous appellerons à la grève et que tout le monde refusera de travailler jusqu'à ce que nous redistribuions les richesses du monde.

« Imagine de chasser l'élan dans les forêts humides des canyons autour des ruines du Rockefeller Center.

« Ce que tu as dit de ton travail, dit le mécano, tu étais vraiment sincère ?

Ouais, j'étais sincère.

— C'est bien pour ça que nous sommes sur la route, ce soir, dit-il.

Nous sommes une troupe en chasse, et nous chassons la graisse.

Nous nous rendons au dépôt d'ordures médicales. Nous nous rendons à l'incinérateur de déchets médicaux, et là, parmi les draps chirurgicaux au rebut et les pansements, les tumeurs vieilles de dix ans, les tubes d'intraveineuses, les seringues jetées, tous ces trucs à faire peur, à vous fiche vraiment la trouille, parmi les échantillons sanguins et les petits bouts amputés par-ci, par-là, nous allons trouver plus d'argent que nous ne pouvons en transporter en une nuit, même si nous étions au volant d'une benne à ordures.

Nous allons trouver suffisamment d'argent pour charger cette Corniche jusqu'à la gueule.

— De la graisse, dit le mécano, de la graisse extraite par liposuccion des cuisses les plus riches d'Amérique. Les cuisses les plus riches et les plus grasses du monde.

Notre objectif, ce sont les gros sacs rouges de graisse liposucée que nous allons rapporter à Paper Street pour la faire fondre et la mélanger à la soude caustique et au romarin afin de la revendre à ces mêmes personnes qui ont payé pour la faire aspirer. À vingt sacs le pain, ce sont les seules à pouvoir s'offrir un tel luxe.

— La graisse la plus riche, la plus crémeuse du monde, le gras de la terre, dit-il. Ce qui fait de ce soir une sorte d'expé à la Robin des Bois.

Les petits feux de cire crachotent dans le tapis de sol.

— Pendant que nous y serons, dit-il, nous sommes censés rechercher ces virus d'hépatite, également.

CHAPITRE 20

Les larmes sortaient vraiment maintenant, et une grosse coulure roula le long du canon de l'arme avant de glisser plus bas sur le pontet à l'entour de la détente pour venir s'aplatir et éclater contre mon index. Raymond Hessel ferma les deux yeux de sorte que je pressai plus fort l'arme contre sa tempe, qu'il la sente toujours appuyée à cet endroit précis, et moi à côté de lui, et c'était sa vie, et il pouvait mourir à tout instant.

L'arme que je tenais n'était pas bon marché, et je me demandais si le sel pouvait la faire foirer.

Tout s'était déroulé avec une telle facilité, je m'interrogeais. J'avais fait tout ce que le mécano avait dit de faire. C'était cela, la raison pour laquelle il nous fallait acheter une arme. C'était cela, faire mon travail personnel.

Nous devons chacun apporter à Tyler douze permis de conduire. Ce qui prouverait que nous avons fait chacun douze sacrifices humains.

Je me suis garé le soir, et j'ai guetté de l'autre côté du bloc que Raymond Hessel termine son

boulot au Korner Mart, le magasin ouvert la nuit, et aux environs de minuit il attendait son oiseau nocturne de bus lorsque, finalement, je me suis approché et j'ai dit salut.

Raymond Hessel, Raymond n'a rien dit. Pfobable qu'il s'imaginait que j'en voulais à son argent, son salaire minimum, les quatorze dollars dans son portefeuille. Oh, Raymond Hessel, et les vingt-trois années qui font que tu es toi, lorsque tu t'es mis à pleurer, tes larmes roulant sur le canon de mon arme pressée contre ta tempe, non, ça n'avait plus rien à voir avec ton argent. Tout n'est pas une question d'argent.

Tu n'as même pas dit salut.

Tu n'es même pas ton triste portefeuille.

J'ai dit : belle nuit, froide mais claire.

Tu n'as même pas dit salut.

J'ai dit : ne cours pas, sinon je serai obligé de t'abattre d'une balle dans le dos. J'avais sorti mon arme, et je portais un gant de latex au cas où l'arme serait appelée à devenir pièce à conviction A pour le ministère public, il ne s'y trouverait rien hormis les larmes séchées de Raymond Hessel, race blanche, âge, vingt-trois ans, signes particuliers, néant.

C'est alors que j'ai eu toute ton attention. Tes yeux étaient suffisamment grands pour qu'à la simple lueur des réverbères je puisse voir qu'ils étaient d'un vert d'antigel.

Tu tressautais à reculons, encore et encore, à chaque fois un peu plus, à mesure que l'arme te touchait le visage, à croire que le canon en était trop chaud ou trop froid. Jusqu'à ce que je dise :

cesse de reculer, et alors, tu as laissé l'arme te toucher, mais même à ce moment-là, tu as déroulé la tête vers le haut en l'écartant du canon.

Tu m'as remis ton portefeuille comme je te l'avais demandé.

Raymond K. Hessel était le nom porté sur ton permis de conduire. Tu habites au 1320 SE Benning, appartement A. Ça devait être un appartement en sous-sol, à moitié enfoui. Habituellement on donne aux appartements en sous-sol des lettres à la place de nombres.

Raymond K.K.K.K.K.K. Hessel, c'est à toi que je m'adressais.

Ta tête s'est déroulée vers le haut à l'écart de l'arme, et tu as dit ouais. Tu as dit oui, tu habitais un sous-sol.

En plus, tu avais des photos dans ton portefeuille. Il y avait ta mère.

C'a été un coup dur pour toi, il fallait que t'ouvres les yeux et que tu voies la photo de m'man et p'pa tout souriants en même temps que tu voyais l'arme, mais tu l'as fait, et ensuite, tes yeux se sont fermés et tu t'es mis à pleurer.

Tu allais te refroidir, sidérant miracle de la mort. Une minute, tu es une personne, la minute d'après, tu es un objet, et m'man et p'pa allaient devoir appeler ce bon vieux docteur Machin pour obtenir ton dossier dentaire parce qu'il ne resterait plus grand-chose de ton visage, et m'man et p'pa, ils avaient toujours mis tellement plus d'espérances en toi et, non, la vie n'était pas juste, et maintenant, elle en était arrivée à ceci.

Quatorze dollars.

Ça, ai-je dit, c'est ça, ta mère ?

Ouais. Tu pleurais, tu reniflais, tu pleurais. Tu as dégluti. Ouais.

Tu avais une carte de bibliothèque. Tu avais une carte de location vidéo. Une carte de sécurité sociale. Quatorze dollars en liquide. J'ai voulu prendre la carte de bus, mais le mécano a dit de ne prendre que le permis de conduire. Une carte périmée d'étudiant de premier cycle universitaire.

Tu étudiais quelque chose dans le temps.

À ce stade, tu es parvenu à émettre un cri relativement intense, et donc j'ai pressé l'arme un peu plus fort au creux de ta joue, et tu as commencé à reculer jusqu'à ce que je dise : ne bouge plus sinon tu es mort. Dis-moi, qu'est-ce que tu étudiais ?

Où ça ?

À l'université, j'ai dit. Tu as une carte d'étudiant.

Oh, tu ne savais pas, sanglot, ravale tes larmes, sniff-sniff, des trucs, la biologie.

Écoute, maintenant, tu vas mourir, Raymond K.K.K. Hessel, ce soir. Tu mourras peut-être dans une seconde, ou dans une heure, à toi de décider. Donc à toi de me mentir. Dis-moi la première chose qui te passe par la tête. Invente un truc. J'en ai rien à branler. C'est moi qui ai l'arme.

Tu as fini par écouter et à sortir de la petite tragédie dans ta tête.

Remplis le blanc. Qu'est-ce que Raymond Hessel veut être quand il sera grand ?

Rentrer à la maison, tu as dit que tu voulais juste rentrer à la maison, par pitié.

Sans déconner, j'ai dit. Mais après cela, comment voulais-tu passer ta vie ? À condition que tu sois capable de faire quelque chose en ce monde.

Invente un truc.

Tu ne savais pas.

Alors tu es mort, là, tout de suite, j'ai dit. J'ai dit, tourne la tête.

Compte à rebours pour la mort, dix, neuf, huit.

Véto, as-tu dit. Tu veux être véto, vétérinaire.

Ce qui signifie des animaux. Il faut que tu fasses des études pour ça.

Ça signifie trop d'études, as-tu dit.

Tu pourrais être à l'école à te décarcasser le cul, Raymond Hessel, ou tu pourrais être mort. À toi de choisir. J'ai fourré ton portefeuille dans la poche arrière de ton jean. Ainsi donc tu voulais être vraiment docteur pour animaux. J'ai dégagé le canon-saumure de l'arme enfoncé au creux d'une joue et je l'ai pressé au creux de l'autre. Est-ce bien ce que tu as toujours voulu être, Dr Raymond K.K.K.K. Hessel, vétérinaire ?

Ouais.

Sans déconner ?

Non. Non, tu voulais dire, ouais, sans déconner. Ouais.

OK, j'ai dit, et j'ai pressé l'embout mouillé du canon sur la pointe de ton menton, et ensuite sur la pointe de ton nez, et partout où je pressais l'arme, elle laissait un anneau mouillé brillant de tes larmes.

Donc, j'ai dit : retourne à l'école. Si tu te réveilles demain matin, trouve-toi un moyen de retourner à l'école.

J'ai pressé l'extrémité mouillée de l'arme sur chaque joue, et ensuite sur ton menton, et ensuite encore contre ton front et j'ai laissé l'embout du canon appuyé là. Tu pourrais tout aussi bien être mort en cet instant, ai-je dit.

J'ai ton permis de conduire.

Je sais qui tu es. Je sais où tu habites. Je garde ton permis de conduire, et je vais te garder à l'œil, monsieur Raymond K. Hessel. Dans trois mois, et ensuite dans six mois, et ensuite dans un an, et si tu n'es pas retourné à l'école afin de devenir vétérinaire, tu seras mort.

Tu n'as rien dit.

Fiche le camp d'ici, et fais ta petite vie, mais souviens-toi, je t'ai à l'œil, Raymond Hessel, et je préfère te tuer que de te voir bosser dans un boulot merdique et gagner juste assez d'argent pour t'acheter du fromage et regarder la télévision.

Maintenant, je vais m'en aller, aussi ne te retourne pas.

C'est ça, ce que Tyler veut que je fasse.

Ce sont les paroles de Tyler qui sortent par ma bouche.

Je suis la bouche de Tyler.

Je suis les mains de Tyler.

Tous les participants du Projet Chaos sont partie prenante de Tyler Durden, et vice versa.

Raymond K. Hessel, ton dîner te paraîtra plus succulent que tous les repas que tu as jamais mangés, et demain sera le plus beau jour de toute ta vie entière.

CHAPITRE 21

Vous vous réveillez à Sky Harbor International. Reculez votre montre de deux heures.

La navette m'emmène au centre-ville de Phoenix et dans chaque bar où je mets les pieds, il y a des mecs avec des points de suture à l'arcade sourcilière là où un bon pain leur a empilonné la viande de la figure contre ses arêtes tranchantes. Il y a des mecs au nez de travers, et ces mecs au comptoir me voient avec mon trou en cul de poule dans la joue, et instantanément, nous sommes une grande famille.

Il y a un moment que Tyler n'est pas rentré à la maison. Je fais mon petit boulot. Je vais d'aéroport en aéroport et j'inspecte les voitures dans lesquelles des gens ont trouvé la mort. La magie du voyage. Vie minuscule. Savons minuscules. Sièges d'avion minuscules.

Partout où je voyage, je demande après Tyler.

Au cas où je le trouverais, les permis de conduire de mes douze sacrifices humains sont dans ma poche.

Dans tous les bars où je mets les pieds, dans chaque putain de bar, je vois des mecs tabassés. Chaque bar, et ils me passent le bras autour des épaules et ils veulent m'offrir une bière. C'est comme si je savais par avance quels bars sont les bars des fight clubs.

Je demande : avez-vous vu un mec du nom de Tyler Durden ?

C'est stupide de poser une telle question s'ils sont au courant des fight clubs.

La première règle est qu'il est interdit de parler du fight club.

Mais est-ce qu'ils ont vu Tyler Durden ?

Ils disent : jamais entendu parler de lui, monsieur.

Mais vous pourriez peut-être le trouver à Chicago, monsieur.

Ça doit être le trou dans ma joue, tout le monde m'appelle monsieur.

Avec un clin d'œil.

Vous vous réveillez à O'Hare et vous prenez la navette pour Chicago.

Avancez votre montre d'une heure.

Si vous pouvez vous réveiller dans un lieu différent.

Si vous pouvez vous réveiller à une époque différente.

Comment se fait-il que vous ne puissiez vous réveiller vous-même différent ?

À chaque bar où vous mettez les pieds, des mecs démolis de coups veulent vous offrir une bière.

Eh non, monsieur, ils n'ont jamais rencontré ce Tyler Durden.

Et ils font un clin d'œil.

Ils n'ont jamais entendu le nom auparavant. Monsieur.

Je me renseigne sur le fight club. Y a-t-il un fight club dans le coin, ce soir ?

Non, monsieur.

La deuxième règle du fight club est qu'il est interdit de parler du fight club.

Les mecs marqués de coups au comptoir secouent la tête.

Jamais entendu parler, monsieur. Mais vous pourriez peut-être trouver ce fight club qui vous intéresse à Seattle, monsieur.

Vous vous réveillez à Meigs Field et vous appelez Maria pour voir ce qui se passe à Paper Street. Maria dit que maintenant tous les singes de l'espace se rasent le crâne. Leur rasoir électrique chauffe et alors maintenant toute la maison sent le cheveu roussi. Les singes de l'espace se servent de soude caustique pour brûler leurs empreintes digitales.

Vous vous réveillez à Sea Tac.

Reculer votre montre de deux heures.

La navette vous emmène au centre-ville de Seattle et dans le premier bar où vous mettez les pieds, le barman porte une minerve qui lui rejette la tête tellement en arrière qu'il est obligé de regarder dans l'axe de l'aubergine écrabouillée violine qui lui sert de nez pour vous sourire de toutes ses dents.

Le bar est vide, et le barman dit :

— Heureux de vous revoir, monsieur.

Je ne suis jamais venu dans ce bar, jamais, jamais, avant aujourd'hui.

Je demande s'il connaît le nom de Tyler Durden.

Le barman sourit de toutes ses dents, le menton en corniche sur le bord de la minerve blanche, et demande :

— C'est un test ?

Ouais, je dis, c'est un test. A-t-il déjà rencontré Tyler Durden ?

— Vous vous êtes arrêté ici la semaine dernière, monsieur Durden, dit-il. Vous ne vous souvenez pas ?

Tyler était ici.

— Vous étiez ici, monsieur.

Je ne suis jamais venu ici avant ce soir.

— Si vous le dites, monsieur, dit le barman, mais jeudi soir, vous êtes venu demander dans combien de temps la police envisageait de nous fermer.

La nuit de jeudi dernier, je suis resté éveillé toute la nuit, je souffrais d'insomnie et je me demandais : est-ce que j'étais éveillé, est-ce que j'étais endormi ? Je me suis réveillé tard vendredi matin, complètement crevé, avec la sensation que pas un instant mes yeux ne s'étaient fermés.

— Oui, monsieur, dit le barman. Jeudi soir, vous vous teniez debout, là, exactement à l'endroit où vous êtes maintenant et vous me demandiez des informations sur le tour de vis de la police, et vous me demandiez combien de mecs nous avons dû refuser au fight club du mercredi soir.

Le barman tord épaules et cou en minerve pour regarder la salle vide et dit :

— Il n'y a personne pour entendre, monsieur Durden, monsieur. Nous avons refusé vingt-sept personnes hier soir. Le bar est toujours vide le lendemain du fight club.

Dans tous les bars où j'ai mis les pieds cette semaine, tout le monde m'a appelé monsieur.

Dans tous les bars où j'entre, les mecs tabassés du fight club commencent tous à se ressembler. Comment un inconnu peut-il savoir qui je suis ?

— Vous avez une marque de naissance, monsieur Durden, dit le barman. Sur le pied. Elle a la forme d'une Australie rouge foncé avec la Nouvelle-Zélande tout à côté.

Seule Maria sait cela. Maria et mon père. Même Tyler ne sait pas cela. Quand je vais à la plage, je m'assieds avec ce pied sous moi.

Le cancer que je n'ai pas est partout, maintenant.

— Tous les membres du Projet Chaos savent, monsieur Durden.

Le barman lève la main, le dos de la main tourné vers moi, un baiser brûlé en creux au dos de sa main.

Mon baiser ?

Le baiser de Tyler.

— Tout le monde est au courant de la marque de naissance, dit le barman. Ça fait partie de la légende. Vous devenez une putain de légende, mec.

J'appelle Maria de ma chambre de motel de Seattle pour lui demander si nous l'avons jamais fait.

Vous savez.

Sur l'interurbain, Maria dit :

— Quoi ?

Couché ensemble.

— Quoi !

Ai-je jamais, vous comprenez, eu des rapports sexuels avec elle ?

— Seigneur !

Eh bien ?

— Eh bien ? dit-elle.

Avons-nous jamais eu des rapports sexuels ?

— T'es vraiment un tas de merde.

Avons-nous eu des rapports sexuels ?

— Je pourrais te tuer !

Est-ce que ça veut dire oui, ou non ?

— Je savais qu'une telle chose arriverait, dit Maria. T'es un tel débile. Tu m'aimes. Tu m'ignores. Tu me sauves la vie, et ensuite tu fais cuire ma mère pour la transformer en savon.

Je me pince.

Je demande à Maria comment nous nous sommes rencontrés.

— Dans ce truc du cancer des testicules, dit Maria. Ensuite tu m'as sauvé la vie.

Je lui ai sauvé la vie ?

— Tu m'as sauvé la vie.

Tyler lui a sauvé la vie.

— Tu m'as sauvé la vie.

J'enfonce le doigt dans le trou que je porte à la joue et je l'agite en rond. Ce qui devrait suffire pour me coller une douleur de première et me réveiller.

Maria dit :

— Tu m'as sauvé la vie. Le Regent Hotel. J'ai accidentellement essayé de me suicider. Tu te souviens ?

Oh.

— Ce soir-là, dit Maria, j'ai dit que je voulais porter ton avortement.

Nous venons de perdre de la pressurisation en cabine.

Je demande à Maria quel est mon nom.

Nous allons tous mourir.

Maria dit :

— Tyler Durden. Tu t'appelles Tyler Cervelle en Torche-Cul Durden. Tu habites au 5123 NE Paper Street, qui est en ce moment tout grouillant de tes petits disciples qui se rasent le crâne et se brûlent la peau à la soude caustique.

Il faut absolument que je dorme un peu.

— Il faut que tu ramènes ton cul ici, hurle Maria au téléphone, avant que ces petits trolls ne me transforment en savon.

Il faut que je trouve Tyler.

La cicatrice sur sa main, je demande à Maria, comment l'a-t-elle obtenue ?

— Toi, dit Maria. Tu m'as embrassé la main.

Il faut que je trouve Tyler.

Il faut que je dorme un peu.

Il faut que je dorme.

Il faut que je m'endorme.

Je dis bonsoir à Maria, et le hurlement de Maria se fait petit, plus petit, encore, encore, disparu, tandis que je tends le bras pour raccrocher le téléphone.

CHAPITRE 22

Toute la nuit durant, vos réflexions battent la campagne.

Suis-je endormi ? Ai-je dormi un instant au moins ? C'est cela l'insomnie.

Essayez de vous décontracter un peu plus à chaque expiration, mais votre cœur continue sa chamada et vos réflexions tempêtent en tornades sous votre crâne.

Rien ne marche. Pas la méditation dirigée.

Vous êtes en Irlande.

Pas à compter les moutons.

Vous décomptez les jours, les heures, les minutes depuis votre dernier souvenir de sommeil. Votre médecin a ri. Personne n'est jamais mort d'un manque de sommeil. À cet aspect de vieux fruit meurtri que présente votre visage, vous pourriez croire que vous êtes mort.

Après trois heures du matin dans un lit de motel à Seattle, il est trop tôt pour que vous trouviez un groupe de soutien pour cancéreux. Trop tard pour trouver quelques petits cachets bleus d'Amtyal de

sodium ou des Seconal rouge-baiser, tout l'assortiment à joujoux de la Vallée des Poupées. Passé trois heures du matin, impossible de participer à un fight club.

Il faut que vous trouviez Tyler.

Il faut que vous dormiez un peu.

Et ensuite vous êtes éveillé, et Tyler est debout dans le noir tout à côté de votre lit.

Vous vous réveillez.

À l'instant où vous fermez les paupières pour vous endormir, Tyler était là, debout, à dire :

— Réveille-toi. Réveille-toi, nous avons résolu le problème avec la police ici, à Seattle. Réveille-toi.

Le commissaire divisionnaire voulait donner un tour de vis à ce qu'il appelait les activités des bandes et les clubs de boxe hors heures légales.

— Mais faut pas s'en faire, dit Tyler. M'sieur le commissaire divisionnaire ne devrait pas poser de problème, dit Tyler. Nous le tenons par les couilles maintenant.

Je demande si Tyler me suit à la trace.

— C'est drôle, dit Tyler. Je voulais te demander la même chose. Tu as parlé de moi à d'autres personnes, espèce de petite merde. Tu as rompu ta promesse.

Tyler se demandait quand je finirais par comprendre son jeu.

— Chaque fois que tu t'endors, dit Tyler, je m'enfuis et je fais un truc dingue, sans queue ni tête, un truc complètement fou.

Tyler s'agenouille près du lit et murmure :

— Jeudi dernier, tu t'es endormi, et j'ai pris un avion direction Seattle pour un petit coup d'œil vite fait aux fight clubs. Vérifier le nombre de personnes refusées, ce genre de truc. Essayer de trouver de nouveaux talents. Nous avons aussi un Projet Chaos à Seattle.

Le bout du doigt de Tyler suit la boursouflure au-dessus de mes arcades sourcilières.

— Nous avons un Projet Chaos à Los Angeles et Détroit, y a un gros Projet Chaos en cours à Washington, D.C., à New York. Nous avons un Projet Chaos à Chicago à ne pas en croire tes yeux.

Tyler dit :

— Je n'arrive pas à imaginer que tu aies rompu ta promesse. La première règle est : il est interdit de parler du fight club.

Il se trouvait à Seattle la semaine dernière lorsqu'un barman avec une minerve lui a dit que la police allait resserrer la vis sur les fight clubs. Le commissaire divisionnaire en personne voulait que ce soit tout spécialement soigné.

— Ce qui se passe, dit Tyler, c'est que nous avons des policiers qui viennent se battre au fight club et ils aiment vraiment ça. Nous avons des journalistes de la presse écrite, des juristes, des avocats, et nous savons tout avant même que ça se produise.

On allait nous fermer.

— Au moins à Seattle, dit Tyler.

Je demande : qu'est-ce que Tyler a fait à ce sujet.

— Qu'est-ce que *nous* avons fait à ce sujet, dit

Tyler.

Nous avons convoqué une réunion du Comité Agression.

— Il n'y a plus de moi ni de toi, dit Tyler en me pinçant le bout du nez. Je pense que tu as compris ça tout seul.

Nous utilisons l'un et l'autre le même corps, mais à des moments différents.

— Nous avons demandé un travail personnel spécial, dit Tyler. Nous avons dit : « Apportez-moi les testicules fumants de son estimé honorable Machin, commissaire de la police de Seattle. »

Je ne suis pas en train de rêver.

— Si, dit Tyler. Tu rêves.

Nous avons rassemblé une équipe de quatorze singes de l'espace, et cinq des singes en question étaient policiers, et ce soir, c'était nous, toutes les personnes présentes dans le parc public où son honneur promène son chien.

— Ne t'en fais pas, dit Tyler. Le chien va bien.

Toute l'attaque a pris trois minutes de moins que nos meilleurs essais d'entraînement. Nous avons envisagé douze minutes. Notre meilleur essai avait été de neuf minutes.

Cinq de nos singes de l'espace à nos ordres le clouent au sol.

C'est Tyler qui me raconte tout ça, mais d'une certaine manière, je le sais déjà.

Trois singes de l'espace étaient postés en sentinelles.

Un singe de l'espace s'est occupé de l'éther.

Un singe de l'espace a baissé son estimé pantalon de survêt.

Le chien est un épagneul, et il aboie, et il aboie, rien d'autre.

Des aboiements, encore et encore.

Des aboiements, encore et encore.

Un singe de l'espace lui a passé trois tours d'élastique jusqu'à le tendre serré à la base de ses estimées bourses.

— Y a un singe entre ses jambes avec le couteau, me murmure à l'oreille un Tyler au visage tuméfié par les coups. Et moi, je murmure à l'oreille de son estimé commissaire de police qu'il ferait bien d'arrêter ses descentes sur les fight clubs sinon nous apprendrons au monde que son estimé honneur n'a plus de couilles.

Tyler murmure :

— À votre avis, jusqu'où irez-vous, votre honneur ?

L'élastique là en bas coupe toute sensation.

— Jusqu'où pensez-vous aller en politique, si les votants savent que vous n'avez plus de roubignolles ?

À ce stade, son honneur a perdu toute sensation.

Mec, ses noisettes sont froides comme la glace.

Si un seul fight club doit fermer, nous expédierons ses roubignolles à l'est et à l'ouest. L'une ira au *New York Times*, l'autre ira au *Los Angeles Times*. Une pour chacun. Genre communiqué de presse.

Le singe de l'espace a sorti le chiffon d'éther de sa bouche, et le commissaire a dit : ne faites pas ça.

Et Tyler a dit :

— Nous n'avons rien à perdre, hormis le fight club.

Tyler a fait un signe de tête au singe de l'espace avec son couteau entre les jambes du commissaire.

Tyler a demandé :

— Imaginez-vous le restant de votre existence avec vos bourses battant au vent, à vide.

Le commissaire a dit non.

Et ne faites pas ça.

Arrêtez.

S'il vous plaît.

Oh.

Dieu.

Aidez.

Moi.

Non.

Moi.

Dieu.

Moi.

Arrêtez.

Les.

Et le singe de l'espace fait glisser le couteau et ne sectionne que l'élastique.

Six minutes, au total, et nous en avons terminé.

— Souvenez-vous de ceci, dit Tyler. Nous, les gens que vous essayez de piétiner, nous sommes tous ceux dont vous dépendez. Nous sommes ceux-là même qui vous blanchissent votre linge, vous préparent votre nourriture, vous servent à dîner. Nous faisons votre lit. Nous veillons sur vous pendant que vous dormez. Nous conduisons les ambulances. Nous vous donnons vos correspon-

dants au téléphone. Nous sommes cuisiniers et chauffeurs de taxi, et nous savons tout de vous. Nous traitons vos demandes d'indemnisation d'assurance et vos paiements par carte de crédit. Nous sommes aux commandes de la plus petite parcelle de vos existences.

«Nous sommes les enfants de l'histoire, entre aînés et cadets, élevés par la télévision dans la conviction qu'un jour nous serons millionnaires, vedettes de cinéma, stars du rock, mais cela ne se fera pas. Et nous sommes simplement en train d'apprendre ce petit fait, dit Tyler. Alors ne déconnez pas avec nous.

Le singe de l'espace a dû renfoncer le chiffon d'éther, sans ménager le commissaire sanglotant, afin de le faire complètement tomber dans les pommes.

Une autre équipe l'a habillé et les a emmenés, lui et son chien, à la maison. Cela fait, c'était à lui de garder ou non le secret. Et, non, nous n'attendions plus de nouvelles descentes sur les fight clubs.

Son estimé honneur est rentré à la maison, la trouille au ventre mais intact.

— Chaque fois que nous effectuons ces petites missions de travail personnel, dit Tyler, ces hommes des fight clubs sans plus rien à perdre s'investissent un peu plus dans le Projet Chaos.

Tyler, agenouillé tout près de mon lit, dit :

— Ferme les yeux et donne-moi la main.

Je ferme les yeux, et Tyler prend ma main. Je sens les lèvres de Tyler contre la cicatrice de son baiser.

— J'ai dit que si tu racontais des choses à mon sujet derrière mon dos, tu ne me reverrais plus jamais, dit Tyler. Nous ne sommes pas deux hommes séparés. Sans entrer dans le détail, lorsque tu es éveillé, tu es aux commandes, c'est toi le chef et tu peux te donner tous les noms que tu veux, mais à la seconde où tu t'endors, je prends le relais et tu deviens Tyler Durden.

Mais nous nous sommes battus, je dis. Le soir où nous avons inventé le fight club.

— Tu ne te battais pas vraiment contre moi, dit Tyler. Tu l'as dit toi-même. Tu te battais contre tout ce que tu hais dans ton existence.

Mais je peux te voir.

— Tu dors.

Mais tu loues une maison. Tu as eu un boulot. Deux boulots.

Tyler dit :

— Demande à la banque de te renvoyer tes chèques encaissés. J'ai loué la maison à ton nom. Je pense que tu trouveras l'écriture sur les chèques de loyer exactement identique à celle des petits mots que je t'ai demandé de me taper.

C'est mon argent que Tyler a passé son temps à dépenser. Pas étonnant que je sois toujours à découvert.

— Et les boulots, eh bien, pourquoi crois-tu que tu sois tellement fatigué. Seigneur, ça n'a rien à voir avec l'insomnie. Dès que tu t'endors, je prends le relais et je pars au travail ou au fight club ou ailleurs. Tu as de la chance que je n'aie pas choisi le boulot de montreur de serpents.

Je dis : mais Maria, alors ?

— Maria t'aime.

Maria t'aime.

— Maria ne fait pas la différence entre toi et moi. Tu lui as donné un faux nom le soir où tu as fait sa connaissance. Tu n'as jamais donné ton véritable nom à un groupe de soutien, espèce de merde sans authenticité. Depuis que je lui ai sauvé la vie, Maria croit que ton nom est Tyler Durden.

Et donc, maintenant que je suis au courant pour Tyler, va-t-il tout bonnement disparaître ?

— Non, dit Tyler, me tenant toujours la main. En premier lieu, je ne serais pas ici si tu ne voulais pas de moi. Je continuerai à vivre ma vie pendant que tu dormiras, mais si tu déconnes avec moi, si tu t'enchaînes à ton lit la nuit ou si tu prends de fortes doses de somnifère, alors, nous serons ennemis. Et je te ferai la peau.

Oh, tout ça, c'est de la connerie. C'est un rêve. Tyler est une projection. C'est un symptôme de dissociation mentale. Un état de fugue psychique. Tyler Durden est mon hallucination.

— Rien à branler de ces conneries, dit Tyler. C'est peut-être toi *mon* hallucination schizophrène.

J'étais ici le premier.

Tyler dit :

— Ouais, ouais, ouais, eh bien, on verra juste qui sera ici le dernier.

Tout ceci n'a pas de réalité. C'est un rêve, et je vais me réveiller.

— Alors, réveille-toi.

Et ensuite, il y a le téléphone qui sonne, et Tyler n'est plus là.

Le soleil filtre à travers les rideaux.

C'est mon appel de réveil, à sept heures du matin, et lorsque je décroche le combiné, la ligne est morte.

CHAPITRE 23

En avance rapide, je reprends l'avion pour rentrer au bercail, vers Maria et la Compagnie de Savon de Paper Street.

Tout part en morceaux, tout part à vau-l'eau.

À la maison, j'ai trop la trouille pour regarder dans le frigo. Imaginez des dizaines de petits sachets à sandwich en plastique, étiquetés de noms de villes comme Las Vegas, Chicago, Milwaukee, où Tyler a été forcé de mettre ses menaces à exécution afin de protéger des chapitres de fight club. À l'intérieur de chaque sachet devrait se trouver une paire de bons morceaux pas très propres, congelés et durs comme la pierre.

Dans un coin de la cuisine, un singe de l'espace est accroupi sur le linoléum fendillé et il s'examine dans un miroir à main.

— Je suis la merde du monde, celle qui chante à tout va, celle qui danse à tous pas, dit le singe de l'espace au miroir. Je suis le déchet toxique sous-produit de la création divine.

D'autres singes de l'espace se déplacent dans la cuisine, à ramasser des choses, à tuer des choses.

Une main sur la porte du congélateur, je prends une profonde inspiration et j'essaie de centrer mon entité spirituelle illuminée.

*Gouttes d'eau sur roses
Heureux animaux Disney
Me font mal aux choses.*

Le congélateur s'entrouvre d'un centimètre lorsque Maria vient inspecter par-dessus mon épaule en disant :

— Qu'est-ce qu'y a à dîner ?

Le singe de l'espace se contemple accroupi dans son miroir à main.

Je suis la merde et l'ordure humaine infectieuse de la création.

Cercle complet.

Il y a un mois de cela à peu près, j'avais peur de laisser Maria regarder dans le frigo. Aujourd'hui, j'ai peur, moi, en personne, de regarder dans le frigo.

Oh, mon Dieu. Tyler.

Maria m'aime. Maria ne connaît pas la différence.

— Je suis heureuse de te voir revenu, dit Maria. Il faut que nous parlions.

Oh, ouais, dis-je. Il faut que nous parlions.

Je ne peux pas me résoudre à ouvrir le congélateur.

Je suis Joe à l'Entrejambe qui Rétrécit.

Je dis à Maria : ne touche à rien dans ce congélateur. N'essaie *même pas* de l'ouvrir. *Si jamais tu* trouves quelque chose à l'intérieur, ne le mange pas, ne le donne pas au chat ni rien. Le singe de l'espace avec son miroir à main est en train de nous reluquer, aussi je dis à Maria que nous devons partir. Il faut nous trouver un autre endroit pour la conversation qui nous attend.

En bas des escaliers du sous-sol, un singe de l'espace est en train de faire la lecture aux autres singes de l'espace.

— Les trois manières de fabriquer le napalm : « Un, vous pouvez mélanger à parts égales essence et concentré de jus de fruits surgelé, lit le singe de l'espace au sous-sol. Deux, vous pouvez mélanger à parts égales essence et Coca light. Trois, vous pouvez dissoudre de la litière à chat réduite en poussière dans l'essence jusqu'à obtenir une bouillie épaisse.

Maria et moi effectuons un transit de masse depuis la Compagnie de Savon de Paper Street jusqu'à un box en vitrine de la planète Denny's, la planète orange.

C'était un sujet dont parlait Tyler, cette manière dont la plupart des lieux géographiques portent ces noms d'occasion à l'anglaise, pour ainsi dire, dans la mesure où c'est l'Angleterre qui a *fait toutes les* explorations, bâti les colonies et dessiné les cartes. Les Anglais, faut qu'ils donnent un nom à tout, ou à presque tout.

Du genre : Irlande.

New London, Australie.

New London, Inde.

New London, Idaho.

New York, New York.

Avance rapide vers le futur.

De cette manière, lorsque sera lancée l'exploration de l'espace lointain, ce sera probablement les multinationales mégatonniques qui découvriront toutes les nouvelles planètes et en dresseront les cartes.

La Sphère Stellaire IBM.

La Galaxie Philip Morris.

La Planète Denny's.

Chaque planète endossera l'identité de fonction du premier qui viendra à la violer.

Le Monde Budweiser.

Notre serveur arbore une bosse grosse comme un œuf d'oie sur le front et se tient droit comme un cierge, talons collés.

— Monsieur, dit notre serveur. Aimeriez-vous commander maintenant, monsieur ? dit-il. Tout ce que vous commanderez sera offert gracieusement, monsieur !

Vous imaginez sentir l'urine dans la soupe de tous les clients.

Deux cafés, s'il vous plaît.

Maria demande :

— Pourquoi nous offre-t-il la nourriture gratis ?

Le serveur croit que je suis Tyler Durden, dis-je.

Dans ce cas, Maria commande des palourdes frites, une soupe épaisse de palourdes, un panier de poisson, du poulet frit, une pomme de terre en

robe des champs avec tout et une bavaroise au chocolat.

À travers la fenêtre passe-plats qui donne dans la cuisine, trois cuisiniers, dont l'un porte des points de suture le long de la lèvre supérieure, nous observent, Maria et moi, et murmurent entre eux, leurs trois têtes tuméfiées collées l'une à l'autre. Je dis au serveur : donnez-nous de la nourriture propre, s'il vous plaît. S'il vous plaît, n'allez pas cochonner les trucs que nous commandons.

— En ce cas, monsieur, dit notre serveur, puis-je recommander à Madame de renoncer à déguster la soupe de palourdes.

Merci. Pas de soupe de palourdes. Maria me regarde, et je lui dis : fais-moi confiance.

Le serveur tourne les talons et rapporte d'un pas martial notre commande aux cuisines.

À travers le passe-plats, les trois cuisiniers me font signe de conserve, pouce en l'air.

Maria dit :

— Tu t'en paies de bonnes, en étant Tyler Durden.

À partir de maintenant, je dis à Maria, il faut qu'elle me suive partout la nuit, et qu'elle note tous les lieux où je me rends. Qui je vois. Si je châtre quelqu'un d'important. Ce genre de détail.

Je sors mon portefeuille et je montre à Maria mon permis de conduire avec mon vrai nom.

Et pas Tyler Durden.

— Mais tout le monde sait que tu es Tyler Durden, dit Maria.

Tout le monde sauf moi.

Personne au travail ne m'appelle Tyler Durden. Mon patron m'appelle par mon vrai nom.

Mes parents savent qui je suis vraiment.

— Alors pourquoi, demande Maria, es-tu Tyler Durden pour certaines personnes mais pas pour tout le monde ?

La première fois que j'ai rencontré Tyler, je dormais.

J'étais fatigué, j'étais dingue, j'étais toujours sous pression, et chaque fois que je montais à bord d'un avion, je voulais voir l'avion s'écraser. J'enviais les gens qui se mouraient du cancer. Je haïssais la vie qui était la mienne. J'étais fatigué à en mourir d'ennui par mon boulot et mon mobilier, et je ne parvenais pas à voir la manière de changer les choses.

Simplement comment y mettre un terme.

Je me sentais pris au piège.

J'étais trop complet.

J'étais trop parfait.

Je voulais une porte de sortie à ma vie minuscule. Du beurre en petites portions pour une personne, des sièges d'avion trop étriqués, tel était mon lot en ce monde.

Mobilier suédois.

Œuvres d'art habiles.

J'ai pris des vacances. Je me suis endormi sur la plage et lorsque je me suis réveillé, se trouvait devant moi Tyler Durden, nu, en sueur, la peau rugueuse de sable, les cheveux raides et mouillés qui lui tombaient dans la figure.

Tyler sortait du bois de flottage, des épaves de la houle et les traînait sur la plage.

Ce que Tyler avait créé était l'ombre d'une main géante, et Tyler était assis dans la paume d'une perfection qu'il avait fabriquée en personne.

Et un instant était le maximum qu'on pouvait exiger de la perfection.

Peut-être ne m'étais-je jamais réveillé sur cette plage.

Peut-être que tout cela avait commencé lorsque j'avais fait pipi sur la pierre de Blarney.

Lorsque je m'endors, je ne dors pas vraiment.

À d'autres tables de la Planète Denny's, j'ai compté un, deux, trois, quatre, cinq mecs aux pommettes noires ou au nez ratatiné qui me souriaient.

— Non, dit Maria, tu ne dors pas.

Tyler Durden est une personnalité séparée que j'ai créée, et maintenant il menace de s'emparer de mon existence vraie.

— Tout comme la mère de Tony Perkins dans *Psychose*, dit Maria. C'est tellement super. Tout le monde a ses petites bizarreries. À une époque, je suis sortie avec un mec qui n'en avait jamais assez de se faire percer le corps. Piercing à tout va.

Mon point étant, dis-je, que je m'endors et que Tyler s'enfuit avec mon corps et mon visage tuméfié pour aller commettre quelque crime. Le lendemain matin, je me réveille complètement crevé, comme passé au rouleau compresseur, et je suis sûr de n'avoir pas fermé l'œil.

Le soir suivant, j'irais au lit plus tôt.

Et le soir en question, Tyler prendrait le relais et resterait aux commandes un peu plus longtemps.

Chaque soir où j'irai au lit de plus en plus tôt, Tyler prendra le relais et restera aux commandes de plus en plus longtemps.

— Mais tu es Tyler, dit Maria.

Non.

Non, je ne suis pas Tyler.

J'aime tout de Tyler Durden, son courage et son intelligence. Son cran. Tyler est drôle, il est plein de charme, de conviction, d'indépendance, et les hommes le regardent avec respect et déférence, et ils attendent de lui qu'il change leur monde. Tyler est capable et libre, et moi, je ne le suis pas.

Je ne suis pas Tyler Durden.

— Mais si, tu l'es, Tyler, dit Maria.

Tyler et moi partageons le même corps, et jusqu'à cet instant, je ne le savais pas. Chaque fois que Tyler avait des rapports sexuels avec Maria, je dormais. Tyler marchait, Tyler parlait pendant que je croyais être endormi.

Tout le monde au fight club et au Projet Chaos me connaît comme étant Tyler Durden.

Et si j'allais me coucher plus tôt chaque soir et si je dormais plus tard chaque matin, au bout du compte, je disparaîtrais tout entier.

Je m'endormirais tout bonnement pour ne jamais me réveiller.

Maria dit :

— Tout comme les animaux à la fourrière.

La Vallée des Chiens. Là où même s'il y a quel-

qu'un qui vous aime suffisamment d'amour pour vous sauver la vie, on vous châtre malgré tout.

Je ne me réveillerais jamais, et Tyler prendrait le relais aux commandes.

Le serveur m'apporte le café, claqué des talons et s'en va.

Je renifle mon café. Il sent le café.

— Donc, dit Maria, même si je crois tout ça, qu'est-ce que tu veux de moi ?

Pour que Tyler ne puisse pas prendre complètement les commandes, j'ai besoin de Maria pour me tenir éveillé. Tout le temps.

Cercle complet.

Le soir où Tyler lui a sauvé la vie, Maria lui a demandé de la tenir éveillée toute la nuit.

À la seconde où je m'endormirai, Tyler prendra le relais et quelque chose de terrible va se passer.

Et si effectivement je m'endors, Maria doit rester au courant des faits et gestes de Tyler. Où il va. Ce qu'il fait. Ainsi peut-être, pendant la journée, pourrai-je me précipiter ici et là et défaire les dégâts ainsi commis.

CHAPITRE 24

De son nom, il s'appelle Robert Paulson et il a quarante-huit ans. Il s'appelle Robert Paulson, et Robert Paulson aura quarante-huit ans, pour l'éternité.

Sur une échelle temporelle suffisamment longue, le taux de survie de tout un chacun retombe à zéro.

Gros Bob.

Le gros pain tout mou. On avait affecté le gros tas à un travail personnel réglementaire, geler-au-foret. C'est ainsi que Tyler est entré dans mon appart pour le faire sauter à la dynamite fabrication maison. Vous prenez une bombe de réfrigérant, R-12 si vous pouvez encore vous en procurer, à cause du trou dans l'ozone et tout le tremblement, ou R-134a, et vous la faites gicler dans le barillet de la serrure jusqu'à ce que tout soit gelé.

Lors d'une mission geler-au-foret, vous aspergez le verrou d'un téléphone payant ou d'un parcimètre ou d'une boîte à journaux. Ensuite vous prenez un

marteau et un ciseau à froid pour faire voler le barillet en éclats.

Lors d'une mission geler-au-foret réglementaire, vous percez à la chignole le téléphone ou le distributeur de billets, ensuite vous vissez un tube dans le trou et vous utilisez un pistolet à graisse pour injecter à votre cible son content de graisse à roulements ou de pudding à la vanille ou de ciment.

Ce n'est pas que le Projet Chaos avait besoin de voler quelques poignées de menue monnaie. La Compagnie de Savon de Paper Street était en retard sur ses carnets de commande. Dieu nous vienne en aide quand arriveraient les vacances. Les devoirs maison consistaient à vous fabriquer du cran. Vous avez besoin de ruse. Construisez votre propre investissement dans le Projet Chaos.

Au lieu d'un ciseau à froid, vous pouvez utiliser une perceuse électrique sur le barillet gelé. Ça marche aussi bien et ça fait moins de bruit.

Il s'agissait d'une perceuse électrique sans fil que la police a prise pour une arme quand ils ont fait sauter le caisson à Gros Bob.

Il n'y avait rien qui pouvait rattacher Gros Bob au Projet Chaos ou au fight club ou au savon.

Dans sa poche se trouvait une photo format portefeuille de lui-même, énorme et nu au premier abord, en mini-slip de compét' lors d'un quelconque concours. C'est une façon de vivre stupide, disait Bob. On est aveuglé par les projecteurs de la scène, sourd du grondement en retour de la sono jusqu'à ce que le juge ordonne : étendez le quadri droit, gonflez et tenez.

Mettez les mains là où nous pouvons les voir.
Étendez le bras gauche, gonflez le biceps et tenez.

Ne bougez plus.

Laissez tomber votre arme.

C'était mieux que la vraie vie.

Sur sa main se trouvait la cicatrice de mon baiser. Du baiser de Tyler. La chevelure sculptée de Gros Bob avait été rasée et ses empreintes brûlées à la soude caustique. Et il valait mieux avoir mal que d'être arrêté parce que si vous étiez arrêté, plus question de Projet Chaos, finies les missions devoirs maison, travail personnel.

Une minute durant, Robert Paulson fut le centre chaud autour duquel le monde était venu s'amasser en foule, et l'instant suivant, Robert Paulson n'était plus qu'un objet. Après les tirs de la police, le stupéfiant miracle de la mort.

Dans chaque fight club, le chef du chapitre marche dans l'obscurité à l'extérieur du cercle d'hommes assemblés là qui se dévisagent de part et d'autre du centre vide de chaque sous-sol de fight club, et cette voix hurle :

— Son nom est Robert Paulson.

Et la foule hurle :

— Son nom est Robert Paulson.

Le chef hurle :

— Il a quarante-huit ans.

Et la foule hurle :

— Il a quarante-huit ans.

Il a quarante-huit ans, et il était partie prenante du fight club.

Il a quarante-huit ans, et il était partie prenante du Projet Chaos.

Ce n'est que dans la mort que nous recevrons nos noms véritables puisque ce n'est que dans la mort que nous ne sommes plus partie prenante de l'effort. Dans la mort nous devenons des héros.

Et les foules hurlent :

— Robert Paulson.

Et les foules hurlent :

— Robert Paulson.

Et les foules hurlent :

— Robert Paulson.

Je vais au fight club tous les soirs pour le fermer. Je me place dans l'unique lumière au centre de la pièce, et le club acclame. Pour tous ici, je suis Tyler Durden. Intelligent. Convaincant. Des tripes à revendre. Je lève les mains pour obtenir le silence, et je suggère : pourquoi n'en resterions-nous pas tout bonnement là ? Rentrez chez vous, ce soir, et oubliez le fight club.

Je crois que le fight club a accompli son office, ne pensez-vous pas ?

Le Projet Chaos est annulé.

J'entends qu'il y a un bon match de football à la télévision...

Cent hommes me fixent de tous leurs yeux, c'est tout.

Un homme est mort, dis-je. La partie est finie. On ne joue plus pour le plaisir.

Alors, sortant des ténèbres à l'extérieur de la foule, arrive la voix anonyme du chef de chapitre.

— La première règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

Je hurle : rentre chez toi !

— La deuxième règle du fight club est : il est interdit de parler du fight club.

Le fight club est annulé. Le Projet Chaos est annulé.

— La troisième règle est : deux mecs seulement par combat.

Je suis Tyler Durden, je hurle. Et je vous ordonne de sortir !

Et personne ne me regarde. Les hommes se contentent de se dévisager de part et d'autre du centre de la pièce.

La voix du chef de chapitre fait lentement le tour de la salle. Deux hommes par combat. Pas de chemise. Pas de chaussures.

Le combat se poursuit, encore et encore, aussi longtemps qu'il doit se poursuivre.

Imaginez la même chose se produisant dans une centaine de villes, dans une demi-douzaine de langues différentes.

Les règles ont pris fin, et je suis toujours debout dans le cercle de lumière.

— Combat enregistré numéro un, prenez place hurla la voix sortant des ténèbres. Dégagez le centre du club.

Je ne bouge pas.

— Dégagez le centre du club !

Je ne bouge pas.

L'unique lumière se réfléchit au sortir des ténèbres dans cent paires d'yeux, tous focalisés sur moi, en attente. J'essaie de voir chaque homme à la manière dont le verrait Tyler. Choisir les meilleurs combattants pour l'entraînement au Projet Chaos. Lesquels Tyler inviterait-il à travailler à la Compagnie de Savon de Paper Street ?

— Dégagez le centre du club !

Il s'agit là d'une procédure établie au fight club. À l'issue de trois demandes de la part du chef de chapitre, je serai éjecté du club.

Mais je suis Tyler Durden. J'ai inventé le fight club. Le fight club est mien. J'ai rédigé ces règles. Aucun de vous ne serait ici si je n'existais pas. Et je dis : arrêtez !

— Préparez-vous à expulser le membre du club dans trois, deux, un...

Le cercle vient s'abattre sur moi, et deux cents mains se verrouillent sur chaque centimètre de mes bras et jambes et on me soulève le corps en croix vers la lumière.

Préparez-vous à évacuer l'âme dans cinq, quatre, trois, deux, un...

Et on me fait passer par-dessus les têtes, de mains à mains, à surfer sur la foule en direction de la porte. Je flotte. Je vole.

Je hurle : le fight club est mien. Le Projet Chaos était mon idée. Vous ne pouvez pas me jeter dehors. C'est moi qui suis aux commandes ici. Rentrez chez vous.

La voix du chef de chapitre hurle : « Combat

enregistré numéro un, prenez place au centre de la salle s'il vous plaît. Maintenant ! »

Je ne pars pas. Je n'abandonne pas. Je suis capable de combattre ça. C'est moi qui suis aux commandes ici.

— Expulsion du membre du fight club. Maintenant !

Évacuez l'âme, maintenant.

Et je vole lentement par la porte au cœur de la nuit sous les étoiles en surplomb dans l'air froid, et j'atterris sur le béton du parc de stationnement. Toutes les mains battent en retraite, et une porte se ferme derrière moi, et un pêne la verrouille. Dans cent villes, les fight clubs continuent sans moi.

CHAPITRE 25

Depuis des années maintenant, je veux m'endormir. Cette sorte de glissade, de déconnexion, d'abandon, ce côté naufrage du sommeil. Aujourd'hui dormir est le dernier de mes désirs. Je suis avec Maria dans la chambre 8G du Regent Hotel. Avec tous les vieux et les jeunes bouclés dans leurs petites chambres, ici, d'une certaine manière, mes désespérances arpenteuses paraissent en quelque sorte normales et attendues.

— Tiens, dit Maria, assise jambes en tailleur sur son lit, occupée à extraire de leur emballage plastifié une demi-douzaine de pilules-réveil. Je suis sortie avec un mec qui faisait des cauchemars abominables. Lui aussi détestait dormir.

Qu'est-il arrivé au mec avec lequel elle sortait ?

Oh, il est mort. Crise cardiaque. Overdose. Beaucoup, beaucoup trop d'amphétamines, dit Maria. Il n'avait que dix-neuf ans.

Merci pour le partage.

Lorsque nous sommes entrés dans l'hôtel, le mec de la réception avait la moitié des cheveux arra-

chés à la racine. La peau du crâne à vif et pleine de croûtes, il m'a salué. Les anciens qui regardaient la télévision dans le salon d'entrée se sont tous retournés pour voir qui j'étais quand le mec de la réception m'a appelé monsieur.

— Bonsoir, monsieur.

En cet instant précis, je peux l'imaginer en train d'appeler quelque quartier général du Projet Chaos pour signaler ma présence. Ils auront une carte murale de la ville et suivront mes déplacements à l'aide de petites punaises. Je me sens étiqueté, bagué comme une oie migratrice dans *Wild Kingdom*, le Royaume Sauvage, programme télé animalier de jadis.

Ils sont tous à m'espionner, à suivre le moindre de mes faits et gestes.

— Tu peux prendre les six et ne pas avoir mal à l'estomac, dit Maria, mais il faut que tu les prennes en te les enfonçant dans le troufignon.

Oh, qu'est-ce que c'est agréable.

Maria dit :

— Je n'invente rien. Nous pourrions trouver quelque chose de plus fort plus tard. De vraies drogues comme des amphets sécables, des beautés noires ou des alligators.

Je ne vais pas me coller ces pilules dans le cul.

— Alors n'en prends que deux.

Où allons-nous aller ?

— Au bowling. C'est ouvert toute la nuit, et là-bas, ils ne te laisseront pas dormir.

Partout où nous allons, je dis, des mecs dans la rue me prennent pour Tyler Durden.

— Est-ce que c'est pour ça que le conducteur du bus nous a laissés voyager gratis ?

Ouais. Et c'est pour ça que les deux mecs dans le bus nous ont cédé leur place assise.

— Alors où veux-tu en venir ?

Je ne pense pas qu'il suffise simplement de se cacher. Il faut que nous fassions quelque chose pour nous débarrasser de Tyler.

— Je suis sortie avec un mec à une époque, il aimait porter mes vêtements, dit Maria. Tu sais, des robes. Des chapeaux avec voilette. Nous pourrions te déguiser et te faire passer inaperçu.

Je ne vais pas m'habiller comme l'autre sexe, et je ne vais pas me coller de pilules dans le cul.

— Ça empire, dit Maria. Je suis sortie avec un mec à une époque, il voulait que je lui monte une pseudo-scène lesbienne avec sa poupée gonflable.

J'arrivais bien à m'imaginer devenir l'une des histoires de Maria.

Je suis sortie à une époque avec un mec à la personnalité dédoublée.

— Je suis sortie avec cet autre mec qui utilisait un appareil à développer son pénis.

Je demande : quelle heure est-il ?

— Quatre heures du matin.

Dans trois heures, il faut que je sois à mon travail.

— Prends tes pilules, dit Maria. Comme c'est toi Tyler Durden et tout le tremblement, ils nous laisseront probablement jouer au bowling gratis. Hé, avant qu'on se débarrasse de Tyler, est-ce qu'on ne pourrait pas aller faire les boutiques ? On pour-

rait se trouver une belle voiture. Des vêtements. Quelques CD. Il y a un côté positif à tous ces trucs gratos.

Maria.

— OK, oublie ce que j'ai dit.

CHAPITRE 26

Cette vieille maxime, selon laquelle on tue toujours ce que l'on aime, eh bien, elle marche dans les deux sens.

Effectivement, elle marche bien dans les deux sens.

Ce matin, je me suis rendu au travail et il y avait des barrages de police entre l'immeuble et le parc de stationnement avec des policiers devant l'entrée, occupés à prendre les dépositions des gens avec lesquels je travaille. Ça grouille de partout.

Je ne suis même pas descendu du bus.

Je suis Joe Sueur Froide.

Depuis le bus, je vois que les fenêtres sol-plafond du deuxième étage de mon immeuble de bureaux ont explosé, et à l'intérieur, un pompier en ciré jaune sale attaque à la hache un panneau calciné du plafond suspendu. Un bureau en train de se consumer glisse centimètre après centimètre par la fenêtre brisée, poussé par deux pompiers, puis le bureau bascule et dégringole vite fait les deux étages qui le séparent du trottoir où il atterrit avec

quelque chose qui est plus de l'ordre de la sensation que du bruit.

S'ouvre en tombant et ça continue toujours à fumer.

Je suis Joe et son Fin Fond d'Estomac.

Il s'agit de mon bureau.

Je sais que mon patron est mort.

Les trois manières de fabriquer du napalm. Je savais que Tyler allait tuer mon patron. À la seconde où j'ai senti l'essence sur mes mains, lorsque j'ai dit que je voulais quitter mon boulot, je lui donnais la permission. Fais comme chez toi.

Tue mon patron.

Oh, Tyler.

Je sais qu'un ordinateur a explosé.

Je sais cela parce que Tyler sait cela.

Je ne veux pas savoir cela, mais on utilise une perceuse de joaillier pour forer un trou sur le dessus d'un moniteur d'ordinateur. Tous les singes de l'espace savent cela. J'ai tapé les notes de Tyler. Il s'agit là d'une nouvelle version de la bombe-ampoule, lorsqu'on fore un trou dans une ampoule électrique avant de la remplir d'essence. Reboucher le trou à la cire ou au silicone, puis revisser l'ampoule dans une embase femelle et attendre que quelqu'un entre dans la pièce et appuie sur l'interrupteur.

Un tube d'ordinateur peut contenir une bien plus grande quantité d'essence qu'une ampoule électrique.

Un tube à rayons cathodiques, soit on enlève le carter plastique à l'entour du tube, ce qui est assez

facile, soit on s'attaque aux ouïes de ventilation sur le dessus du boîtier.

D'abord il faut débrancher le moniteur de son alimentation et de l'ordinateur.

Cela marcherait également avec une télévision.

Comprenez bien, s'il y a une étincelle, même d'électricité statique à cause de la moquette, vous êtes mort. Hurlant, mort brûlé vif.

Un tube à rayons cathodiques peut tenir trois cents volts de tension passive, donc utiliser un gros tournevis costaud sur le condensateur de l'alimentation principale, d'abord. Si vous êtes mort à ce stade, c'est que vous n'avez pas utilisé de tournevis isolé.

Il y a le vide à l'intérieur du tube à rayons cathodiques et donc, à l'instant où votre foret traverse, le tube va aspirer de l'air, comme qui dirait il va l'inhaler avec un petit sifflement.

Élargir le petit trou à l'aide d'un foret plus gros, puis un foret encore plus gros, jusqu'à pouvoir introduire l'extrémité d'un entonnoir dans le trou. Ensuite, remplir le tube avec l'explosif de votre choix. Le napalm fabrication maison est bien. De l'essence ou de l'essence mélangée à du concentré de jus de fruits surgelé ou de la litière à chat.

Une sorte d'explosif rigolo, c'est le permanganate de potassium mélangé au sucre en poudre. L'idée est de mélanger un ingrédient qui brûlera très vite avec un second ingrédient qui fournira l'oxygène nécessaire à cette combustion. Ça brûle tellement vite. C'est une explosion.

Peroxyde de baryum et poussière de zinc.

Nitrate d'ammonium et poudre d'aluminium.

La nouvelle cuisine de l'anarchie.

Nitrate de baryum en sauce soufre garni de charbon de bois. Voilà de la poudre à canon élémentaire.

Bon appétit!

Bourrer l'ordinateur avec ça, ras la gueule, et quand quelqu'un mettra le contact, ça fera cinq ou six livres de poudre à canon qui lui exploseront à la figure.

Le problème est que j'aimais bien comme qui dirait mon patron.

Si vous êtes de sexe masculin, chrétien et si vous vivez en Amérique, votre père est votre modèle de Dieu. Et parfois vous trouvez votre père dans votre carrière professionnelle.

Sauf que Tyler n'aimait pas bien mon patron.

La police doit logiquement être à ma recherche. Je suis la dernière personne à être sortie de l'immeuble vendredi soir dernier. Je me suis réveillé à mon bureau, mon haleine condensée sur le dessus du plateau, avec Tyler au téléphone, en train de me dire : « Va dehors. Nous avons une voiture. »

Nous avons une Cadillac.

L'essence était encore sur mes mains.

Le mécano du fight club avait dit : « Que souhaiterais-tu avoir fait avant de mourir ? »

Je voulais quitter mon boulot. Je donnais la per-

1. En français dans le texte.

mission à Tyler. Fais comme chez toi. Tue mon patron.

Je pars de mon bureau explosé et je prends le bus jusqu'au rond-point en gravier au terminus de la ligne. C'est là que les parcelles à lotir partent en quenouille pour se transformer en terrains vagues et champs labourés. Le chauffeur sort un déjeuner préemballé et une thermos tout en m'observant dans son rétroviseur.

J'essaie de m'imaginer un endroit où je pourrais aller et où les flics ne me chercheront pas. Depuis l'arrière du bus, je vois peut-être une vingtaine de personnes assises entre le chauffeur et moi. Je compte vingt arrières de crânes.

Vingt crânes rasés.

Le chauffeur se tortille sur son siège et m'appelle sur ma banquette à l'arrière du bus.

— Monsieur Durden, monsieur, j'admire vraiment ce que vous faites.

Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

— Il faut que vous me pardonniez pour tout ceci, dit le chauffeur. Le comité dit que c'est votre propre idée, monsieur.

Les crânes rasés se retournent les uns après les autres. Puis, un par un, ils se lèvent. L'un d'eux tient un chiffon à la main, et on sent l'odeur de l'éther. Le plus proche de moi a un couteau de chasse. Le gars au couteau est le mécano du fight club.

— Vous êtes un brave, dit le chauffeur du bus, de vous offrir ainsi comme devoir maison.

Le mécano dit au chauffeur de bus : « La ferme », et « Le coin me dit que dalle, bordel ».

Vous savez que l'un de ces singes de l'espace a un élastique dont il vous entourera les noisettes. Ils remplissent l'avant du bus.

Le mécano dit :

— Vous connaissez le topo, monsieur Durden. Vous l'avez dit vous-même. Vous avez dit : si quiconque essaie un jour de fermer le club, même vous, alors il nous faut le choper aux noisettes.

Gonades.

Joyeuses.

Glandes.

Huevos.

Imaginez la meilleure part de vous-même congelée dans un sachet en plastique à la Compagnie de Savon de Paper Street.

— Vous savez qu'il est inutile de lutter contre nous, dit le mécano.

Le chauffeur de bus mâchonne son sandwich et nous observe dans le rétroviseur en surplomb.

Une sirène de police gémit, elle se rapproche. Un tracteur gronde et cliquette dans un champ au loin. Des oiseaux. Une fenêtre à l'arrière du bus est à moitié ouverte. Des nuages. Des herbes folles poussent en bordure du rond-point en gravier. Des abeilles ou des mouches bourdonnent à l'entour des roues.

— Nous cherchons juste une petite garantie, dit le mécano du fight club. Ce n'est pas simplement une menace, cette fois, monsieur Durden. Cette fois, nous allons devoir les couper.

Le chauffeur de bus dit :

— C'est des flics.

La sirène arrive quelque part à l'avant du bus.

Que me reste-t-il donc pour pouvoir riposter ?

Une voiture de police se range à hauteur du bus, les éclats bleu et rouge de ses gyrophares transperçant le pare-brise du bus, et quelqu'un, dehors, s'écrie :

— Ne bougez plus là-dedans !

Et je suis sauvé.

En quelque sorte.

Je peux parler de Tyler aux flics. Je leur dirai tout concernant le fight club, et peut-être que j'irai en prison, et le Projet Chaos, ce sera alors leur problème, et je n'aurai plus à contempler de poignard devant mes yeux.

Les flics montent les marches du bus, le premier flic disant :

— Vous l'avez déjà coupé ?

Le deuxième flic dit :

— Faites ça vite, il a un mandat d'amener sur sa tête.

Puis il ôte sa casquette, et à moi, il me dit :

— Rien de personnel, monsieur Durden. C'est un plaisir de pouvoir finalement vous rencontrer.

Je dis : vous êtes tous en train de commettre une grossière erreur.

Le mécano dit :

— Vous nous aviez prévenu que vous diriez probablement cela.

Je ne suis pas Tyler Durden.

- Vous nous avez dit que vous diriez cela, aussi.

Je change les règles. Vous pouvez garder le fight club, mais nous n'allons plus châtrer quiconque.

— Ouais, ouais, ouais, dit le mécano.

Il est à mi-chemin de l'allée et il tient le poignard devant lui.

— Vous avez dit que vous diriez cela *absolument*.

OK donc je suis Tyler Durden. Je suis. Je suis Tyler Durden, et je dicte les règles, et je dis : reposez le couteau.

Le mécano s'écrie par-dessus l'épaule :

— Quel est notre meilleur temps à ce jour pour un tranche-et-taille ?

Quelqu'un hurle :

— Quatre minutes.

Le mécano hurle :

— Il y a quelqu'un qui chronomètre ça ?

Les deux flics ont maintenant grimpé à l'avant du bus, l'un d'eux consulte sa montre et dit :

— Une seconde. Attendez que la trotteuse arrive à douze.

Le flic dit :

— Neuf.

— Huit.

— Sept.

Je plonge vers la fenêtre ouverte.

Mon ventre heurte le mince rebord de fenêtre en métal, et derrière moi, le mécano du fight club hurle :

— Monsieur Durden ! Vous allez nous faire foirer le chrono !

Basculant à mi-corps par la fenêtre, je plonge mes griffes dans le revêtement noir caoutchouteux

du passage de roue arrière. J'agrippe la garniture du passage de roue et je tire. Quelqu'un agrippe mes pieds et tire. Je hurle à l'adresse du petit tracteur au loin : « Hé ! » et « Hé ! ».

J'ai le visage enflé qui bouillonne, plein de sang, je suis pendu tête en bas. Je me propulse à l'extérieur. Un peu. Des mains autour de mes chevilles me retirent à l'intérieur. Ma cravate me bat la figure. Ma boucle de ceinture s'accroche au rebord de la fenêtre. Les abeilles, les mouches, les mauvaises herbes sont à quelques centimètres de mon visage, et moi je hurle :

— Hé !

Des mains me crochètent par l'arrière de mon pantalon, elles me halent vers l'intérieur, et me font glisser pantalon et ceinture sur le cul.

Quelqu'un à l'intérieur du bus hurle :

— Une minute !

Les chaussures glissent de mes pieds.

Ma boucle de ceinture glisse à l'intérieur du rebord de fenêtre.

La main rapproche mes jambes. Le rebord de fenêtre brûlant de soleil me tranche l'estomac. Ma chemise blanche fait voile et se gonfle avant de retomber sur ma tête et mes épaules, mes mains toujours agrippées à la garniture du passage de roue, moi toujours hurlant :

— Hé !

Mes jambes sont étirées collées ensemble bien droites derrière moi. Mon pantalon glisse le long de mes jambes et disparaît. Le soleil me chauffe le cul.

Le sang me cogne la tête, j'ai les yeux qui ressortent des orbites sous la pression, tout ce que je vois, c'est la chemise blanche qui pendouille autour de mon visage. Le tracteur gronde et cliquette quelque part. Les abeilles bourdonnent. Quelque part. Tout est à des millions de kilomètres. Quelque part à des millions de kilomètres derrière moi quelqu'un hurle :

— Deux minutes !

Et une main se glisse entre mes jambes et me cherche à tâtons.

— Ne lui faites pas de mal, dit quelqu'un.

Les mains à l'entour de mes chevilles sont à des millions de kilomètres. Imaginez-les au bout d'une longue, longue route. Méditation dirigée.

N'allez pas imaginer le rebord de fenêtre comme un couteau émoussé et brûlant en train de vous ouvrir le ventre.

N'allez pas vous imaginer une équipe d'hommes jouant au tir à la corde avec vos jambes écartées.

À des millions de kilomètres de distance, des millions de milliards de kilomètres, une main chaude et râpeuse s'enveloppe à l'entour de votre base et vous tire en arrière, et quelque chose vous tient serré, plus serré, plus serré encore.

Un élastique.

Vous êtes en Irlande.

Vous êtes au fight club.

Vous êtes au travail.

Vous êtes partout ailleurs sauf ici.

— Trois minutes !

Quelqu'un au loin lointain hurle :

__Vous connaissez le baratin, monsieur Durden. Ne déconnez pas avec le fight club.

La main chaude est en coupe sous votre personne. La pointe froide du couteau.

Un bras vous enveloppe la poitrine.

Contact physique thérapeutique.

L'heure des câlins-accolades.

Et l'éther qui se presse sur votre nez, sur votre bouche, sans ménagement.

Ensuite plus rien, moins que rien L'oubli.

CHAPITRE 27

La coquille explosée de mon appart réduit en cendres est d'un noir d'espace sidéral, complètement dévastée dans la nuit au-dessus des petites lumières de la ville. Les fenêtres disparues, c'est un ruban jaune de scène de crime tendu par la police qui se tortille et se balance au bord du vide de quatorze étages.

Je me réveille sur le sol brut en béton. Jadis il y a eu un parquet en érable. Il y avait de l'art sur les murs avant l'explosion. Il y avait du mobilier suédois. Avant Tyler.

Je suis habillé. Je mets la main à la poche et je palpe.

Je suis entier.

La trouille au ventre mais intact.

Va jusqu'au bord de la dalle de sol, quatorze étages au-dessus du parc de stationnement, regarde les lumières de la ville et les étoiles, et tu n'es plus là.

Tout est tellement au-delà de nous.

Tout là-haut, dans les kilomètres de nuit qui

séparent les étoiles et la terre, je me sens exactement comme un de ces animaux de l'espace.

Les chiens.

Les singes.

Les hommes.

Vous faites juste votre petit boulot. Tirer un levier. Appuyer sur un bouton. Au fond vous ne comprenez pas vraiment.

Le monde devient dingue. Mon patron est mort. Mon foyer a disparu. Mon boulot a disparu. Et c'est moi le responsable de tout.

Il ne reste rien.

Je suis à découvert à la banque.

Le bord, et un pas plus loin.

La bandelette scène du crime volette entre moi et l'oubli.

Le bord, et un pas plus loin.

Qu'y a-t-il d'autre là-bas ?

Le bord, et un pas plus loin.

Il y a Maria.

Le bord, et un saut plus loin.

Il y a Maria, elle est au milieu de tout et elle ne le sait pas.

Et elle t'aime.

Elle aime Tyler.

Elle ne fait pas la différence.

Il faut que quelqu'un lui dise. Fiche le camp. Fiche le camp. Fiche le camp.

Sauve-toi.

Vous descendez jusqu'au hall de l'entrée par l'ascenseur, et le portier qui ne vous a jamais aimé,

maintenant il vous sourit, avec les trois dents qu'on lui a fait sauter dans la bouche, et il dit :

— Bonsoir, monsieur Durden. Puis-je vous appeler un taxi ? Est-ce que vous vous sentez bien ? Désirez-vous utiliser le téléphone ?

Vous appelez Maria au Regent Hotel.

L'employé du Regent dit :

— Tout de suite, monsieur Durden.

Puis Maria arrive en ligne.

Le portier écoute par-dessus votre épaule. L'employé du Regent écoute lui aussi probablement. Vous dites : Maria, il faut que nous parlions.

Maria dit :

— Tu peux aller sucer de la merde.

Elle pourrait être en danger, dites-vous. Elle mérite de savoir ce qui se passe. Il faut qu'elle vous voie. Il faut que vous parliez.

— Où ?

Elle devrait aller au premier endroit où nous nous sommes retrouvés. Souviens-toi. Repense au passé.

La boule guérisseuse de lumière blanche. Le palais des sept portes.

— Pigé, dit-elle. Je peux être là-bas dans vingt minutes.

Sois là.

Vous raccrochez, et le portier dit :

— Je peux vous trouver un taxi, monsieur Durden. Gratuit, pour la destination de votre choix.

Les gars du fight club vous pistent. Non, dites-

vous, la nuit est tellement belle, je crois que je vais marcher.

C'est samedi soir, le soir du cancer des intestins dans le sous-sol de la Première Méthodiste, et Maria est là lorsque vous arrivez.

Maria Singer en train de fumer sa cigarette. Maria Singer en train de rouler des yeux. Maria Singer avec un œil au beurre noir.

Vous vous asseyez sur la moquette à longs poils de chaque côté du cercle de méditation et vous essayez d'invoquer votre animal-totem tandis que Maria vous regarde d'un air furieux avec son œil au beurre noir. Vous fermez les yeux et vous méditez jusqu'au palais des sept portes, et vous continuez à sentir le regard furieux de Maria. Vous bercez votre enfant intérieur.

Maria vous contemple d'un air courroucé.

Vient ensuite le moment des câlins-embrassades. Ouvrez les yeux.

Nous devons tous nous choisir un partenaire.

Maria traverse la pièce en trois pas rapides et me gifle violemment le visage.

Partagez-vous complètement.

— Espèce de putain de merde lèche-cul, dit Maria.

Autour de nous, tous regardent, ébahis.

Ensuite les deux poings de Maria me frappent en tous sens.

— Tu as tué quelqu'un, hurle-t-elle. J'ai appelé la police, elle devrait arriver d'une minute à l'autre.

Je lui agrippe les poignets et je dis : peut-être bien que la police viendra, mais probablement qu'elle n'en fera rien.

Maria se tortille et dit que la police se dépêche jusqu'ici pour me crocheter sur la chaise électrique et me cuire les yeux à les faire jaillir des orbites ou au moins pour m'offrir une injection mortelle.

Ce qui fera la même sensation qu'une piqûre d'abeille.

Une overdose par injection de phénobarbital de sodium, et ensuite le Grand Sommeil. Style « Vallée des Chiens ».

Maria dit qu'elle m'a vu tuer quelqu'un aujourd'hui.

Si elle veut parler de mon patron, je dis : ouais, ouais, ouais, je sais, la police sait, tout le monde me cherche pour m'injecter mortellement, déjà, mais c'est Tyler qui a tué mon patron.

Il se trouve que Tyler et moi avons simplement les mêmes empreintes digitales, mais personne ne comprend.

— Tu peux aller sucer de la merde, dit Maria en poussant son œil au beurre noir à mon adresse. Rien que parce que toi et tes petits disciples vous aimez vous faire tabasser, tu me touches ne serait-ce qu'une fois, et tu es mort. Je t'ai vu tirer sur un homme ce soir, dit Maria.

Non, c'était une bombe, je dis, et ça s'est passé ce matin. Tyler a percé un moniteur d'ordinateur qu'il a rempli d'essence ou de poudre à canon.

Tous les gens ayant de vrais cancers à l'intestin sont debout à regarder le spectacle.

— Non, dit Maria. Je t'ai suivi au Pressman Hotel, et tu étais serveur dans l'une de ces soirées meurtre et mystère.

Les soirées meurtre et mystère, des gens riches viennent à l'hôtel pour un grand dîner, et ils jouent une sorte d'histoire à la Agatha Christie. Parfois entre le boudin de gravlax et la selle de venaison, les lumières s'éteignent pendant une minute et quelqu'un prétend avoir été assassiné. C'est censé être une sorte de mort rigolote à la faire-semblant.

Le reste du repas, les invités s'enivrent et mangent leur consommé au madère en essayant de découvrir des indices sur celui parmi eux qui est un tueur psychotique.

Maria hurle :

— Tu as abattu l'envoyé spécial du maire pour le recyclage.

Tyler a abattu l'envoyé spécial du maire pour machinchose.

Maria dit :

— Et tu n'as même pas le cancer !

Ça arrive si vite.

Un claquement de doigts.

Tout le monde regarde.

Je hurle : toi non plus, tu n'as pas de cancer.

— Ça fait deux ans qu'il vient ici, s'écrie Maria, et il n'a rien du tout.

Je suis en train d'essayer de te sauver la vie !

— Quoi ? Pourquoi ma vie a-t-elle besoin d'être sauvée ?

Parce que tu passes ton temps à me suivre. Parce que tu m'as suivi ce soir, parce que tu as vu Tyler

Durden tuer quelqu'un, et Tyler tuera quiconque menace le Projet Chaos.

Tous autant qu'ils sont dans la salle donnent l'impression d'avoir été sortis de leurs petites tragédies sur un claquement de doigts. Leur petit machin cancer. Même ceux qui sont sous antalgiques ont les yeux grands ouverts, l'air éveillé.

Je dis à la foule : je suis désolé. Je n'ai jamais eu l'intention de faire mal. Nous devrions nous en aller. Nous devrions parler de tout cela à l'extérieur.

Tout le monde y va de son :

— Non ! Restez ! Quoi d'autre ?

Je n'ai tué personne, je dis. Je ne suis pas Tyler Durden. C'est le pendant de ma personnalité dissociée. Je dis : quelqu'un ici a-t-il vu le film *Sybil* ?

Maria dit :

— Alors, qui est-ce qui va me tuer ?

Tyler.

— Toi ?

Tyler, dis-je, mais je peux m'occuper de Tyler. Il suffit que tu gardes à l'œil les membres du Projet Chaos. Tyler a pu leur donner l'ordre de te suivre ou de te kidnapper ou quelque chose.

— Pourquoi devrais-je croire ce que tu me racontes ?

Ça arrive tellement vite.

Je dis : parce je crois que je t'aime bien.

Maria dit :

— Pas aimer tout court ?

L'instant est suffisamment moche comme ça, je lui dis. Ne pousse pas.

Tous ceux qui regardent sourient.

Il faut que je parte. Il faut que je sorte d'ici. Je dis : ouvre l'œil et fais attention aux mecs qui ont le crâne rasé ou qui ont l'air d'avoir été passés à tabac. Des yeux au beurre noir. Des dents qui manquent. Ce genre de trucs.

Et Maria dit :

— Alors où est-ce que tu vas ?

Il faut que je m'occupe de Tyler Durden.

CHAPITRE 28

Il avait pour nom Patrick Madden, et il était l'envoyé spécial du maire pour le recyclage. Il avait pour nom Patrick Madden, et c'était un ennemi du Projet Chaos.

Je sors dans la nuit qui entoure la Première Méthodiste, et tout me revient.

Toutes les choses que connaît Tyler me reviennent toutes.

Patrick Madden dressait une liste des bars où se retrouvaient les fight clubs.

Tout d'un coup, je sais comment faire fonctionner un projecteur de cinéma. Je sais comment briser les serrures et comment Tyler a loué la maison sur Paper Street juste avant qu'il ne se soit révélé à moi sur la plage.

Je sais pourquoi Tyler était arrivé dans ma vie. Tyler aimait Maria. Depuis le premier soir où je l'ai rencontrée, Tyler ou une partie de moi avait eu besoin d'un moyen de retrouver Maria.

Non que cela ait en rien de l'importance. Pas maintenant. Mais tous les détails me reviennent

tandis que je marche dans la nuit vers le fight club le plus proche.

Il y a un fight club dans le sous-sol de l'Armory Bar le samedi soir. Vous pouvez probablement le trouver sur la liste que dressait Patrick Madden, ce pauvre Patrick Madden décédé.

Ce soir, je vais à l'Armory Bar et la foule s'écarte façon zip lorsque j'entre. Pour toutes les personnes présentes, je suis Tyler Durden le Grand et le Puis-sant. Dieu et père.

Tout autour de moi, j'entends :

— Bonsoir, monsieur.

— Bienvenue au fight club, monsieur.

— Merci de vous joindre à nous, monsieur,

Moi, mon visage de monstre qui commence tout juste à se remettre. Le trou dans ma figure souriant au travers de ma joue. Un pli soucieux sur ma vraie bouche.

Parce que je suis Tyler Durden, et vous pouvez me baiser le cul, je m'inscris pour combattre chaque mec du club ce soir-là. Cinquante combats. Un combat à la fois. Pas de chemise. Pas de chaussures.

Les combats durent aussi longtemps qu'ils doivent durer.

Et si Tyler aime Maria.

J'aime Maria.

Et ce qui se passe ne se passe pas en paroles. Je veux étouffer sous les marées noires toutes les plages françaises que je ne verrai jamais. Imaginez traquer l'élan à travers les canyons de forêts humides autour du Rockefeller Center.

Le premier combat que je me récupère, le mec me prend en double nelson et me pilonne la figure, il me pilonne la joue, il me pilonne le trou dans ma joue jusqu'au creux du sol en béton au point que mes dents sautent dans ma bouche et plantent les arêtes vives de leurs racines dans ma langue.

Maintenant je peux me souvenir de Patrick Madden, mort sur le sol, sa petite figurine d'épouse, rien de plus qu'une petite fille à chignon. Son épouse a gloussé et essayé de verser du Champagne entre les lèvres de son époux mort.

L'épouse a dit que le sang d'imitation était bien trop rouge. Mme Patrick Madden a mis deux doigts dans le sang amassé en flaque tout à côté de son mari et ensuite elle a porté les doigts à la bouche.

Les dents plantées dans ma langue, je goûte le sang.

Mme Patrick Madden a goûté le sang.

Je me souviens de m'être trouvé là aux confins de la soirée meurtre et mystère avec les serveurs singes de l'espace debout à monter la garde autour de moi. Maria dans sa robe à motifs de roses sombres de papier peint observait, depuis le côté opposé de la salle de bal.

Mon deuxième combat, le mec me colle un genou entre les deux omoplates. Le mec me tire les deux bras derrière le dos, et me plaque la poitrine sur le sol en béton. Une de mes clavicules, je l'entends craquer comme une allumette.

Je me ferais les marbres d'Elgin à la masse et je me torcherais le cul avec *La Joconde*.

Mme Patrick Madden a levé ses deux doigts ensanglantés, le sang remontant l'espace entre ses dents, et le sang s'est mis à couler le long de ses doigts, de son poignet, sur un bracelet en diamants, et ce jusqu'au coude où il s'est mis à dégoutter.

Combat numéro trois, je me réveille et c'est l'heure du combat numéro trois. Il n'y a plus de noms au fight club.

Vous n'êtes pas votre nom.

Vous n'êtes pas votre famille.

Numéro trois semble savoir ce dont j'ai besoin et il me tient la tête dans le noir en étranglement. Il existe une prise d'étranglement qui vous laisse juste assez d'air pour rester éveillé. Numéro trois me tient la tête au creux de son bras, à la manière dont il tiendrait un bébé ou un ballon de football, au creux de son bras, et me martèle la figure de la molaire pilonneuse de son poing serré.

Jusqu'à ce que mes dents traversent l'intérieur de ma joue.

Jusqu'à ce que le trou dans ma joue rejoigne la commissure de ma bouche, tous deux formant un rictus déchiqueté qui s'ouvre depuis le dessus de mon nez jusqu'à sous mon oreille.

Numéro trois pilonne jusqu'à avoir le poing à vif.

Jusqu'à ce que je pleure.

Cette manière dont tout ce que vous aimez vous rejettera ou mourra.

Tout ce que vous avez jamais créé sera jeté aux orties.

Tout ce dont vous êtes fier finira aux ordures.

Je suis Ozymandias, roi des rois.

Un coup de poing encore et mes dents se referment sur ma langue. La moitié de ma langue tombe au sol avant d'être chassée du pied.

La petite figurine de Mme Patrick Madden s'est agenouillée au sol à côté du corps de son mari, les riches, ces gens qu'ils appelaient leurs amis, debout, ivres de toute leur hauteur autour d'elle, et riant.

L'épouse, elle a dit :

— Patrick ?

La flaque de sang s'étale, plus large, encore plus large, jusqu'à ce qu'elle touche sa jupe.

Elle dit :

— Patrick, ça suffit, cesse d'être mort.

Le sang remonte l'ourlet de sa jupe, par capillarité, fil à fil, il escalade sa jupe.

Autour de moi les hommes du Projet Chaos hurlent.

Ensuite c'est à Mme Patrick Madden de hurler.

Et dans le sous-sol de l'Armory Bar, Tyler Durden glisse au sol en tas emmêlé tout chaud. Tyler Durden le Grand, qui a été parfait l'espace d'un instant, et qui a dit qu'un instant était le maximum de ce qu'on pourrait jamais attendre de la perfection.

Et le combat continue, encore et encore, parce que je veux être mort. Parce que ce n'est que dans la mort que nous avons un nom. Ce n'est que dans la mort que nous ne sommes plus partie prenante du Projet Chaos.

CHAPITRE 29

Tyler est debout, là, beauté parfaite, bel ange en toutes ses blondeurs. Ma volonté de vivre me sidère.

Moi, je suis un échantillon d'épiderme ensanglanté séché sur un matelas nu dans ma chambre de la Compagnie de Savon de Paper Street.

Tout ce qu'il y avait dans ma chambre a disparu.

Mon miroir avec un cliché de mon pied de l'époque où j'avais eu le cancer, dix minutes durant. Pire que le cancer. Le miroir a disparu. La porte du placard est ouverte et mes six chemises blanches, pantalons, sous-vêtements, chaussettes et chaussures noirs ont disparu.

Tyler dit :

— Lève-toi.

En dessous de tout ce que je prenais pour argent comptant, derrière, à l'intérieur, quelque chose d'horrible était en train de pousser.

Tout est parti en morceaux, à vau-l'eau.

Les singes de l'espace ont tout nettoyé. Tout a été évacué, la graisse de liposuccion, les cou-

chettes, l'argent, en particulier l'argent. Seul le jardin est resté tel qu'en lui-même, et la maison de location.

Tyler dit :

— La dernière chose qu'il nous faille faire, c'est ton truc de martyr. Ton gros truc de mort.

La mort, mais non pas comme une chose triste, à vous coller la déprime, non, ç'allait être la mort comme une chose à vous remonter le cœur, à vous requinquer en puissance.

Oh, Tyler, j'ai mal. Tue-moi ici tout simplement.

— Lève-toi.

Tue-moi, déjà. Tue-moi. Tue-moi. Tue-moi. Tue-moi.

— Il faut que ce soit énorme, dit Tyler. Imagine-toi : toi au sommet du plus haut immeuble du monde, tout l'immeuble aux mains du Projet Chaos. Les rouleaux de fumée qui sortent des fenêtres. Les bureaux qui dégringolent sur les foules dans la rue. Un vrai opéra de mort, c'est à ça que tu vas avoir droit.

Je dis non. Tu t'es assez servi de moi.

— Si tu ne coopères pas, nous nous attaquerons à Maria.

Je dis : ouvre la marche.

— Maintenant, sors de ce putain de pieu, dit Tyler, et mets ton cul dans cette putain de bagnole.

Et donc, Tyler et moi sommes au sommet de l'immeuble Parker-Morris avec l'arme enfoncée dans ma bouche.

Nous en sommes à nos dix dernières minutes.

L'immeuble Parker-Morris ne sera plus là dans dix minutes. Je sais cela parce que Tyler sait cela.

Le canon de l'arme pressé contre le fond de ma gorge, Tyler dit :

— Nous n'allons pas vraiment mourir.

Je repousse de la langue le canon de l'arme jusqu'au creux de ma joue survivante et je dis : Tyler, tu penses à des vampires.

Nous en sommes à nos huit dernières minutes.

L'arme est là juste au cas où les hélicoptères de la police arriveraient plus tôt.

Aux yeux de Dieu, tout ceci ressemble à un homme seul, tenant une arme enfoncée dans sa bouche, mais c'est Tyler qui tient l'arme, et c'est ma vie.

Vous prenez de l'acide nitrique fumant concentré à quatre-vingt-dix-huit pour cent et vous l'ajoutez à trois fois sa quantité d'acide sulfurique.

Vous avez de la nitroglycérine.

Sept minutes.

Mélangez la nitro à de la sciure, et vous obtenez un gentil petit explosif modelable. Des tas de singes de l'espace mélangent leur nitro à du coton et ils ajoutent des sels de magnésie en guise de sulfate. Ça marche aussi. Certains singes, ils se servent de paraffine mélangée à la nitro. La paraffine n'a jamais, jamais marché avec moi.

Quatre minutes.

Tyler et moi au bord du toit, l'arme dans ma bouche, je me demande si cette arme est vraiment bien propre.

Trois minutes.

Alors quelqu'un hurle.

— Attends.

Et c'est Maria qui s'avance vers nous sur le toit. Maria s'avance vers moi, rien que moi parce que Tyler a disparu. *Pouf!* Tyler est mon hallucination, pas la sienne. Rapide comme un tour de magie, Tyler a disparu. Et maintenant je ne suis plus qu'un homme unique qui tient une arme dans sa bouche.

— Nous t'avons suivi, hurle Maria. Tous les membres du groupe de soutien. Tu n'es pas obligé de faire ça. Repose ton arme.

Derrière Maria, tous les cancers des intestins, les parasites du cerveau, les gens des mélanomes, les tuberculeux marchent, claudiquent, roulent leur fauteuil vers moi.

Ils disent tous :

— Attends.

Leurs voix viennent à moi portées par le vent froid, disant :

— Arrête.

Et :

— Nous pouvons t'aider.

— Laisse-nous t'aider.

Dans le ciel arrivent les *whop whop whop* des hélicoptères de la police.

Je hurle : partez. Allez-vous-en d'ici. Cet immeuble va exploser.

Maria hurle :

— Nous le savons.

C'est pour moi comme un instant d'épiphanie totale.

Je ne suis pas en train de me tuer, je hurle. Je suis en train de tuer Tyler.

Je suis Joe Disque Dur.

Je me souviens de tout.

— Ce n'est pas de l'amour ou rien de tout ça, s'écrie Maria, mais je crois que je t'aime bien aussi.

Une minute.

Maria aime bien Tyler.

— Non, c'est toi que j'aime bien, s'écrie Maria. Je sais la différence.

Et rien.

Rien n'explose.

Le canon de l'arme enfoncé au creux de ma joue survivante, je dis : Tyler, tu as mélangé la nitro à de la paraffine, pas vrai ?

La paraffine ne marche jamais.

Il faut que je le fasse.

Les hélicoptères de la police.

Et je presse la détente.

CHAPITRE 30

Dans la maison de mon père se trouvent de nombreuses demeures.

Naturellement, lorsque j'ai pressé la détente, je suis mort.

Menteur.

Et Tyler est mort.

Avec une tempête d'hélicoptères de la police se précipitant vers nous, avec Maria et tous les gens des groupes de soutien incapables de se sauver eux-mêmes, eux tous essayant de me sauver, il fallait que je presse la détente.

C'était mieux que la vraie vie.

Et votre instant de perfection ne durera pas l'éternité.

Tout au paradis est blanc sur blanc.

Imposteur.

Tout au paradis est calme et tranquille, tout est chaussures à semelles de caoutchouc.

Je peux dormir au paradis.

Les gens m'écrivent au paradis et me disent que

je reste dans les mémoires. Que je suis leur héros.
J'irai mieux.

Les anges ici sont du genre Ancien Testament, légions et lieutenants, multitude céleste qui travaille par équipes : équipe de jour et on change, équipe de nuit. Cimetière. Ils vous apportent vos repas sur un plateau avec gobelet de médicaments. Toute la panoplie de la Vallée des Poupées.

J'ai rencontré Dieu installé à son long bureau en noyer avec ses diplômes accrochés au mur derrière lui, et Dieu me demande :

— Pourquoi ?

Pourquoi ai-je été la cause de tant de douleur ?

N'avais-je donc pas conscience que chacun de nous était un flocon unique, sacré, au caractère unique spécialement spécial ?

Ne puis-je pas voir en quoi nous sommes tous des manifestations de l'amour ?

Je regarde Dieu derrière son bureau, occupé à prendre des notes sur un bloc, mais Dieu se trompe sur toute la ligne.

Nous ne sommes pas spéciaux.

Nous ne sommes pas de la merde ni de l'ordure non plus.

Nous sommes, c'est tout.

Nous sommes, c'est tout, et ce qui arrive arrive, c'est tout.

Et Dieu dit :

— Non, ce n'est pas exact.

Ouais. Bon. Quoi qu'il en soit. On ne peut rien enseigner à Dieu.

Dieu me demande ce dont je me souviens.

Je me souviens de tout.

La balle sortie de l'arme de Tyler, elle m'a arraché l'autre joue pour me donner un sourire déchiqueté d'une oreille à l'autre. Ouais, comme une citrouille furieuse de Halloween, exactement. De démon japonais. De Dragon de l'Avarice.

Maria est toujours sur terre, et elle m'écrit. Un jour, dit-elle, ils me ramèneront.

Et s'il y avait un téléphone au paradis, j'appellerais Maria depuis le paradis et à l'instant où elle dirait : « Allô ? », je ne raccrocherais pas. Je dirais : « Salut. Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi tout, même les toutes petites choses. »

Mais je ne veux pas retourner. Pas encore.

Parce que, c'est tout.

Parce que, une fois de temps en temps, quelqu'un m'apporte mon plateau de déjeuner et mes médicaments et il a un œil au beurre noir ou alors son front est enflé, plein de points de suture, et il dit :

— Vous nous manquez, monsieur Durden.

Ou alors quelqu'un avec le nez cassé passe la serpillière à côté de moi et murmure :

— Tout se déroule selon le plan prévu.

Murmures :

— Nous allons faire éclater la civilisation en morceaux pour pouvoir faire du monde quelque chose de meilleur.

Murmures :

— Nous sommes impatients de vous voir revenir parmi nous.